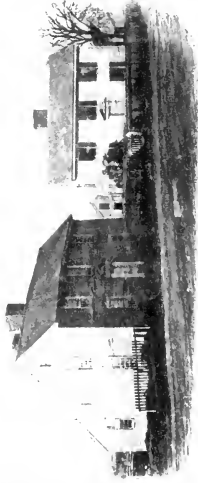




John Adams Library,

IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.



SHELF No.

ADAMS

164.1+

v.1







HISTOIRE

D U

TRAITÉ DE PAIX

D E S

PYRÉNÉES.

TOME PREMIER.

HISTOIRE
DES
NÉGOCIATIONS,
ET DU
TRAITÉ DE PAIX
DES
PYRÉNÉES.
TOME PREMIER.



A AMSTERDAM;

Chez GUY, Libraire.

Et se trouve A PARIS;

Chez BRIASSON, Libraire, rue S.
Jacques.

M. DCC. L.

104.14
v. 1



AVERTISSEMENT.



'Histoire d'un traité de paix a nécessairement différens objets. On doit y expliquer : 1o. les motifs qui ont déterminé les Puissances contractantes à se faire la guerre : 2o. Les événemens de la guerre même , qui ont toujours beaucoup d'influence sur les négociations , & qui décident des traités : 3o. Le commencement & les progrès de la négociation , les incidens qui y surviennent , le caractère des Négociateurs , l'esprit , les maximes , les droits des Cours qui négocient : 4o. Enfin les conventions qui forment le trai-

ij A V E R T I S S E M E N T.

té dont on écrit l'Histoire : c'est le plan que je me suis fait pour celle du Traité des Pyrénées.

Personne n'ignore que ce traité a été précédé immédiatement par ceux de Westphalie. D'abord j'avois crû devoir les prendre pour mon époque , & qu'il me suffisoit de donner dès l'entrée de cet Ouvrage une idée juste de l'état où étoient la France & l'Espagne , lors de la consommation des traités de Munster & d'Osnabruk. Je me bor- nois encore à cette époque par une autre raison ; il y a très-peu de tems que l'on a donné au Public une Histoire de ces traités dans toute l'étendue qu'une Négociation aussi célèbre paroïssoit exiger ; l'Auteur a eu pour cet Ouvrage des secours extraordinaires & même uniques , dans les Mémoires de M. le Comte d'Avaux ; cette Histoire est écri-

AVERTISSEMENT. *iiij*
te avec noblesse , avec exacti-
tude pour les faits , d'un style
digne de l'Histoire & de l'Au-
teur , qui avoit d'ailleurs beau-
coup de réputation. Pourquoi ,
dira-t-on , retoucher des faits
parfaitement expliqués , & con-
nus de tous ceux qui ont la
moindre teinture de nos Négocia-
tions modernes ?

Je réponds qu'il manqueroit à
mon Ouvrage une partie essen-
tielle , si je n'expliquois pas les
raisons qui déterminèrent la
France & l'Espagne à se faire la
guerre. Je dois encore donner
au moins une idée sommaire des
événemens militaires qui précé-
derent les traités de Westphalie.
Je dois justifier par la supériori-
té que les Armes de la France
avoient eue , l'étendue des de-
mandes qu'elle forma à Munster,
& instruire le Lecteur des mo-
tifs qui firent échouer cette Né-

iv A V E R T I S S E M E N T.

gociation. Enfin , puisque la France & l'Espagne n'acheverent pas leur Traité à Munster, puisque ces Puissances ne se reconcilierent que par le Traité des Pyrénées , tout ce qui s'est passé dans leurs Armées, toutes les Négociations que leurs Ministres ont faites pour la paix, depuis qu'elles se déclarerent la guerre en 1635. sont nécessairement de mon sujet : ce sont les degrés par lesquels on est parvenu au Traité des Pyrénées dont j'écris l'Histoire.



HISTOIRE



HISTOIRE

D E S

NÉGOCIATIONS,

ET DU TRAITE' DE PAIX

D E S

P I R É N É E S.



A France & l'Espagne
rivaies depuis le regne
de François I. & de
Charles-Quint , avoient

fait un Traité de Paix *

sur la fin du seizieme siecle ; leurs
anciennes querelles paroissoient é-
teintes , & l'alliance étroite que

Louis XIII. avoit contractée ** avec
Philippe IV. faisoit espérer à l'Eu-
rope que ces Princes ne la replon-

** Traité de
Vervins ,
du 2. Mai
1598.*

*** Par le
double ma-
riage con-
clu en 1612*

A

1598.

geroient point dans les malheurs de la Guerre : mais ils avoient des prétentions trop opposées, ou pour eux-mêmes dans les Pays-Bas , ou pour leurs Alliés en Allemagne, & en Italie. Il n'y avoit point entre eux de guerre ouverte ; il y avoit une mésintelligence constante , & il ne leur manquoit que l'occasion pour éclater.

Depuis que le Grand Gustave avoit péri à la bataille de Lutzen , les affaires des Suédois avoient toujours empiré ; ils se souvenoient avec peine en Allemagne ; l'Empereur se flatoit même de les en chasser bientôt , & le Roi d'Espagne ne sembloit avoir fait une trêve * avec les Hollandois , que pour pouvoir donner des troupes à l'Empereur contre les Suédois , & contre la France même , si elle persistoit à soutenir ses anciens Alliés. Avec ces dispositions à la guerre , l'Espagne étoit bien éloignée d'avoir des ménagemens pour la France. Philippe IV. avoit attaqué les Ducs de Savoie & de Mantoue , qui s'étoient mis sous la protection

* en 1609.

de Louis XIII. Il avoit engagé le Duc de Lorraine à s'élever contre la France ; il avoit fomenté les divisions de la Maison Royale ; les Calvinistes, & tous les autres François séditieux étoient soutenus par les intrigues, & par l'argent de l'Espagne ; d'ailleurs les Provinces-Unies étoient dans un état de faiblesse, où elles ne pouvoient faire qu'une paix désavantageuse avec l'Espagne, si la France ne les soutenoit contre leur ennemi commun. Tant de sujets de mécontentement réunis aux intérêts pressans de la Suede & des Provinces-Unies, étoient des motifs propres à déterminer la France à la guerre. Cependant Louis XIII. desiroit sincèrement la paix. Plus le Cardinal de Richelieu étoit éclairé, plus il redoutoit une guerre dont l'événement étoit très-incertain, & qui devoit nécessairement entraîner toutes les autres Puissances de l'Europe. Aussi il voulut épuiser toutes les voies de conciliation : mais lorsqu'il fut persuadé qu'elles étoient inutiles, il se détermina à attaquer

la Maison d'Autriche d'une manière à lui faire perdre les foibles restes de son ancienne supériorité.

Il y a peu de momens dans l'Histoire aussi intéressans que celui où Richelieu se prépara à déployer toutes les forces de la France, & toutes celles de ses Alliés, pour abatre la Maison d'Autriche, ou du moins pour l'humilier & pour l'affoiblir. L'entreprise étoit vaste & hardie ; il falloit retenir en Allemagne les troupes de l'Empereur ; le Ministre François leur opposa les Suédois, beaucoup plus irrités de leurs dernières pertes, qu'ils n'en étoient découragés ; il fit des traités avec plusieurs Princes de l'Empire, dont la liberté & les prérogatives étoient dans un péril évident ; il divisa les membres du Corps Germanique, qui auroient été trop redoutables, s'ils avoient été bien unis. Pour la Monarchie d'Espagne, Richelieu se proposa de lui faire la guerre dans tous les Pays de sa domination en Europe. La seule foiblesse de la Marine de France ne lui permit pas de porter ses

vues sur les Colonies Espagnoles des Indes Orientales & Occidentales. Les Ducs de Savoie & de Mantoue , les Grisons , les Napolitains impatiens du joug qu'on leur avoit imposé , étoient destinés à entretenir la guerre en Italie pour y attirer une grande partie des troupes d'Espagne. Dans les Pays-bas , les Provinces-Unies devoient avoir une armée considérable , & faire une puissante diversion. La Franche-Comté devoit être également le théâtre de la guerre ; & pour porter le feu dans l'intérieur même de la Monarchie d'Espagne , la Catalogne devoit demander , les armes à la main , le rétablissement de ses anciens privilèges ; tous ces ressorts ne pouvoient être mis en mouvement que par des Traités , qui sont toujourns le chef-d'œuvre de la politique. Je vais rapporter ceux que la France fit au commencement de cette guerre.

1609.

Parmi ses Alliés , la Suede & les Provinces-Unies tenoient alors le premier rang. La France avoit d'anciens engagements avec la Suede ;

1634.

1634.

elle les exécutoit avec fidélité , & elle les avoit renouvelés en 1634. Louis XIII. s'étoit obligé à donner un subside annuel , à entretenir douze mille hommes en Allemagne & à avoir encore une armée sur les bords du Rhin , pendant que les Suédois feroient la guerre du côté de l'Elbe. Cette ligue étoit offensive , & défensive ; on y admit les Electeurs de Saxe & de Brandebourg , le Duc de Wirtemberg , le Landgrave de Hesse - Cassel , & d'autres Princes de l'Empire. L'objet de ce Traité étoit de pacifier les troubles d'Allemagne , & de procurer aux Princes confédérés une juste satisfaction sur les sujets de plaintes que l'Empereur leur avoit donnés ; mais cette ligue eut le sort ordinaire des ligues offensives ; l'Empereur négocia secrètement avec les Princes confédérés ; il détacha les plus intéressés , ou les plus timides ; cependant il en resta encore assez dans l'alliance de la France & de la Suede pour faire une révolution dans l'Empire , & pour anéantir ce pouvoir arbitraire

que Charles - Quint & ses successeurs avoient affecté.

Louis XIII. fit un autre Traité avec les Provinces-Unies au commencement de l'année 1635. il s'engagea à déclarer la guerre à l'Espagne, & à faire entrer dans les Pays-Bas une armée de trente mille hommes; les Provinces-Unies devoient avoir un nombre égal de troupes, pour agir de concert avec l'Armée Françoisse. On vouloit tenter la fidélité des Sujets que l'Espagne avoit aux Pays-Bas; s'ils étoient disposés à secouer le joug de la Maison d'Autriche, on se promettoit de ne point poser les armes que ces Provinces n'eussent été érigées en République absolument indépendante; si elles refusoient des offres aussi flatteuses, la France & les Hollandois devoient partager entr'eux ces Provinces, qu'ils espéroient de conquérir: toutes les places de la côte de Flandres, jusqu'à Blankenberg, avec une étendue de deux lieues dans les Terres, Thionville, Namur, les Comtés de Flandres, d'Artois & de Hay-

1635.

1635.

nault , le Cambresis , & le Duché de Luxembourg devoient former le partage de la France. Le Marquisat du Saint Empire , la Seigneurie de Malines , le Duché de Brabant , le Pays de Vaès , Gueldre , Hultz , Breda , Stevensvaer étoient destinés aux Hollandois : & pour faciliter tant de conquêtes, les Puissances alliées s'obligeoient à avoir une flotte combinée sur les côtes de Flandres.

Il leur auroit été très-avantageux d'admettre le Roi d'Angleterre dans leur alliance ; aussi l'on se promit de faire les plus grands efforts pour l'y engager , ou du moins pour le déterminer à une exacte neutralité ; mais la négociation ne fut pas même entamée ; les troubles qui s'éleverent en Angleterre ne permirent pas à Charles I. de porter ses vues au dehors ; il eut besoin de toutes ses forces dans la guerre civile que les Presbitériens lui suscitèrent ; & bien loin de pouvoir aider ses Alliés, de conserver même son autorité dans ses Etats : il perdit la vie par un parricide que l'on ne peut

assez détester. Ainsi l'on ne verra pas dans cette Histoire le nom de la Grande Bretagne , quoiqu'elle soit accoutumée depuis long-tems à entrer dans toutes les guerres importantes qui se font en Europe.

1635.

Du côté de l'Italie , Louis XIII. s'assûra des Princes les plus voisins du Milanez; il fit une ligue offensive & défensive avec les Ducs de Savoie & de Parme ; il traita avec les Grisons pour avoir la liberté d'établir des Troupes Françoises dans les passages de la Valteline. Cet objet étoit important ; il s'agissoit d'empêcher que l'Empereur n'envoyât des troupes en Italie , & que les deux Branches de la Maison d'Autriche ne joignissent leurs forces pour subjuguer les Alliés que la France avoit au-delà des Alpes.

Le Duc de Saxe Weymar avoit des troupes en petit nombre , mais aguéries & bien disciplinées. Ce Prince , dans un âge encore peu avancé , avoit donné des preuves d'une grande capacité ; il ne respiroit que la guerre & la vengeance contre la Maison d'Autriche , qui

1635.

avoit dépouillé l'un de ses Ancêtres de la Dignité Electorale ; il traita avec Louis XIII. à S. Germain-en-Laye ; & par son Traité , il s'assûra des subfides abondans pendant la guerre. A la paix , il devoit avoir le Landgraviat d'Alsace , le Bailliage d'Haguenau , & une pension de cinquante mille écus : à ces conditions , il s'obligea à entretenir dix-huit mille hommes aux Ordres du Roi , & à ne faire la paix avec la Maison d'Autriche , que de concert avec la France : tels étoient les Alliés de cette Couronne au commencement de la Guerre.

Peu de tems avant le Traité de S. Germain , la France & l'Espagne paroissoient être en pleine paix ; les liaisons que la France avoit prises avec des Princes étrangers étoient encore dans le secret , lorsque le Gouverneur de Luxembourg surprit la Ville de Trêves , & qu'il enleva l'Electeur au milieu même de sa Capitale , sans que l'Espagne eût d'autre reproche à lui faire que d'avoir signé un Traité avec la France , dans la vue de garantir son

Electorat des malheurs de la guerre dont il étoit menacé. C'étoit un acte d'hostilité & une déclaration de guerre de la part de l'Espagne. Louis XIII. écrivit à l'Infant Cardinal , Gouverneur des Pays-Bas , pour se plaindre d'un procédé aussi violent , & pour réclamer son Allié, quoiqu'il fût bien persuadé que la Maison d'Autriche cherchoit querelle , & qu'elle n'avoit pas fait enlever l'Electeur pour le rendre sur de simples représentations. Le Cardinal Infant donna une réponse équivoque ; il dit qu'il ne pouvoit rien décider sans avoir reçu les Ordres qu'il attendoit de Madrid , & de Vienne. Sur cette réponse , Louis XIII. déclara la guerre à l'Espagne.

1635.

19. Mai
1635.

Trois armées étoient déjà assemblées dans les Pays-Bas. Celle de France étoit commandée par les Maréchaux de Châtillon & de Brezé. Le Prince d'Orange étoit à la tête des troupes des Provinces-Unies , & le Prince Thomas de Savoie étoit Général des Espagnols. Les François & les Hollan-

1635.

dois avoient intérêt, & ils avoient des ordres précis pour se joindre promptement. L'armée Espagnole étoit retranchée à Avein près de Luxembourg; dans ce poste, elle espéroit de veiller à la conservation des Pays-Bas Espagnols, & d'empêcher la jonction de l'armée de France avec celle des Provinces-Unies. Châtillon & Brezé attaquèrent ses retranchemens, qui furent forcés après quelque résistance; quinze cens Espagnols restèrent sur la place; on leur fit beaucoup de Prisonniers; ils perdirent toute leur artillerie, tous leurs bagages, & un grand nombre de drapeaux. Après cette victoire, rien n'empêcha les François & les Hollandois de se joindre; la jonction se fit à Maeftricht. Ils s'emparèrent de Tillemont, de Diest, & d'Arfchot; on étoit même persuadé qu'ils marcheroient sur le champ à Bruxelles, où tout étoit dans la consternation, lorsqu'on vit les deux armées former l'investissement de Louvain: cette Place ne devoit pas tenir longtemps devant une armée victorieuse;

mais il est rare que des armées combinées de différentes Nations agissent avec cette union & cette vigueur dont dépendent les succès militaires. Si les Etats Généraux désiroient avec empressement de chasser les Espagnols des Pays-Bas, ils ne craignoient pas moins que la France n'y fît trop de conquêtes, & qu'elle n'y étendît sa domination; ce n'est que par ces sentimens de haine contre l'Espagne, & de jalousie pour la France, que l'on peut expliquer la conduite que les Etats Généraux eurent pendant tout le cours de cette guerre. Ils redoutoient les établissemens que les François alloient former sur les frontieres de leur République, & ils firent manquer l'entreprise de Louvain. Les François campés devant cette Place ne pouvoient plus tirer leurs vivres de France; une chaîne de places ennemies s'y opposoit; ils ne pouvoient en recevoir que des Provinces-Unies, & elles en refuserent, sous le prétexte que par leur Traité elles ne s'étoient pas obligées à approvisionner l'ar-

1635.

mée François. La disette caufoit la défection ; elle faisoit périr chaque jour beaucoup de Soldats François ; Picolomini s'avançoit pour secourir Louvain ; & après dix jours de tranchée ouverte , il fallut lever le siège. Quoique la France pût faire repentir les Etats Généraux de cette infidélité , elle la dissimula , pour ne pas rompre une alliance qui étoit devenue nécessaire , & pour ne pas ruiner les intérêts de la cause commune.

1636.

Dans tous les autres Pays , les armées marchaient. L'on voyoit partout les préparatifs d'une guerre qui devoit bientôt armer toute l'Europe. En Allemagne , l'Empereur avoit négocié assez heureusement , pour détacher l'Electeur de Saxe de l'alliance qu'il avoit faite avec la France & la Suede. Les Suédois ne laisserent pas cette defection impunie ; ils ravagerent la Saxe , sans que l'Empereur donnât le moindre secours à son nouvel Allié. Les troupes Impériales étoient dans le bas Palatinat , où elles emporterent d'assaut la Ville de Kayserlautern,

dont la Garnison Suédoise fut passée au fil de l'épée. De Kayserlautern Gallas s'avança vers la Ville de deux Ponts , persuadé qu'il pourroit en faire le siège sans aucun obstacle. Le Cardinal de la Vallette qui commandoit l'armée Françoisé campée sur les bords du Rhin , le lui fit lever par les détachemens qu'il fit à propos pour arrêter les convois des Impériaux , & pour les inquiéter ; ils marcherent en corps d'armée pour attaquer les François. Le Cardinal avoit beaucoup moins de troupes que Gallas ; il se retira avec précipitation , abandonnant Coblentz , tout le bas Palatinat & Mayence, dont Gallas se rendit le maître.

Dans le même tems , le Maréchal de Crequy passoit en Italie à la tête de dix mille hommes. Les Ducs de Savoie & de Parme s'étoient flatés d'avoir la gloire de prendre Valence sur le Pô avant son arrivée ; leur mésintelligence, plus encore que leur foiblesse , les empêcha de prendre la Place. Après la jonction des François , les Espa-

1636.

gnols furent battus à Buffavola ; & bien loin que les Italiens alliés de la France fussent animés par ce premier succès , ils crurent qu'il étoit de leur intérêt de demeurer dans l'inaction ; parce que , suivant le Traité fait entre la France & la Savoie , on devoit donner au Roi autant de terrain vers Pignerol , qu'on en prendroit pour la Savoie du côté du Milanez ; ainsi les Italiens , à l'exemple des Hollandois , arrêtoient par jalousie le cours de leurs propres victoires. Une grande Puissance qui s'allie avec des Souverains susceptibles de pareilles frayeurs , doit prendre des mesures pour se rendre maîtresse des opérations de la guerre.

L'Espagne avoit aux Pays-Bas ses troupes choisies ; c'étoit là que l'on devoit faire mutuellement les plus grands efforts , & qu'il importoit davantage à la France de triompher. Les Etats Généraux ne se guérissoient point de leurs craintes ; ils voulurent bien que leurs troupes aidassent à reprendre le Fort de Schenk , que les Espagnols avoient emporté

emporté d'assaut : mais après ce succès très-médiocre , ils mirent leurs troupes en quartiers de rafraîchissement , pour les faire reposer à l'entrée même de la carrière. Leur conduite donna au Prince Thomas la facilité d'entrer sur le Territoire de France. D'abord il prit la Cappelles & le Castelet ; ensuite il passa la Somme , & le Comte de Soissons ne jugea pas à propos de lui en disputer le passage. Paris en fut alarmé ; la frayeur augmenta , lorsque les Espagnols eurent pris Corbie. On leva vingt mille hommes dans Paris même ; ces troupes réunies à celles que le Comte de Soissons avoit vers Noyon , formoient une armée de cinquante mille hommes. Louis XIII. voulut les commander en personne ; il n'hésita pas à aller attaquer le Prince Thomas , qui se retira avec précipitation ; Corbie fut reprise , & le théâtre de la guerre fut rétabli au-delà de la Somme.

C'étoit pour la France un objet important d'obliger Gallas à abandonner les bords du Rhin , d'où il

1636.

lui étoit facile de pourvoir à la sûreté de l'Empire , & de donner des secours aux Pays - Bas Espagnols , si ces Provinces étoient trop pressées par les François. Pour le tirer d'un poste si avantageux , le Prince de Condé eut ordre d'entrer en Franche-Comté par la Bourgogne ; la diversion réussit ; Gallas s'avança vers Dole , que le Prince de Condé assiegeoit : ces deux grands Généraux eurent le chagrin , l'un de lever le siège de Dole , l'autre de ne pouvoir prendre une Place aussi foible que celle de S. Jean-de-Lône.

Les Suédois de leur côté , prenoient les mesures les plus justes pour faire des conquêtes en Allemagne. Dans la vue de diminuer le nombre de leurs ennemis , & d'établir la paix sur leurs frontieres , ils avoient renouvelé leur trêve avec la Pologne , à des conditions avantageuses. On leur assuroit la Livonie , mais ils rendoient la Prusse à la Pologne , & à l'Electeur de Brandebourg ; par cette trêve ils pouvoient porter toutes leurs forces

dans l'Empire. Bannier commandoit leurs troupes dans la basse Allemagne ; s'il ne put secourir Magdebourg assiégé par l'Electeur de Saxe , il se dédommagea par la victoire qu'il remporta sur l'Electeur à Visloc , par la prise d'Erford dans la haute Thuringe , & par le butin que ses troupes firent dans la Misnie.

1636.

Cette seconde année de la guerre finit par deux événemens qui flatterent la Maison d'Autriche. Ferdinand Ernest , Roi de Hongrie , fut élu Roi des Romains par le plus grand nombre des Electeurs ; mais la France refusa avec justice de reconnoître cette Election ; elle étoit essentiellement nulle par le défaut de suffrage de l'Electeur de Trêves qui étoit prisonnier à Vienne , & qui n'avoit pas même pû être appelé à l'Election. On fut étonné que les autres Electeurs dissimulasent la violence que l'on faisoit à leur Collegue , & de ce qu'ils consentoient à une Election aussi irréguliere ; l'autre événement fut le fruit des intrigues de l'Espagne. Ses

1636.

Ministres n'ignoroient pas que Monsieur, Frere unique de Louis XIII. & le Comte de Soissons étoient mécontents de la Cour ; Monsieur étoit toujours prêt à recevoir les impressions que ses Confidens vouloient lui donner ; le Comte de Soissons étoit toujours disposé à entreprendre , pour se faire craindre, & pour augmenter sa fortune. L'Espagne n'eut pas de peine à séduire ces Princes ; ils se retirèrent de la Cour ; mais bientôt ils s'apperçurent que l'Espagne leur avoit promis plus qu'elle ne pouvoit donner , & que leurs vrais intérêts , autant que leur honneur , dépendoient de leur fidélité ; on les rappella à leur devoir par les voies de la douceur & de la conciliation.

1637.

Les desseins du Cardinal de Richelieu sur l'Italie souffroient tous les jours de nouvelles difficultés. Le Duc de Parme investi par les Espagnols , & menacé d'excommunication par le Pape , s'il ne renonçoit à l'alliance de la France , eut la foiblesse de manquer à ses engagements , & de se mettre sous la pro-

tection d'Espagne. On doit présumer qu'il redouta plus les armes des Espagnols, que les Censures Ecclésiastiques, qui sont sans force contre les Souverains, lorsqu'il s'agit de leurs intérêts personnels; d'un autre côté, les Grisons mal payés des subsides qu'on leur avoit promis, & n'espérant pas d'être satisfaits dans un tems où la France étoit accablée d'autres dépenses, obligèrent le Duc de Rohan à leur remettre les postes qu'il occupoit dans la Valteline. Jusques-là ce Général avoit soutenu les intérêts de la France avec beaucoup de bravoure & d'habileté; il ne céda qu'à la force; & dans la crainte que sous un Ministre sévère, on ne le rendît responsable du mauvais succès de son expédition, il se retira en Suisse, où il demeura jusqu'à ce qu'il eût d'autres occasions de servir son Maître & sa Patrie.

Le Cardinal de Richelieu connoissoit sans doute les suites funestes que devoit avoir la foiblesse avec laquelle on faisoit la guerre en Italie; mais il ne pouvoit pour-

1637.

voir à tout. Dans une tempête violente , on jette à la mer les marchandises les moins précieuses ; dans une guerre vive & embarrassante , on sacrifie les Provinces moins importantes pour sauver le cœur de l'Etat. L'ennemi étoit aux portes du Royaume , du côté de la Flandres & de la Bourgogne. Il étoit dans le Royaume même sur les côtes de Provence , où il s'étoit rendu maître des Isles Sainte Marguerite , & il étoit d'une conséquence extrême de l'obliger à en sortir , avant que de penser à faire des conquêtes en Italie. Le Comte d'Harcourt eut ordre de faire une descente dans ces Isles , pendant que Sourdis Archevêque de Bordeaux , & Commandant de la Flotte Françoisse , les bloqueroit par mer ; le projet réussit ; tous les Forts furent emportés , & les Espagnols furent obligés de se retirer , après avoir perdu beaucoup de monde. Ils firent une tentative sur Leucate en Languedoc. Le Duc d'Halluye, connu depuis sous le nom de Maréchal de Schomberg , les força à

lever le siège. Dans le même tems le Duc de Longueville prenoit Saint-Amour & Lons-le-Saunier en Franche-Comté, & l'Armée Françoisse des Pays-Bas réduisoit les Places de Landrecy, la Capelle, Yvoy, & Damvilliers. Le Prince d'Orange étoit moins heureux; à la vérité, il avoit enlevé Breda aux Espagnols, mais il leur laissa reprendre Venlo & Ruremonde, qui couvroient encore de plus près le Territoire de sa République.

1637.

Tant d'armées quoique médiocres, si on les compare à celles de nos jours, épuisoient la France & l'Espagne, sans en venir à aucune action décisive. Richelieu se prépara à de plus grands efforts; il commença par rectifier les premiers Traités, où l'on n'avoit pas pris des mesures assez justes pour faire des conquêtes, & pour arriver à une paix glorieuse. Dès l'année 1636. Louis XIII. & la Reine de Suede avoient envoyé leurs Plénipotentiaires à Vismar. On y avoit décidé que l'Armée Françoisse qui étoit sur les bords du Rhin entreroit

1637.

— dans l'Empire , & que dans le même tems les Suédois porteroient la guerre en Silésie & en Bohême. Les circonstances n'avoient pas permis que l'on exécutât ce projet ; on changea encore le Traité de Wismar , & l'on convint que la France feroit la guerre dans la haute Allemagne , pendant que les Suédois attaqueroient les Electeurs de Saxe & de Brandebourg , qui étoient infideles à leurs engagements ; c'étoit en effet le seul moyen de déterminer l'Empereur à rappeler toutes ses troupes dans l'Empire , de soutenir les Alliés qui s'étoient déclarés pour la France & pour la Suede , & de faire déclarer ceux qui hésitoient encore à défendre la Liberté Germanique. Ce nouveau Traité fut fait à Hambourg * ; il assûroit à la Suede un million de subside annuel ; il devoit subsister pendant trois ans , & l'on renouvelloit les promesses de ne jamais traiter avec la Maison d'Autriche que d'un consentement mutuel.

—
* 6. Mars
1638.

L'on retoucha également le Traité qui avoit été fait avec la Savoie.

Louis

Louis XIII. promet à la Régente d'avoir en Italie une armée de douze mille hommes , & de quinze cens chevaux , sous la condition que la Régente y joindroit six mille hommes , & deux mille quatre cens chevaux , & que la France lui payeroit un subside annuel de huit cens quarante mille livres : l'objet de ce nouveau Traité étoit d'obliger l'Empereur à donner au jeune Duc de Savoie l'investiture de tous les Fiefs d'Empire que son pere avoit possédés.

1638.

Pendant que l'on négocioit , & dans le cœur même de l'hyver , l'on avoit commencé les opérations militaires. Jean de Wert qui commandoit les Impériaux dans la Souabe , avoit battu le Duc de Weymar , & il l'avoit obligé à lever le siège de Rhinfeldt , l'une des Villes Forestières. La vengeance de Weymar fut prompte & complete; il attaqua Jean de Wert à son tour ; les Impériaux furent mis en déroute; le Général même fut fait prisonnier ; Weymar l'envoya en France pour rendre hommage au Roi,

1638.

dont il recevoit les Ordres , & pour humilier davantage son prisonnier. Le Duc Savelli, l'un des Généraux de l'Empereur , avoit eu le même fort que Jean de Wert ; mais il trouva le secret d'échaper de sa prison. Le premier de ces deux combats fut remarquable par la perte du Duc de Rohan; ce grand homme , à qui l'on ne pouvoit reprocher que l'ambition qu'il eut d'être le Chef des Huguenots en France , voulut effacer sa faute , en servant même sous Weymar en qualité de simple Volontaire ; il fut blessé dans le moment où il tâchoit de rallier les Suédois , & il mourut peu de jours après de ses blessures : il a voulu être enterré à Geneve.

Weymar favoit également vaincre & profiter de ses victoires. Après la déroute des Impériaux , il prit Rhinfeldt & Fribourg en Brisgau ; il forma ensuite le Blocus de Brisack. Gocutz & Savelly. Généraux de l'Empereur , tenterent de ravitailler la Place. Weymar prit leur convoi , il chassa même le Duc de Lorraine du poste qu'il avoit pris

pour intercepter les secours que la France devoit envoyer aux Suédois , & il rentra dans ses lignes. Il y fut attaqué avec beaucoup de vigueur , sans que l'on pût le forcer ; sa constance , son activité , son intelligence étonnerent ses ennemis ; enfin il se rendit maître de la Place qui devoit être la Capitale de la petite Souveraineté qu'on lui avoit promise en Alsace.

1638.

Il s'en falloit beaucoup que la France fit la guerre avec le même bonheur en Italie. Le Marquis de Léganès avoit formé le siège du Fort de Bresme ; le Maréchal de Crequy se préparoit à le secourir , & l'on s'attendoit dans les deux armées à voir une action extrêmement vive ; le Maréchal voulut reconnoître lui-même les retranchemens des ennemis ; il fut emporté d'un coup de canon ; & l'Armée Françoisse n'ayant plus de Général en qui elle eût confiance , demeura dans l'inaction. Montgaillard défendit la Place avec une garnison foible , & très-inférieure à celle qu'il devoit avoir , dont il recevoit

1633.

même la solde ; il fallut se rendre honteusement ; on lui fit son procès, & il eut la tête tranchée à Cazal. Le Cardinal de la Valette succéda au Maréchal de Crequy dans le Commandement de l'Armée d'Italie. Ce changement ne rétablit pas les affaires de la France ; ce n'est pas ternir la réputation d'un Ecclésiastique, d'assûrer avec tous les Historiens de son tems, qu'il n'avoit ni les talens, ni l'expérience nécessaire à un Général ; aussi il arriva en Italie, pour être simple spectateur de la perte de Vérécil, que Léganès obligea à capituler après un mois de tranchée ouverte.

Aux Pays-Bas, les Espagnols faisoient la guerre avec une supériorité encore plus grande. Ils forcèrent les retranchemens des Hollandois dans le Pays de Vaès. Le Prince d'Orange leva le siège de Guel-dres, & le Maréchal de Châtillon abandonna celui de S. Omer, où le Prince Thomas avoit jetté un secours de deux mille hommes. Tels étoient les fruits de la mésintelligence des François & des Hollan-

dois ; leur unanimité auroit été redoutable aux Espagnols ; leur division les mirent souvent en danger de se perdre ; du moins elles firent échouer beaucoup de projets de conquêtes , & la liberté des Provinces-Unies devenoit tous les jours plus incertaine.

1638.

Dans la Biscaye , M. le Prince fit le siège de Fontarabie ; on croyoit que cette Place étoit aux abois , lorsque l'Amirante de Castille , & le Marquis de Mortave attaquèrent les lignes des François ; les assiégés furent défaits , & la Ville fut délivrée. Toute la honte de cette défaite retomba sur le Duc de la Valette , qui avoit différé au lendemain l'attaque d'un bastion entr'ouvert par une mine ; il fut condamné à mort par contumace ; cependant il y a lieu de croire qu'il n'étoit pas bien coupable , puisqu'il revint en France après la mort du Cardinal de Richelieu. Tant de pertes n'étoient pas compensées par les avantages que la France eut sur mer. Il est rare que les Batailles navales soient décisives. Les

1638.

flottes de France & d'Espagne se rencontrèrent à la hauteur de Catlary en Biscaye ; Sourdis attaqua les Espagnols ; il leur brûla , ou il coula à fond dix-sept de leurs vaisseaux ; un seul échapa du combat. Sur les côtes de Genes , les Galeres de France & d'Espagne furent aux prises ; les François prirent six Galeres Espagnoles ; ils en perdirent trois ; ainsi l'on se faisoit mutuellement beaucoup de mal ; on ne s'en faisoit pas encore assez pour obliger l'un des deux Partis à demander la paix.

1639.

Les Suédois continuoient à faire en Allemagne des Campagnes glorieuses & utiles. Dans un combat que Banier livra aux Impériaux près de Remnitz en Bohême , il leur fit cinq mille prisonniers ; deux mille périrent dans l'action ; tout le canon , tout le bagage fut la proie du Vainqueur. Sans perdre de tems, les Suédois investirent Prague ; ce siège fut l'écueil où la réputation de Banier échoïa ; il leva le siège sans pouvoir donner aucun motif de sa retraite. On crut alors que

l'Empereur l'avoit séduit , en lui promettant la Dignité de Prince de l'Empire ; & les Duchés de Grosglogau & de Saganen , si par sa manœuvre & par ses représentations à la Cour de Suede , il pouvoit déterminer la Reine Christine à faire la paix , sans la participation de la France ; l'intrigue ne réussit pas , Banier perdit sa gloire & ses espérances.

1639.

Weymar ne lui cédoit point en courage ; il le surpassoit en probité , & il étoit fidele à ses engagemens ; toutes les saisons lui étoient égales pour faire la guerre. Dès le mois de Janvier de cette année il étoit entré en Franche - Comté ; cette Province appartenoit alors au Roi d'Espagne ; le Duc de Lorraine voulut s'opposer au passage des Suédois ; il fut battu , & il laissa prendre le Château de Joux près de Pontarlier. Cette conquête fut la dernière que fit Weymar ; il mourut âgé de trente-six ans. Par son testament il donna toutes les places dont il étoit en possession à celui de ses freres qui voudroit suivre

son entreprise : & si aucun d'eux ne vouloit s'en charger , il les donnoit à la France. On trouva singulier qu'un Prince qui s'étoit mis au service du Roi , & dont toutes les troupes étoient soudoyées par la France , prétendît disposer de ses conquêtes ; cependant le Cardinal de Richelieu crut devoir ménager des troupes qui avoient donné tant de preuves de bravoure ; on négocia avec les Chefs , & on fit un traité qui confirmoit toutes les concessions que Weymar avoit faites à ses Officiers & à ses soldats. Le Roi leur continua l'ancienne solde ; & sous la condition que les principaux Officiers Suédois seroient appelés au Conseil de Guerre , ces troupes remirent à la France toutes les Places qu'elles avoient conquises ; elles s'obligerent expressément à faire la guerre sous les Ordres , & pour le profit du Roi.

Les Espagnols se souvenoient en Italie autant par leurs intrigues que par leurs forces. Ils entretenoient la division entre la Duchesse de Savoie , tutrice de son fils , & les

Princes de Savoie qui aspireroient à la tutelle de leur neveu. Pour gagner ces Princes, le Roi d'Espagne leur promit la Régence des Etats de Savoie, pendant la minorité du Duc; il leur assûra la possession de toutes les Places qui se rendroient à eux volontairement; pour celles qu'il faudroit assiéger & conquérir, le Roi d'Espagne se les réservoir. Ce Traité étoit à peine signé, lorsque le Prince Thomas surprit Chivas, & qu'il engagea les Habitans de Quiers, Montcaillier, Yvrée, Verrue, & Crescentin à se déclarer pour lui. Les autres sujets du Duc de Savoie étoient très-disposés à suivre le parti des Princes, & la Régente étoit menacée d'une révolution, si la France ne prenoit des mesures plus justes pour retenir les Piémontois & les Savoyards dans leur devoir. La Régente livra aux Troupes Françoises Carmagnole, Quirasque & Savillan, pour les rendre à la paix; le Cardinal de la Vallette fit même entrer des troupes dans Turin, pour la sûreté de la Régente & de sa Capitale;

1639.

mais le Prince Thomas & Léganès suivirent ces troupes de si près, qu'ils s'établirent dans les Fauxbourgs de Turin, pour affamer la Ville, & pour profiter des intelligences qu'ils y avoient. On leur donna en effet le moyen d'y introduire six à sept cens soldats déguifés; ce petit nombre de gens choisis fuffit, pour faifir une porte, & pour l'ouvrir à l'Armée Efpagnole; la Garnifon Françoisfe fe retira dans la Citadelle, & la Régente eut à peine le tems de prendre fes pierres, & de fuivre les François: elle passa à Suze où étoient fes enfans; de-là elle vint à Grenoble pour conférer avec le Roi fon frere, & pour fe déterminer enfin à lui donner des fecours plus efficaces.

Pendant tout ce mouvement, le Comte d'Harcourt faisoit le fiége de Quiers; la place étoit pressée; le Prince Thomas & Léganès volèrent à son fecours; mais ils n'osèrent attaquer les retranchemens des François, & ils furent témoins de la reddition de la place. Ils se bor-

nerent à choisir un poste d'où ils pussent arrêter tous les convois qui venoient au Camp de leurs Ennemis. La situation du Comte d'Harcourt étoit embarrassante ; il avoit à nourrir ses troupes , & la Ville qu'il avoit prise ; il avoit beaucoup moins de troupes que les Espagnols ; s'il eût fait de forts détachemens pour escorter ses convois , il se seroit affoibli ; s'il étoit resté dans l'inaction , il auroit vû périr son armée par la disette ; il prit l'unique parti qu'il eut à prendre ; il marcha aux Ennemis ; l'affaire fut bien concertée ; les Espagnols surpris de sa témérité se battirent comme des gens qui ne croyoient pas courir les risques d'un combat , & qui n'étoient venus que pour voir les François mettre bas les armes faute de vivres ; ils furent punis de leur sécurité ; ils laissèrent trois mille hommes sur le champ de bataille ; c'étoit une très - grande perte dans un Pays où ils recevoient difficilement les Recrues qui leur venoient d'Espagne.

1639.

L'Armée Françoisse qui étoit en

1639.

Flandres , avoit fait une perte plus considérable. Le Marquis de Feuquieres assiégeoit Thionville ; Piccolomini l'attaqua , & le défit ; six mille François furent tués , ou faits prisonniers , & Feuquieres mourut quelques jours après de ses blessures. Richelieu , toujours constant à faire des exemples de sévérité dans les mauvais succès , fit mettre à la Bastille le Comte de Grancey , & le Marquis de Praslin , à qui il s'en prenoit de la déroute de l'Armée Françoisse ; cependant elle fut rétablie avec une promptitude surprenante , & bientôt les François firent de nouvelles entreprises. Piccolomini , quoique vainqueur , leva le siège de Mouzon sur la Meuse. Le Maréchal de Châtillon prit & rasa Yvois dans le Luxembourg , & la Milleraye Grand Maître de l'Artillerie de France , assiégea Hefdin dans le Comté d'Artois. Le Roi fut présent à la capitulation de la place ; il y entra par la breche ; & sur la breche même il donna à la Milleraye le Bâton de Maréchal.

Vers les Pyrénées , le Prince

de Condé prit Salces ; la médiocrité de son armée l'empêcha de faire de plus grands progrès. Le Duc de Longueville n'avoit que quatre ou cinq mille hommes sur les bords du Rhin ; avec ce petit nombre de troupes , il prit Bingen dans l'Electorat de Mayence , & quelques postes dans le Bas Palatinat ; il s'avança même jusques dans la Wétéravie , où il prit des quartiers d'hyver , qu'il auroit été facile de lui disputer. La mer ne cessoit point d'être funeste aux Espagnols ; Tromp Amiral Hollandois rencontra la flotte d'Espagne près des côtes d'Angleterre ; dans le premier choc , il prit deux Gallions qui portoient des sommes considérables destinées à l'armée de Flandres ; le reste de la flotte Espagnole se sauva sur les côtes d'Angleterre où les Vaisseaux Anglois la défendirent pendant quelques jours ; mais elle voulut reprendre la route de Dunkerque ; Tromp l'épioit ; il l'attaqua avec tant d'ordre & de vigueur , que de soixante-trois Vaisseaux Espagnols , il n'en entra que

1639.

huit dans le Port de Dunkerque ; tous les autres furent pris , ou brûlés , ou ils s'échouèrent : la multitude des Espagnols morts & blessés dans le combat , prouvoit qu'ils s'étoient battus avec intrépidité.

On ne doit pas compter parmi les événemens intéressans pour la France , & propres à faire quelque diversion , l'attroupement que des Payfans formerent cette année en Normandie ; on les appella *va nuds pieds* ; c'étoit marquer assez le mépris que l'on avoit pour eux ; cependant ils causerent d'abord du désordre. Tourville & Gassion les poursuivirent à la tête de quelques troupes réglées ; ils les dissipèrent sans peine ; bientôt il ne resta d'autres traces de leur révolte que l'interdit du Parlement de Rouen , & d'autres compagnies que l'on punit du peu de fermeté qu'ils avoient marquée dans la naissance de cette sédition.

1640.

Dans une guerre aussi vive & aussi générale que celle-ci , il faut toujours négocier , ou pour empêcher la défection de ses anciens Al-

liés , ou pour en acquérir de nouveaux. Le Landgrave de Hesse-Cassel étoit mort dans le cours de cette guerre ; sa veuve tutrice de leurs enfans renouvella son traité avec la France , & le Duc de Lunébourg entra dans ses anciens engagements. Le Cardinal de Richelieu se propofoit aussi de reconcilier la Duchesse de Savoie avec ses beau-freres, pour diminuer le nombre des ennemis de la France en Italie. Le Prince Thomas parut goûter les propositions qu'on lui fit ; il alla même jusqu'à signer son traité avec le Roi : mais soit légèreté , soit que les Espagnols lui eussent fait secrètement des offres plus avantageuses , ce traité ne fut pas exécuté. Il ne manqua pas à sa parole impunément ; il fut enlevé dans Turin même , & on le conduisit au Château de Vincennes. Le projet d'alliance avec les Princes de Savoie étant évanoui , il ne restoit à la France d'autre voie pour reprendre la supériorité en Italie , que de faire des entreprises hardies & bien conduites ; le Com-

1640.

te d'Harcourt en étoit capable , & le Cardinal de Richelieu le laissa le maître des opérations militaires. Il commença par délivrer Casal que Léganès assiégeoit ; les lignes des Espagnols furent forcées ; ils perdirent cinq mille hommes dans le combat , & ils se retirèrent sans artillerie & sans bagage. Harcourt profita de la terreur de l'Armée Espagnole , pour faire une entreprise bien plus importante. On ne pouvoit espérer de rétablir l'autorité de la Régente en Piémont , pendant que la Capitale seroit entre les mains des Espagnols ; mais l'Armée Françoisse n'étoit que de dix mille hommes , & ce petit nombre de troupes suffisoit à peine pour investir Turin ; cependant le Général François se détermina à l'assiéger. Léganès crut avoir trouvé l'occasion de réparer l'affront qu'il avoit reçu devant Casal ; il s'avança avec confiance vers les lignes , que les assiégeans n'avoient pû garnir exactement ; il fit plusieurs attaques ; quelques troupes Espagnoles n'ayant point d'ennemis en tête , percerent jusqu'à

jusqu'à la place assiégée, & elles y entrèrent. Aux autres attaques, Léganès perdoit beaucoup de monde sans gagner de terrain ; il fit sonner la retraite, s'applaudissant d'avoir jetté du secours dans Turin ; par l'événement, son secours ne servit qu'à affamer la place, & à précipiter sa capitulation ; on en apprit la nouvelle dans un tems où amis & ennemis accusoient le Comte d'Harcourt de témérité.

Les Espagnols n'eurent dans toute cette année que le médiocre avantage de reprendre Salces dans le Roussillon ; partout ailleurs ils firent des pertes irréparables. Les Maréchaux de Chaunes, de Châtillon & de la Meilleraye prirent Arras, place très-importante, & ils la prirent à la vûe de l'Armée commandée par Lamboy. En Amérique, la flotte Espagnole fut attaquée par celle des Provinces-Unies ; le combat dura trois jours. Le succès de la première journée fut équivoque ; le lendemain les Hollandois eurent beaucoup d'avantage ; le troisième jour, la flotte d'Es-

1640.

gne fut maltraitée & dissipée au point , que de quatre-vingt-treize vaisseaux dont elle étoit composée, il n'y eut que deux vaisseaux & quatre Galions qui arriverent en Espagne. Il y avoit à Cadix une autre flotte destinée pour l'Amérique; elle mit à la voile. Le Duc de Brezé l'attaqua à la vûe des côtes d'Espagne; deux vaisseaux Espagnols furent brulés dès le commencement du combat , tout le reste rentra dans le Port. Les Espagnols perdirent encore Malaca dans la Presqu'isle des Indes Orientales; toutes ces pertes dérangoient leur commerce , & épuisoient leurs finances, dans un tems où ils étoient obligés de faire des dépenses énormes pour la guerre.

Les malheurs qu'ils éprouvoient ne leur donnoient pas le loisir de respirer. On fait qu'après la mort *

* en 1581.

de Dom Henry Cardinal, & Roi de Portugal, Philippe II. s'étoit emparé de la Couronne vacante, sous prétexte qu'il descendoit par sa mere d'une fille du Roi Emanuel. Le Duc de Parme avoit aspiré inu-

tilement à cette Couronne , à titre de descendant de la fille aînée du même Roi. Les Portugais lui donnerent l'exclusion , suivant leur ancienne maxime , de ne point laisser monter sur leur Thrône, ni les Princesses de Portugal mariées à des Princes étrangers , ni leur postérité. Les vœux du plus grand nombre des Portugais s'étoient réunis en faveur de la Duchesse de Bragance , petite-fille de l'Infant Edouard , fils du Roi Emanuel ; son droit à la Couronne n'étoit pas douteux ; mais son Adversaire étoit un Prince ambitieux & politique ; il avoit beaucoup de troupes sur les frontières du Royaume ; il répandit de l'argent , & il réussit à se faire proclamer Roi de Portugal. Depuis cet instant , les Portugais avoient souffert avec impatience la domination des Castillans ; ils saisirent le moment où Philippe IV. étoit embarrassé dans une guerre ruineuse , où ses troupes étoient dispersées en différens Pays de l'Europe , où le commerce d'Espagne languissoit , & où ce Royaume manquoit d'hom-

1640.

mes en état de porter les armes. La conspiration fut conduite avec beaucoup de secret ; & ce qui contribua encore à la faire réussir , son exécution fut précipitée. Tous les Ministres du Roi d'Espagne qui résidoient à Lisbonne , furent massacrés ; on obligea Marguerite de Mantoue , Vice-Reine de Portugal à signer un ordre adressé au Gouverneur de la Citadelle de Lisbonne , pour la remettre aux Conjurés ; il eut la simplicité de croire cet ordre sincère , ou la lâcheté d'y acquiescer ; le Duc de Bragance fut proclamé Roi sous le nom de Jean IV. Toutes les Villes de la Domination Portugaise de l'ancien & du nouveau Monde le reconnurent , à la réserve de Ceuta qui est sur la côte d'Afrique , & qui appartient encore au Roi d'Espagne. La France n'hésita pas à reconnoître le nouveau Roi ; au reste, il est très-vraisemblable qu'elle n'eut aucune part à cette révolution.

A l'autre extrémité de l'Espagne , une Province entière se souleva

presqu'en même tems, & il est certain que le Cardinal de Richelieu contribua beaucoup à cet événement ; c'étoit la Catalogne dont le Roi d'Espagne avoit irrité les Habitans, en les dépouillant de leurs privilèges. Richelieu leur envoya Duplessis - Besançon pour traiter avec eux ; leur dessein étoit de former une République qui fût sous la protection de la France ; on leur donna des troupes & des subsides ; & pour sûreté de leur parole, ils livrerent leur Capitale & Tarragone. Losvelès qui commandoit pour le Roi d'Espagne sur les frontieres de cette Province, traita les Catalans d'une maniere qui devoit les rendre irréconciliables. Tout ce qu'il put prendre de Catalans, hommes & femmes, il les fit marquer à la joue d'un fer chaud ; cette inhumanité mit le comble à leur aversion pour la Domination Espagnole ; elle les fortifia dans la résolution qu'ils avoient prise d'en secouer le joug à quelque prix que ce fût ; leur projet ne pouvoit être qu'avantageux à la France ; mais, obligée

1640.

d'avoir des armées aux Pays-Bas , en Allemagne & en Italie , elle ne pouvoit envoyer qu'un petit nombre de troupes en Catalogne ; aussi les succès y furent très-médiocres. Bientôt le Comte de la Mothe Houdancourt se vit forcé à abandonner Tarragone , pour mettre plus de monde en campagne ; il essaya ensuite de la bloquer par terre , & de l'obliger par la disette à se rendre ; les Espagnols y firent entrer par mer des troupes & des vivres. Sourdis Commandant de la flotte François fut même disgracié & relégué à Carpentras , pour n'avoir pas intercepté ce secours , quoique jusqu'alors il eût fait la guerre avec plus de capacité & de bravoure que l'on n'en dût attendre d'un Ecclésiastique , & quoique peu de tems auparavant il eût enlevé aux Espagnols cinq vaisseaux de guerre & deux Galeres. Tous les exploits des François en Catalogne se bornèrent à la prise du Chateau de Constantin.

1641.

L'année suivante vit éclore trois nouveaux traités importants

pour la France ; le premier , fut celui qu'elle fit avec le Duc de Lorraine. Ce Prince aussi facile à prendre des engagements , qu'à les rompre , crut qu'il falloit sacrifier une partie de ses Etats pour recouvrer l'autre ; il espéroit que dans le cours d'une guerre aussi vive , il auroit des occasions de rendre à son Domaine ses anciennes limites. Il vint à S. Germain-en-Laye , & il y signa un traité par lequel il s'obligea à rendre hommage au Roi pour le Duché de Bar. On lui promettoit de le remettre en possession de sa Capitale à la paix , après qu'on en auroit démoli les fortifications. Clermont , Stenay , Sametz & Dun étoient cédés au Roi pour le prix qui avoit été fixé par un traité précédent ; Marsal devoit être rasé ; tout le reste de la Lorraine étoit rendu au Duc , sous la condition qu'il aideroit le Roi de ses troupes, toutes les fois qu'il en seroit requis. Ce traitement paroissoit dur ; l'événement prouva qu'il auroit été nécessaire de prendre des précautions encore plus grandes pour s'assurer

1641.

d'un Prince inquiet & naturellement ennemi de la France ; elle commença à exécuter le traité de bonne foi , en restituant au Duc ses places les plus importantes. Pour lui , lorsqu'on le pressa de joindre ses troupes à celles que le Maréchal de Châtillon commandoit en Flandres , il trouva divers prétextes pour différer cette jonction ; enfin, il la refusa absolument ; il plaça ses troupes entre la Sambre & la Meuse pour les mettre à l'abry du juste ressentiment de la France , & il voulut les commander en personne.

La France fit avec le Portugal un traité qui fut exécuté plus fidèlement. L'alliance étoit offensive & défensive , & l'on devoit tâcher d'engager les Provinces-Unies à y entrer. Le Roi de Portugal s'obligeoit à attaquer l'Espagne par mer & par terre avec toutes ses forces ; l'on devoit armer une flotte combinée de vingt vaisseaux de guerre François , de vingt Galions Portugais , & de vingt vaisseaux Hollandois , ou pour attaquer la flotte d'Espagne à son retour des Indes ,
ou

ou pour faire une descente en Espagne : mais lorsque le Portugal voulut exiger que la France ne fît la paix avec la Maison d'Autriche que de concert avec lui , le Cardinal de Richelieu refusa de prendre cet engagement qui auroit été un obstacle insurmontable à la paix. Il promit seulement , qu'en traitant avec la Maison d'Autriche , la France n'oublieroit rien pour se réserver la liberté d'assister le Roi de Portugal dans ses justes prétentions. Ce traité eut d'abord un bon effet ; à son occasion le Portugal & les Provinces-Unies firent une trêve de dix ans ; pendant cet intervalle chacun devoit rester en possession de ce qu'il possédoit au Bresil , où les Hollandois désiroient fort de s'établir , & d'où les Portugais ne pouvoient espérer de les chasser , qu'après avoir terminé leur guerre avec l'Espagne.

Le troisieme traité fut signé à Péronne , entre Louis XIII. & le Prince de Monaco. Depuis le regne de Charles-Quint , il y avoit eu Garnison Espagnole dans Monaco en

vertu du traité que cet Empereur avoit fait avec Augustin Grimaldi, en qualité de tuteur d'Honoré Grimaldi, Prince de Monaco. L'expérience avoit appris que la protection de la France convenoit mieux à cette Principauté que la protection de l'Espagne; on convint qu'il y auroit dans Monaco une Garnison Françoisse de cinq cens hommes, dont le Prince auroit le commandement; les Officiers de la Garnison devoient prêter serment entre ses mains, de garder la place pour lui, sous la protection du Roi; on prévint que l'Espagne ne manqueroit pas de confisquer les Terres que ce Prince possédoit dans le Royaume de Naples, & dans le Milanez; ces Terres rapportoient vingt-cinq mille écus de rente; le Roi s'obligeoit à lui rendre un pareil revenu en terres, qui seroient érigées en Duché pour lui, & en Marquisat pour son fils. Depuis ce traité, Monaco a toujours été gardé par une garnison françoise.

La guerre continuoit foiblement en Italie; il sembloit que la France

& l'Espagne n'y eussent des troupes que pour s'obliger mutuellement à diviser leurs forces. Le Comted'Harcourt avoit entrepris le siège d'Yvrée ; il crut devoir l'abandonner pour aller au secours de Chivas , que le Prince Thomas assiégeoit , & qu'il abandonna à son tour. Ce Prince ne réussit pas mieux dans deux attaques qu'il donna brusquement à Querasque , où les François lui tuerent beaucoup de monde ; il eut d'ailleurs la mortification de voir prendre Coni , qui capitula après quarante-six jours de tranchée ouverte ; la place fut remise au Duc de Savoie. Quant aux démêlés que le Pape eut alors avec le Duc de Parme , les François & les Espagnols n'y prirent aucune part ; on laissa faire le Pape qui s'empara du Duché de Castro.

Sourdis étoit revenu de son exil pour reprendre le commandement de la flotte Françoisse , qui croisoit sur les côtes d'Espagne ; il rencontra douze Galeres Espagnoles ; il en brûla , ou il en coula onze à fond , & il emmena l'autre. Le com-

bat que les flottes Espagnoles & Hollandoises se livrerent à la hauteur du Cap S. Vincent fut moins décidé ; il y avoit plus d'égalité entre les Armées Navales ; chaque flotte perdit deux vaisseaux ; l'on se retira en s'attribuant des deux côtés une victoire imaginaire. Le Prince de Condé prit le Château d'Elne près de Perpignan ; ses entreprises étoient proportionnées au peu de troupes qu'il avoit.

Le Roi d'Espagne ne pouvoit se consoler de la perte du Portugal ; mais il se flatoit de le recouvrer par la même voie qui le lui avoit enlevé. Le flegme Espagnol conduisoit l'intrigue lentement ; cela seul devoit la faire échoüer. A la tête de la conspiration étoient l'Archevêque de Prague , & l'Inquisiteur de Portugal. Au lieu d'entretenir une correspondance sûre avec le Ministre d'Espagne , ils eurent l'imprudence d'adresser leurs lettres à Dajamonté , Gouverneur d'une place qui appartenoit au Roi d'Espagne , sur les frontieres de Portugal. Ces lettres expliquoient tout

le secret de la conjuration ; l'Archevêque & l'Inquisiteur se persuaderent que le sceau de l'Inquisition dont ces lettres étoient munies , les feroient respecter ; ils furent les victimes de leur simplicité. Dajamonté s'intéressoit en secret pour la Reine de Portugal sa parente ; les lettres lui furent suspectes ; il les renvoya à la Reine de Portugal ; la conjuration fut découverte , & le procès des Conjurés fut bientôt instruit ; tous furent condamnés à la mort ; la peine de l'Archevêque & de l'Inquisiteur seuls fut commuée en une prison perpétuelle. Quoique leur condamnation fût très-juste , Dajamonté n'étoit pas moins coupable de trahison envers son maître , il fut étranglé dans sa prison.

1641.

Les Espagnols travailloient également en France à soulever les sujets contre leur Roi ; ils avoient séduit le Comte de Soissons , le Duc de Guize , & le Duc de Bouillon. L'Infant Cardinal leur avoit promis d'envoyer l'armée Espagnole vers Sedan ; il manqua de parole ; mais pour ne pas décourager

1641.

les révoltés , & pour les engager à former quelque entreprise d'éclat , il ordonna à Lamboy de passer la Meuse à la tête de quelques troupes , & de joindre celles qui n'attendoient que cette jonction pour se déclarer. Après leur réunion , elles attaquèrent le Maréchal de Châtillon ; ses troupes se battirent mal ; cinq cens hommes tués , deux mille prisonniers , tout le canon pris , & Donchery emporté à la suite de la bataille , étoient des preuves certaines que la défaite de l'armée de France étoit complète. La Cour en fut consternée , quoique la mort du Comte de Soissons la délivrât d'un sujet inquiet & dangereux. On a parlé différemment de cette mort. Le bruit commun étoit que le Comte de Soissons avoit été tué dans le combat ; on dit aussi qu'il s'étoit tué lui-même en levant la visière de son casque avec le bout de son pistolet , dont le coup partit. Les ennemis du Cardinal de Richelieu prétendirent qu'il avoit aposté un homme pour assassiner le Comte ,

& que l'assassin en avoit trouvé facilement l'occasion dans la chaleur du combat : la vérité de ce fait est demeurée inconnue ; pour le Maréchal de Châtillon , il fut disgracié , & le Ministre s'appliqua à réparer promptement la perte que la France avoit faite.

1641.

Il fit faire le siège d'Aire ; on le prit. L'Infant Cardinal devenu Archiduc avoit préparé pour cette place un secours qui n'arriva qu'après la capitulation ; mais il arriva dans un tems où l'on n'avoit pas encore eu le loisir de réparer les fortifications , & d'approvisionner la place. L'Archiduc avoit trop peu de troupes pour l'assiéger ; il prit le parti de la bloquer , & il eut le bonheur d'enlever les convois que le Maréchal de la Meilleraye y envoyoit. Le blocus dura quatre mois entiers ; alors les François étoient occupés à des sièges plus importants ; ils ne tenterent pas de délivrer la place ; elle se rendit à Dom François de Mello qui avoit succédé dans le Commandement de l'Armée Espagnole à l'Archiduc mort

1641.

pendant cette Campagne. Louis XIII. faisoit en personne le siège de Donchery , qu'il reconquit facilement. Résolu à punir le Duc de Bouillon , il se préparoit au siège de Sedan ; le Duc connut tout le danger de sa situation : il avoit appris par une triste expérience que les Espagnols ne pouvoient lui donner que de foibles secours , quoiqu'ils lui donnassent de belles paroles ; il se soumit aux conditions que le Roi voulut lui prescrire , & l'armée Françoisse fut occupée à prendre Bapeaume.

Depuis que le Duc de Lorraine avoit refusé de joindre le Maréchal de Châtillon , & qu'il s'étoit mis en sûreté entre la Sambre & la Meuse , on ne garda plus de mesures avec lui ; le Comte de Grancey lui enleva Bar-le-Duc & Epinal , perte trop médiocre pour le rappeler à ses anciens engagements & à ses véritables intérêts. Dans le même tems , l'Electeur de Saxe prit aux Suédois Gorlitz dans la Lusace , & l'Empereur qui négocioit toujours avec les Princes Allemans confédé-

rés de la France & de la Suede, détacha de leur ligue le Duc de Lunébourg : ce n'étoit pas un événement capable de déranger le plan de guerre que l'on s'étoit proposé.

1641.

Tant d'hostilités & d'efforts réciproques pour acquérir des alliés, n'empêchoient pas qu'il n'y eût des conférences pour les préliminaires de la paix ; elles se tenoient à Hambourg, & enfin l'on y signa ces préliminaires. * On décida pour faciliter les assemblées, & pour accélérer la conclusion des traités entre un si grand nombre de Puissances engagées dans la guerre, que l'on formeroit deux congrès, l'un à Munster, où la France, les Etats Généraux & leurs Alliés traiteroient avec l'Empire & l'Espagne ; l'autre à Osnabruck, où l'Empereur & l'Empire négocioient avec la Suede. Les deux traités devoient marcher d'un pas égal, & être réputés un seul traité. On fixa au vingt-cinq Mars de l'année suivante le commencement des conférences pour la paix ; cependant pour ne laisser à la Maison d'Autriche aucune espéran-

* 25. Décembre
1641.

1642.

ce de diviser la France & la Suede, ces Couronnes renouvelèrent leur alliance de la maniere la plus forte & la plus solemnelle.

Quoique ces préliminaires donnaissent de grandes espérances pour la paix, ils rendirent la guerre plus animée & plus vive; les momens devenoient précieux; il s'agissoit de faire les derniers efforts, & il est toujours important d'avoir sur la fin de la guerre la supériorité des Armes, qui donne nécessairement la supériorité dans la négociation. Le Comte de Goébriant commandoit les troupes de France, & celles du Lantgrave de Hesse - Cassel dans l'Electorat de Cologne. Lamboy & Mercy, Généraux de l'Empereur s'étoient retranchés près de Kempen, dans un poste propre à tenir l'armée Françoisse en échec, à l'attaquer même lorsqu'ils auroient reçu un renfort considérable, que l'Empereur leur envoyoit. Goébriant crut devoir les prévenir; malgré la rigueur de la saison, il marcha aux Impériaux; leurs lignes furent forcées, & leur armée défai-

te ; ils laisserent deux mille morts sur le champ de bataille ; plus de quatre mille hommes mirent bas les armes , & furent faits prisonniers ; Lamboy & Mercy même étoient de ce nombre ; les débris de leurs troupes se sauverent sans artillerie , & les François demeurèrent maîtres de la Campagne ; cette victoire valut au Comte de Goébriant le Bâton de Maréchal de France : il le méritoit d'ailleurs par ses services & par ses grandes qualités.

1642.

Les Suédois se réveillèrent de l'assoupissement où Banier les avoit jettés. Dans les derniers tems ils avoient fait la guerre très-mollement en Silésie ; ils n'y possédoient plus que deux places , Lemberg , & le Château de Mansfeld. Leur état de foiblesse faisoit espérer à l'Empereur de les chasser bientôt de cette Province : en effet , ses troupes prirent Lemberg , & elles investirent le Château de Mansfeld. Torstenfon qui avoit succédé à Banier vola au secours de la place ; le seul bruit de sa marche détermi-

1642.

na les Impériaux à lever le siège ; pour ne pas se borner à ce petit avantage , & pour rétablir les affaires de la Suede , Torstenson forma des entreprises considérables ; il les exécuta d'une maniere à rendre à ses troupes leur ancienne réputation. Glogau est une place importante sur l'Oder ; il en fit le siège ; la place fut emportée d'assaut , & la garnison composée de huit cens hommes fut passée au fil de l'épée. De Glogau Torstenson alla à Schueidnitz, Ville alors très-forte. Là , les Impériaux lui présentèrent la bataille ; il l'accepta ; elle fut sanglante ; six mille Impériaux y restèrent ; Schueidnitz se rendit. Neuhans en Bohême n'osa tenir devant l'armée victorieuse. Olmutz sur la Morave fut prise d'assaut ; la terreur précédoit Torstenson , & les Impériaux ne paroissoient plus devant lui. L'Empereur crut ranimer leur courage en leur envoyant l'Archiduc Léopold pour les commander. Il vint en Silésie ; mais bientôt il fut obligé de lever le siège de Glogau , sur la seule nouvelle

des approches des Suédois ; & pour leur livrer la malheureuse bataille de Breitenfeld , qui acheva de détruire son armée , il y perdit neuf mille hommes , son artillerie , & ses bagages. Torstenfon embarrassoit d'autant plus l'Empereur , qu'il menaçoit également l'Autriche & la Bohême : pour se mettre en état de lui résister , l'Empereur fit une trêve de vingt ans avec la Porte ; mais cette précaution ne rendit pas le courage à ses troupes épouvantées ; si les Espagnols n'avoient pas fait la guerre avec plus de conduite & de bravoure que l'Empereur la faisoit , l'on n'auroit pas vû la Maison d'Autriche différer avec affectation les conférences pour la paix.

Les Généraux François , la Meilleraye , la Mothe & Schomberg eurent quelques avantages en Espagne. Ils prirent Monçon dans le Royaume d'Arragon , Collioure , Perpignan , & Salces ; mais les Espagnols se flatoient d'avoir bientôt une grande supériorité aux Pays-Bas , & les apparences étoient pour eux. Monsieur , frere unique de Louis

XIII. le Duc de Bouillon & Cinqmars , Grand Ecuyer de France ;
1642. avoient fait un traité avec Philippe IV. pour préparer une diversion puissante du côté de Sedan ; par ce traité , le Roi d'Espagne promettoit de leur donner douze mille hommes , & cinq mille chevaux ; il s'engageoit à leur payer quatre cens mille écus , avant que d'entrer en campagne , à leur fournir de l'artillerie & des munitions , à fortifier Sedan à ses frais , & à y entretenir une forte garnison. Monsieur devoit avoir une pension de douze mille écus par mois ; celle du Duc de Bouillon & de Cinqmars étoit fixée pour chacun d'eux à quarante mille écus par an. Philippe IV. promit tout ce qu'on lui demanda , & beaucoup plus qu'il ne pouvoit faire , persuadé qu'il étoit essentiel pour lui de multiplier les embarras de la France , & de déterminer Monsieur à se déclarer contre le Roi son frere. On voulut donner à un traité aussi criminel quelque apparence de justice , en assurant dans le traité même qu'il n'étoit fait que

dans la vûe de procurer une paix juste entre les deux Couronnes ; c'est le langage ordinaire des esprits inquiets & ambitieux. Heureusement le traité ne demeura pas secret ; Richelieu en eut bientôt une copie , & les grands projets de Bouillon & de Cinqmars , qui avoient séduit Monsieur , eurent le sort qu'ils méritoient. Le Roi d'Espagne différa sous divers prétextes de remplir ses engagemens ; on eut le tems de négocier avec Monsieur , & de le reconcilier avec le Roi son frere. Le Duc de Bouillon fut arrêté en Italie , & conduit à Pierre-en-Cise ; il s'estima très-heureux de sauver sa vie , en abandonnant au Roi sa place de Sedan , dont il fut dédommagé dans la suite ; Cinqmars fut jugé dans toute la rigueur des Loix. Il devoit au Cardinal de Richelieu une fortune brillante , & toute la faveur dont Louis XIII. l'avoit honoré ; coupable de trahison envers son maître , & d'ingratitude à l'égard de son bienfaiteur , il eut la tête tranchée à Lyon. Monsieur de Thou avoit eu connoissan-

1642.

ce de cette intrigue , sans l'approuver ; il ne crut pas devoir la révéler, & il subit le même supplice ; on pouvoit le plaindre ; on ne put le justifier : le Traité de Madrid n'eut d'autre effet que de perdre son Auteur.

Les Espagnols contraints d'abandonner leurs projets sur Sedan, tournèrent tous leurs efforts du côté de l'Artois. Mello prit Lens & la Bassée ; il apprit que l'armée du Maréchal de Grammont étoit extrêmement affoiblie par le détachement considérable que le Comte d'Harcourt avoit conduit vers Hesdin ; il profita de la circonstance ; Grammont fut surpris & battu à Honnecourt ; deux mille François périrent dans le combat ; beaucoup de prisonniers, tout le canon, la caisse militaire même furent enlevés ; on ne rétablit cette armée qu'avec beaucoup de peine & de dépenses : elle fut long-tems hors d'état de faire aucune entreprise.

L'on négocioit toujours en Piémont, & l'on éprouvoit tous les jours la nécessité de regagner les Princes

Princes de Savoie. Ils avoient pris pour prétexte de leur révolte la crainte qu'ils affectoient, que la Régente ne fît passer à ses filles la succession de la Maison de Savoie, si ses fils ne laissoient point de postérité. On ne leur laissa plus ce prétexte. La France leur offrit de garantir la succession dans la ligne masculine ; à cette condition, on fit un traité à Turin. Louis XIII. promit de rendre au Duc de Savoie les places qu'il possédoit en Piémont, pourvû que les Espagnols rendissent celles qu'ils y avoient prises. Le Roi de France & la Régente s'engagerent à ne faire aucun traité avec l'Espagne, que les Princes n'y fussent compris ; on leur donna des Gouvernemens ; le Cardinal Maurice eut des assurances de son mariage avec la Princesse Louise-Marie sa niece. A la faveur de ces avantages, les Princes ne contestèrent plus la Régence à Madame Royale, & l'on convint de garder ce traité dans un profond secret, jusqu'à ce que les Princes de Savoie eussent retiré des mains des

1642.

Espagnols les places qu'ils occupoient en Piémont. Les Espagnols ne donnerent point dans le piège ; il fallut se déclarer, & conquérir les places que l'on vouloit avoir. Le Prince Thomas & le Duc de Longueville prirent Nice de la Paille ; Verrue fut escaladée par les troupes Piémontoises ; celles de France prirent Tortonne après un siège d'un mois ; ce fut le dernier événement du ministère du Cardinal de Richelieu. Il mourut comblé d'honneurs, de biens, & de réputation : en France, il avoit rendu à l'Autorité Royale toute sa force & tout son éclat ; en Allemagne, il avoit affoibli l'autorité excessive, que les Empereurs s'étoient arrogés : ces seuls traits suffisoient pour immortaliser son ministère.

1643.

Louis XIII. survécut peu à son Ministre ; il mourut âgé de quarante-deux ans ; on a loué avec raison ses mœurs, sa bravoure, son amour pour la justice, sa religion. Anne d'Autriche eut la Régence du Royaume, dans un tems bien orageux ; elle plaça le Cardinal Maza-

rin à la tête du Conseil ; ce choix lui donnoit de grands secours pour le Gouvernement ; il lui préparoit aussi beaucoup de chagrins. Le commencement du regne de Louis XIV. fut signalé par la victoire que le jeune Duc d'Enguien remporta à Rocroy. Mello assiégeoit cette place , dont la reddition auroit exposé la Champagne aux courses des Espagnols. Le Duc d'Enguien eut de la peine à former dans le conseil de guerre la pluralité en faveur de son sentiment , qui étoit d'attaquer Mello ; l'entreprise étoit hardie ; si les François étoient battus , Paris même restoit à découvert , & dans le commencement d'une minorité ; mais enfin on se déterminà à attaquer les Espagnols ; Mello fut défait ; ses vieilles troupes , que l'on appelloit les Bandes Espagnoles ne purent jamais se rétablir ; l'on ne parla plus d'elles. Cet événement important fut suivi de la prise de Thionville , qui rendoit le Duc d'Enguien maître du Cours de la Mozelle , & qui lui facilitoit la communication avec l'Electorat de Trê-

1643.

ves. D'ailleurs, on avoit appréhens
dé pour Metz dans les instans
de supériorité que les Espagnols
avoient eus aux Pays-Bas, & Thion-
ville le couvroit. Du côté de la
Souabe, le Maréchal de Goé-
briant donnoit de grandes espéran-
ces; elles s'évanouïrent par sa
mort; il avoit pris Rotewile en
cinq jours; il mourut des blessures
qu'il avoit reçues à ce siège; c'é-
toit un grand Capitaine, mais il
étoit trop soldat. Le Comte de
Rantzau lui succéda, pour le mal-
heur de son armée. Ce Général qui
avoit beaucoup de talens pour la
guerre, se laissa surprendre à Dut-
lingen par l'armée de l'Empereur,
que le Duc de Lorraine, Mercy &
Jean de Wert commandoient; la
perte des François fut très-confi-
dérable; Rantzau fait prisonnier,
fut puni de sa négligence; dans la
suite, il eut le bonheur de répa-
rer cette faute, & de mériter la
Dignité de Maréchal de France; au
reste, il n'y eut dans cette campa-
gne que des événemens peu inté-
ressans. La Suede déjà occupée d'u-

ne guerre très-importante écouta trop légèrement son ressentiment contre le Roi de Dannemark, qui avoit fait enlever dans le Sundt quelques Navires Suédois ; elle lui déclara la guerre, & Torstenfon conduisit son armée dans le Holstein, où elle fit plus de butin que d'exploits ; heureusement, cette guerre n'eut pas de suite ; la France la termina bientôt par sa médiation, & les Suédois s'appliquèrent uniquement à la guerre d'Allemagne. En Italie, les Espagnols reprirent Tortone ; le Prince Thomas leur enleva Trin ; ils manquèrent Flix, qu'ils assiégèrent dans la Catalogne, & ils reprirent Monçon dans le Royaume d'Arragon. Torstenfon fort différent de lui-même leva le siège de Fridberg dans la Misnie, & il souffrit trop patiemment qu'on lui enlevât le Château de Lemberg. Il y eut sur mer entre les flottes de France & d'Espagne un de ces combats qui ne décident de rien.

1643.

Le Cardinal Mazarin à son avènement au Ministère, donna sa

1644.

1643.

premiere attention à entretenir les traités que la France avoit faits avec plusieurs Princes étrangers. D'abord il renouvela l'alliance contractée avec les Etats Généraux ; on leur donna pour cette année 1644. un subside extraordinaire de douze cens mille livres , & ils promirent d'avoir du côté de la Manche une flotte de trente vaisseaux de ligne , soit pour bloquer par mer les places que les François voudroient assiéger sur les côtes de Flandres , soit pour donner des vivres à l'armée Françoisé , lorsqu'elle n'en pourroit tirer de France. Le traité du Portugal fut aussi renouvelé aux anciennes conditions ; pendant que la France travailloit à conserver ses alliés , la Suede en acquit un nouveau , qui fit d'abord une heureuse diversion en sa faveur ; c'étoit Ragotsky , Prince de Transylvanie. Torstenson lui promit au nom de la France & de la Suede des troupes & un subside ; sans avoir d'autres sûretés que la parole de Torstenson , il entra en Hongrie à la tête d'une armée de trente-six mille

hommes; il se rendit maître de Catforie, de Zolnie , & de Tokay. 1643.
L'Empereur craignit pour la Hongrie; il y envoya des troupes commandées par Goetz; Ragotsky n'attendit pas l'armée Impériale, il se retira dans les montagnes, mais en bon ordre, & la plus grande partie des troupes de Goetz périrent par les maladies & par la disette des vivres; ce commencement de diversion donna aux François les plus grandes espérances; on voulut les suivre, & la France fit un traité avec Ragotsky pour lui assurer un subside annuel de cent mille rischsdals. Il reçut une partie de l'argent qu'on lui avoit promis, sans faire aucune nouvelle entreprise; & d'abord que l'Empereur lui eut accordé les avantages qu'il desiroit, il quitta le parti de la France & de la Suede.

Les Espagnols assiégèrent Léri-da. Le Comte de la Mothe y fit entrer du secours pendant le siège; mais pour y réussir, il fallut essuyer un combat très-sanglant, & la perte que firent les François étoit bien

1643.

au-dessus de l'avantage de secourir la place ; aussi le Cardinal Mazarin marchant sur les traces de son prédécesseur , fit enfermer le Comte de la Mothe à Pierre-en-Cize , & il lui fit faire son procès. Tous ses Juges le renvoyerent absous ; il en fut quitte pour demeurer en prison pendant quatre ans. Le secours qu'il avoit jetté dans Lérída n'eut d'autre effet que de différer la reddition de la place ; elle capitula après un siège de deux mois & demi ; presque dans le même tems les Espagnols leverent le siège d'Elvas en Portugal. Quelques Historiens ont dit qu'Albukerque Portugais les battit entre Montijo & Badajotz : cette victoire est contestée.

En Italie , les Espagnols avoient surpris le Château d'Asti , sans pouvoir se rendre maîtres de la Ville. Le Prince Thomas reprit ce Château ; il s'assûra du poste de Santya , & tout le reste de la campagne se passa à s'observer mutuellement. Les François ne firent d'autre entreprise en Flandres que le siège de Gravelines , où les Maréchaux

chaux de la Meilleraye & Gassion commandoient sous le Duc d'Orléans. La flotte Hollandoise bloquoit la place par mer, il y eut plusieurs assauts donnés & soutenus avec beaucoup d'intrépidité & une grande perte de part & d'autre ; enfin la place se rendit après quarante-huit jours de tranchée ouverte ; le Prince d'Orange prit le Sas de Gand, & par cette prise, il jetta les fondemens de l'établissement des Hollandois dans le Erabant.

La guerre étoit plus vive & plus heureuse pour les François en Allemagne. D'abord les Bavarrois, troupes auxiliaires de l'Empereur, prirent Fribourg, & ils se retrancherent auprès de cette place. Le Duc d'Enguien voulut les en éloigner ; l'armée Françoisé commandée par ce Prince, & par les Maréchaux de Turenne & de Grammont, attaqua les retranchemens à deux reprises, sans pouvoir y pénétrer. L'on préparoit une troisième attaque, lorsque les Bavarrois se retirèrent avec tant de précipitation, qu'ils abandonnerent une partie de

1644.

leur artillerie. Pour les attirer au combat , le Duc d'Enguien fit investir Philisbourg ; ils ne parurent point ; la place se rendit le onzième jour. Mayence ouvrit ses portes au Duc d'Enguien ; le Duc d'Aumont prit Spire & Germesheim. De simples détachemens de l'armée Françoisse s'emparèrent de Wormes, d'Oppenheim & de Bingen ; Turenne mit le comble aux succès de la campagne par la prise de Landau.

1645.

Ce Général réunissoit tous les talens militaires & toutes les vertus des Héros ; cependant il se laissa surprendre à Mariendal. Son projet étoit d'empêcher les Impériaux de s'établir dans la Franconie ; en effet , dès qu'il parut , Mercy se retira. Turenne , sans éclairer d'assez près les démarches de son ennemi, crut pouvoir cantonner ses troupes aux environs de Mariendal ; Mercy profita de la sécurité des François ; dès que leurs quartiers furent établis , il revint sur ses pas avec une diligence extrême ; il enleva les quartiers les plus éloignés : Tu-

renne rassembla promptement ceux qui étoient sous sa main , & avec peu de troupes il fit encore une retraite digne d'un grand Général. Jamais il ne parloit de ses victoires; on l'entendit souvent parler de la faute qu'il avoit faite à Mariendal.

1645.

Pour réparer ce malheur , le Duc d'Enguien marcha aux Impériaux campés à Nordlingen dans la Souabe. Mercy accepta la bataille , il y perdit quatre mille hommes , & il laissa beaucoup de prisonniers entre les mains des François. Le fruit de leur victoire fut la reddition de Nordlingen. Mercy ne voulut pas abandonner la Souabe ; sa proximité & la passion qu'il avoit pour se battre donnerent lieu à une seconde bataille entre Werding & Nordlingen. Dans le commencement du combat , l'aile droite de l'armée François commandée par le Maréchal de Grammont fut mise en déroute , & le Maréchal fut fait prisonnier. Au centre le Duc d'Enguien tailla en pieces les troupes de Mercy , qui périt en voulant les rallier. Glesne l'un des Généraux

de l'Empereur eut le même sort que le Maréchal de Grammont ; on les échangea. Après la bataille, Turenne n'eut qu'à se présenter devant Trêves pour s'en rendre le maître, & pour y rétablir l'Electeur ; l'Empereur l'avoit fait enlever contre les Loix de l'Empire, & avec cette hauteur que la Maison d'Autriche affectoit à l'égard des Princes Allemands, qui refusoient d'entrer dans les querelles personnelles à cette Maison. Les tems étoient changés ; la France pouvoit parler haut à son tour ; elle le fit, & quoique les préliminaires de la paix fussent signés, la Régente ne voulut entendre aucune proposition de paix, que l'Electeur ne fût remis en liberté. Il fallut que la Cour de Vienne pliât, du moins elle crut adoucir ce que cette démarche avoit d'humiliant, en remettant l'Electeur entre les mains du Nonce, qui le rendit au Roi. Cet expédient ne séduisit personne ; toute l'Europe fut persuadée que l'Electeur étoit plus redevable de sa liberté aux armes de la France, qu'aux sollicitations du Pape,

Les Suédois se préparoient de grands avantages pour la paix par leur activité dans la guerre , & par leurs négociations. Ceux qui faisoient la guerre dans la Basse Allemagne prirent Staden , & Torsten-son remporta sur les Impériaux une victoire complète à Jemkou près de Tabor en Bohème. Plus de sept mille hommes furent tués , ou pris. Ce qui restoit de l'armée Impériale étoit dans la consternation. Torsten-son ne perdit pas un moment , il fit investir Léutmeritz ; & trop impatient pour suivre ce siège dans les règles , après trois jours de tranchée ouverte , il hasarda un assaut , qui lui réussit. La perte du Château de Brémer-Furden que l'Archevêque de Bréneen reprit aux Suédois , n'étoit rien en comparaison des conquêtes de Bohème , surtout dans un tems où les Suédois venoient de se reconcilier avec des ennemis qui auroient pû ralentir leur progrès. La Reine de Suede avoit fait un traité à Bromsebroo avec le Roi de Dannemark sous la médiation de Louis XIV. la Suede

1645.

gagnoit à ce traité l'Île de Gotland, Juterland , & Æsal. Pour se débar-rasser encore des Saxons , Christinne fit une trêve avec eux ; elle leur rendit toutes les places de la Saxe , où elle avoit des garnisons , dont elle augmenta son armée. Leipstick seul fut excepté ; la Suede le garda pour gage de la foi des Saxons.

La France tint la même conduite à l'égard du Duc de Savoie ; les garnisons des places d'Italie affoiblissoient trop son armée, elle rendit toutes ces places au Duc , pour s'attacher davantage un allié qui lui étoit nécessaire , & pour pouvoir mettre plus de troupes en campagne. Vers les Pyrénées , Duplessis Praslin prit Rozes , & le Comte d'Harcourt qui avoit succédé au Maréchal de la Mothe prit Balaguer en Catalogne , après avoir battu les troupes qui couvroient cette place. Aux Pays-Bas , le Duc d'Orléans fit le siège de Mardick , pendant que Tromp bloquoit la place par mer. Mardick fut pris ; le Duc d'Orléans s'empara ensuite de Bourbourg ,

Et du Traité de Paix des Pyrén. 79
Béthunes, Saint Venant, & Ar-
mantieres. Hultz se rendit au Prin-
ce d'Orange; la campagne auroit
été parfaite, si les Espagnols n'a-
voient surpris Madrid peu de tems
après sa capitulation. Le coup fut
frapé avec tant d'habileté, & de
secret, qu'ils ne perdirent que dix
hommes pour rentrer dans une pla-
ce aussi importante.

1645.

L'on fut ensuite plus d'une année
sans entendre parler d'aucune en-
treprise, il sembloit que la lassitu-
de arrêtoit toutes les armées, &
que les Puissances de l'Europe ne
respiroient plus que pour la paix.
Les Suédois reprirent Bremer-Fur-
den à discrétion. Ils prirent enco-
re Stadberg, dont ils rasèrent les
fortifications: en même tems ils
perdirent Corneubourg, & lors-
qu'ils eurent joint les François dans
la Souabe, ils assiégèrent Aufbourg
qui fut bientôt délivrée du siège,
par la seule marche des Impériaux
& des Bavarrois. Le Duc d'Orléans
se rendit maître de Courtray; le
Duc de Lorraine & le Marquis de
Caracène s'étoient avancés pour

1646.

1646.

essayer de secourir la place ; ils la virent prendre sans faire aucun effort pour la secourir ; & dans la crainte d'engager une affaire générale , leur armée se retira sous le canon de Bruges. Cette retraite inspira au Général François le dessein de faire des progrès du côté de l'Escaut ; pour y être enforces , il avoit besoin de la jonction des troupes Hollandoises ; il la demanda , il s'avança même jusqu'à Gand , pour la faciliter. Dans cette occasion , il éprouva encore la jalousie des Hollandois ; la jonction fut refusée ; on reconnut évidemment que les Etats Généraux ne vouloient contribuer en rien à étendre la domination Françoisse du côté de leurs frontières : il fut indispensable de changer de projet. Le Duc d'Orléans tomba inopinément sur Mardick ; les commencemens du siège lui donnerent peu d'espérance , il n'avoit pu investir la place exactement , les Espagnols rafraîchissoient leur garnison par un canal qui étoit libre , les travaux des assiégeans étoient détruits aussi-tôt que formés. L

France n'ayant pas de flotte sur les côtes de Flandres, il étoit impossible de fermer le canal qui va à la mer, & d'empêcher les secours de toute espece que les Espagnols donnoient aux assiégés. Mardick est trop éloigné de la Hollande pour exciter l'envie ou la crainte des Provinces - Unies. Tromp voulut bien seconder l'entreprise des François; à peine la place fut bloquée par mer, qu'elle capitula. Furnes fut prise par les François, & bientôt après reprise par les Espagnols. Là se bornerent les exploits du Duc d'Orléans; il se retira de l'armée, dont il remit le commandement au Duc d'Enguien; le nouveau Général se signala par la prise de Dunkerque, qui ne tint que quatorze jours, & le Prince d'Orange, obligé de lever le siège de Venlo, connut par une triste expérience, qu'il auroit été plus utile à la cause commune s'il avoit joint ses troupes à celles de France.

Sur mer, les flottes Françoisise & Espagnole se battirent près des côtes de Toscane. Le Duc de Brézé,

1646.

Amiral de France fut tué dans le combat ; au reste , la victoire ne fut pas incertaine , les Espagnols se retirèrent sans pouvoir empêcher les François de suivre les entreprises qu'ils avoient ordre de faire en Italie. Ils s'attachèrent au siège d'Orbitello , les attaques furent mal conduites , & après deux mois entiers de travaux , on fut obligé de lever le siège. L'armée Françoisse fut plus heureuse devant Fiombino & Portolangone qui se rendirent aux Maréchaux de la Meilleraye & Dupleffis-Praflin. On a dit que le Cardinal Mazarin avoit des vûes plus étendues , & qu'il pensoit à faire marcher les troupes de France du côté de Rome , pour mortifier le Pape , dont il avoit reçu quelque mécontentement ; ce qui est sûr , c'est que les François ne firent aucune autre entreprise dans les Etats du Pape ; ils n'en firent pas même assez pour avoir en Italie une supériorité bien décidée. Leur situation étoit encore moins avantageuse en Catalogne ; le Comte d'Harcourt avoit trop peu de troupes pour assiéger

Lérída ; il se flatoit de la prendre par famine , & depuis trois mois il la tenoit bloquée. Le Marquis de Léganès vint à lui avec des forces bien supérieures. Harcourt ne crut pas devoir risquer le combat , il abandonna son artillerie & une partie de ses bagages , pour se retirer avec plus de promptitude & de sûreté. Léganès eut toute la facilité de ravitailler la place , & d'y établir une forte garnison.

1646.

Cette place étoit destinée à être l'écueil de plusieurs Généraux François. L'année suivante , le Duc d'Enguien passa en Catalogne pour succéder au Comte d'Harcourt ; il reprit le dessein de soumettre Lérída ; déjà il avoit été vingt & un jours devant la place , lorsqu'il fut informé que les Espagnols venoient l'attaquer avec la même supériorité qu'ils avoient l'année précédente. L'armée Françoisse étoit affoiblie par la désertion : de sa conservation dépendoit celle de la Catalogne ; toutes les places qui appartenoient à la France étoient à découvert ; les Catalans se croyoient trop ex-

1647.

1647.

posés, ils en murmuroient ; le Duc d'Enguien abandonna son projet pour servir mieux son Maître.

L'Archiduc Leopold avoit été fait Gouverneur des Pays-Bas. La prise d'Armantieres , & celle de Landrecy furent ses premiers exploits. Le Maréchal de Gassion de son côté , prit la Bassée & Lens ; il fut blessé au siège de cette dernière place ; il mourut la veille de la capitulation , âgé seulement de trente-huit ans. Gassion étoit étranger, il avoit fait ses premières armes sous le Grand Gustave , qui l'honoroit d'une estime particulière. Richelieu bon Juge en matière de mérite , l'attira en France ; il importe peu d'où vient le mérite , pourvu qu'on le possède. Sa fortune fut rapide ; peut-être elle étoit sur son déclin lorsqu'il mourut , du moins personne n'ignoroit qu'il avoit déplû au premier Ministre , & l'on disoit de lui , qu'il étoit aussi bon Général , que mauvais Courtisan.

Le reste de la campagne se passa à faire des sièges trop médiocres , pour pouvoir hâter la paix. Les Es-

pagnols prirent Dixmude en Flandres , & Nice de la Paille en Italie. Wrangel Général Suédois leva le siège de Lindau près de Constance , & les Bavarrois se rendirent maîtres de Weiffembourg en Alsace. Ils servoient l'Empereur avec tant de bravoure , & ils lui étoient si nécessaires , qu'en France & en Suede on étoit persuadé que ce Prince demanderoit la paix , si l'on pouvoit détacher l'Electeur de Baviere de son alliance. Dans cette vûe on fit des propositions à l'Electeur ; il les écouta ; il alla même jusqu'à signer un traité de neutralité , par lequel les François se réservèrent expressément la possession d'Hailbron , & la liberté de prendre des quartiers dans la Souabe. Cette neutralité , quoique mal affermie , déterminâ les François & les Suédois à se séparer ; les Suédois allerent en Bohême , où ils prirent Egra. Ce nouveau plan de guerre embarrassâ extrêmement l'Empereur. Rien n'étoit donc plus important pour lui , que de regagner l'Electeur de Baviere , il s'y appliqua , il y réussit même

1647.

avec trop de facilité pour la réputation de l'Electeur. Lorsqu'on s'y attendoit le moins , les Bavarrois rompirent la neutralité par la prise de Memminguen ; les François se vengerent par celle de Tubingen , & la paix que l'on s'étoit flaté de hâter , se feroit éloignée plus qu'au-paravant , si deux grands événemens n'avoient obligé enfin la France & la Maison d'Autriche à y penser sincerement. Je parle de la révolte de Naples & de la naissance des guerres civiles en France ; il n'est pas possible de porter la guerre au dehors , lorsque l'intérieur d'un Etat est dans le désordre & dans la confusion.

Il y avoit long-tems que les Napolitains se plaignoient de l'excès des impôts qu'ils payoient au Roi d'Espagne ; leurs plaintes avoient été inutiles. La Populace espéra d'obtenir quelque soulagement par la révolte ; Thomas Aniello, homme de la lie du peuple se mit à la tête des Séditeux ; il demanda avec menace au Duc d'Arcos, Viceroi de Sicile , l'abolition des impôts &

le rétablissement des privilèges de la Nation : sur le refus du Viceroy , le peuple prit les armes , on sacca-gea les maisons des Traitans , les plus beaux Palais furent réduits en cendre en haine de ce que la Noblesse ne prenoit point de part au soulèvement. Mazanielle (c'est ainsi que la Populace le nommoit) fit désarmer tous les Nobles ; & par une bisarrerie à laquelle il fallut obéir , il défendit les habits longs , même aux femmes & aux Religieux. Sept jours se passerent dans le pillage & dans le trouble ; le Cardinal Filomarini , Archevêque de Naples , offrit sa médiation ; la paix parut conclue aux conditions que les Révoltés prescrivirent. Dans leur ivresse , ils décernerent à Mazanielle une espece de triomphe ; & deux jours après , de sang froid ils le virent assassiner par les ordres du Viceroy , sans faire le moindre mouvement pour sa défense. Le feu n'étoit pas éteint ; le traité que l'on avoit fait n'étoit proprement qu'une trêve nécessaire aux deux Partis pour se préparer à faire la guerre en

1647.

regle. Au mois d'Octobre, la sédition se renouvela. Il y eut dans les rues de Naples plusieurs combats fort vifs entre les troupes Espagnoles & le Peuple. Le Duc de Guise étoit à Rome , dans le dessein de faire déclarer nul le mariage qu'il avoit contracté avec la Comtesse de Bossu. Il avoit déjà donné en France des preuves de son inquiétude & de son ambition ; la révolte de Naples lui parut une occasion favorable pour acquérir de la gloire, & pour augmenter sa fortune : sans se concerter avec la Régente de France , & sans attendre ses ordres il fit proposer aux Napolitains le projet spécieux de former une République sous la protection de la France , dans l'espérance que le Roi son Maître , & le Peuple de Naples l'agréeroient également pour Chef de la nouvelle République. Les Séditieux adopterent ce projet ; en France on le crut impraticable , & l'on ne pensa qu'à profiter de la diversion que la révolte devoit faire , si elle étoit bien soutenue. Le Peuple de Naples choisit
pour

pour le commander un Armurier nommé Gennare , en attendant l'arrivée du Duc de Guise, à qui il envoya nue députation solennelle , pour le prier de venir le défendre. Ce Prince n'examina pas assez les suites de son entreprise ; il n'ignoroit pas qu'il y avoit déjà à Naples une affreuse disette de vivres , que le Viceroy avoit des troupes réglées , que la Noblesse demeuroid constamment dans l'obéissance due au Roi d'Espagne , que le Peuple n'avoit ni armée , ni finances , ni munitions , & que sa légereté naturelle l'avoit porté à abandonner son ancien Chef au ressentiment du Viceroy . Les passions violentes ne permettent pas tant de réflexions. L'ambitieux Duc de Guise s'embarqua sur une felouque à Fiumicino , sans argent & sans suite , pour aller se livrer à une populace mutinée. La flotte d'Espagne étoit sur son passage ; il la traversa avec témérité , & il eut le bonheur d'arriver à Naples aux acclamations des Séditieux , qui le reçurent comme leur Libérateur. On lui donna le titre

1647.

flateur de Généralissime , & l'on exigea de lui qu'il prêtât serment de fidélité au Peuple entre les mains de l'Archevêque. Ses commencemens furent brillans ; par les précautions qu'il prit , il rétablit l'abondance dans la Ville , il fit occuper des postes avantageux ; les Napolitains que l'on avoit armés lui obéirent avec docilité & avec zele ; on ne tarda pas même à voir arriver la flotte de France , qui força celle d'Espagne à se retirer sur le Château de l'Oeuf , après lui avoir coulé à fond trois vaisseaux de guerre. Tant de circonstances donnoient au Duc de Guise les plus grandes espérances ; elles s'évanouirent en un instant. Le Duc de Richelieu qui commandoit la flotte Françoisè , remit à la voile , sans avoir jetté du secours dans Naples ; il s'étoit convaincu par lui-même de l'impossibilité de soutenir cette entreprise ; la division régnoit parmi les Habitans de Naples ; nuls préparatifs pour la guerre au-dedans de la Capitale ; nulles ressources au dehors ; point de troupes aguerries

& disciplinées ; on demandoit à la France des sommes qu'elle n'étoit pas en état de fournir ; le Duc de Guise ne paroissoit au milieu de ce Peuple en fureur , que comme un Aventurier qui s'étoit précipité dans un malheur certain , pour courir après une fortune chimérique. Richelieu étoit justifié : mais le Peuple de Naples fut consterné de sa retraite ; l'Abbé Basqui Agent de la France , & en même tems Pensionnaire du Roi d'Espagne , n'oublia rien dans cette occasion pour perdre le Duc de Guise ; si le traître ne réussit pas , la perte du Duc ne fut que différée. L'année suivante , Dom Jean d'Autriche arriva à Naples avec quelques troupes & de l'argent ; il comptoit encore plus sur les intelligences qu'il avoit dans la Ville : en effet , ceux qui étoient demeurés soumis au Roi d'Espagne profiterent du moment où le Duc de Guise étoit occupé à prendre la petite Ile de Nisita ; ils livrerent une de leurs portes à Dom Jean d'Autriche ; le Peuple surpris mit bas les armes , & le Duc de Guise

1647.

1647.

ne put rentrer dans Naples. Après avoir été errant pendant quelque tems , il fut fait prisonnier & transféré en Espagne , où il expia son imprudence par une prison de quatre ans ; il ne dut même sa liberté qu'aux engagemens qu'il prit avec les Ministres Espagnols , pour s'unir avec les Révoltés de France , & pour y entretenir le feu de la guerre civile. Il le promit dans sa captivité ; devenu libre , il fut soumis à son Maître : l'expérience & ses malheurs l'avoient instruit.

1648.

Les opérations militaires continuèrent jusqu'à la signature des traités de Munster & d'Osnabruck. Le Maréchal de Schomberg prit Tortoze en Catalogne. Turenne & Wrangel réunis dans la Souabe , attaquèrent les Impériaux à Sommerhausen près d'Ausbourg ; les Impériaux furent battus , & leur perte fut si considérable , qu'elle entraîna celle de tout le Pays , qui est entre le Lech & l'Inn. L'Electeur de Baviere ne se crut pas en sûreté à Munich ; il se retira dans le Pays soumis à l'Archevêque de Saltz.

Bourg ; cet événement le déterminâ à ménager sa paix avec la France. Il négocia secrètement , & il profita du desir que la France avoit de le détacher de la Maison d'Autriche , pour s'assurer qu'elle ne s'opposeroit pas à la confirmation de son Electorat , & qu'elle lui garantiroit le Haut Palatinat.

1648.

Les troupes de Hesse-Cassel préparèrent un traité avantageux à leur Maître par l'action de vigueur qu'elles firent près de Grevenbruk. Dans le combat qu'elles livrerent aux Impériaux , elles firent deux mille prisonniers , & les Impériaux laisserent encore un plus grand nombre des leurs sur le champ de bataille. En Flandres , l'Archiduc Leopold surprit la Ville de Courtray , pendant que le Prince de Condé faisoit le siège d'Ypres ; la Place capitula après dix jours de tranchée ouverte. De Courtray , l'Archiduc avoit marché à Lens , dont il se rendit maître ; le lendemain de la capitulation , le Prince de Condé l'attaqua , & le commencement du combat fut funeste aux

1648.

François. Toute leur Cavalerie fut mise dans un si grand désordre, que Condé même délibéra avec plusieurs Officiers Généraux, s'il ordonneroit la retraite. On espéra de rétablir le combat, & l'événement justifia cette espérance. Les François n'eurent que deux mille hommes tués, pris ou blessés; l'Archiduc en perdit trois mille, & cinq mille Prisonniers : la victoire de Lens fut suivie de la prise de Furnes, qui se rendit au Maréchal de Rantzau : tout étoit d'une extrême conséquence dans les derniers momens d'une grande négociation.

Le dernier exploit des Suédois ; avant la signature du traité d'Osnabruck, fut la prise de la Petite Prague & du Château ; ils donnèrent plusieurs assauts à la Ville ; tous leurs efforts ne servirent qu'à faire périr trois ou quatre mille hommes ; s'ils avoient pû se rendre maîtres de la Capitale de la Bohême, leurs prétentions n'auroient plus eu de bornes, & cette conquête importante auroit au moins différé la paix. En Italie, le

Duc de Modène avoit joint le Maréchal du Pleffis-Praslin ; ils firent les retranchemens dans lesquels les Espagnols s'étoient enfermés près de Crémone. Les troupes Françoises s'y étoient portées avec tant de bravoure , que le Maréchal n'hésita pas à assiéger Crémone ; mais sa victoire lui avoit coûté bien du monde ; son armée étoit si peu nombreuse qu'il ne put former qu'une attaque du côté du Château ; la circonvallation n'embrassoit pas même toute la place assiégée ; les Espagnols avoient la facilité de rafraîchir la garnison : pour comble de disgraces , la caisse militaire étoit épuisée ; le Maréchal ne put payer ses troupes , & après avoir languï pendant deux mois devant la place , il fut obligé de lever le siège : il avoit trop présumé de ses forces.

1648.

Cette année 1648. sera mémorable à jamais par les traités de Munster & d'Osnabruck , & par la naissance des guerres civiles en France. Je tâcherai de rapporter avec précision les circonstances de ces grands événemens , dont l'histoire

1648.

nous conduit naturellement à celle du traité des Pyrénées. Je commencerai par les conventions que la France & la Suede firent avec l'Empereur & avec l'Empire ; elles font de mon sujet , parce qu'elles changerent la face de la guerre qui subsista entre la France & l'Espagne. J'expliquerai ensuite la négociation de ces deux Puissances à Munster , & les motifs qui la rendirent inutile.

Dans cette guerre que la France souûtenoit contre l'Empereur depuis plusieurs années , Louis XIII. avoit eu un objet très-intéressant pour sa sûreté , pour sa gloire , pour l'intérêt des alliés qu'il avoit dans l'Empire. Depuis le regne de Charles-Quint les Empereurs , tous de la Maison d'Autriche,avoient gouverné l'Empire avec une autorité absolue ; ils alloient à grands pas au despotisme ; s'ils avoient réussi à se rendre maîtres des forces & des finances de l'Allemagne , c'en étoit fait de la France qui pouvoit seule en Europe donner de l'ombrage à la Maison d'Autriche , & que cette
Maison

Maison étoit intéressée à détruire. On avoit des preuves de ce qu'elle pouvoit faire , par ce qu'elle avoit déjà fait ; tous les Successeurs de Charles-Quint , Empereurs & Rois d'Espagne avoient fait des efforts inconcevables pour affoiblir la France par des guerres étrangères , par des guerres civiles, par des guerres même de Religion. Ferdinand III. Empereur , quoique bien moins puissant que son prédécesseur , affectoit de n'avoir aucuns ménagemens même pour les Electeurs ; témoin l'enlèvement de l'Electeur de Trèves dans la Capitale de son Electorat ; il étoit redouté des Vassaux de l'Empire ; les Suédois étoient menacés de perdre le fruit des victoires du Grand Gustave , & les Provinces-Unies ne pouvoient éviter d'être subjuguées , si un Empereur pouvoit réunir contre elles , & contre la France les troupes de l'Empire avec celles de l'Espagne.

Il étoit donc indispensable à Louis XIII. de faire les plus grands efforts pour diminuer l'autorité que l'Empereur s'arroyoit , & pour sou-

1648.

tenir , ou plutôt pour faire revivre les prérogatives des Vassaux de l'Empire ; sans cela il ne lui restoit plus d'Alliés , & son Royaume étoit en proie à une Puissance bien supérieure à la sienne. Aussi dans cette guerre avec l'Empereur , il n'eut d'autre objet que de renfermer l'autorité Impériale dans ses bornes anciennes & naturelles ; de soutenir les Suédois presque vaincus, les Provinces - Unies justement alarmées , & les Vassaux de l'Empire opprimés depuis long-tems ; mais lorsque les armes de Louis XIII. & de Louis XIV. eurent prospéré , le traité de la France avec l'Empereur eut un autre objet essentiel ; c'étoit de conserver les conquêtes qu'elle avoit faites, autant pour veiller aux intérêts des alliés qu'elle avoit dans l'Empire , que pour reculer ses frontières , & pour se faire une barrière contre les Empereurs de la Maison d'Autriche. Ainsi le traité que la France conclut à Munster eut deux fins principales , la satisfaction de ses alliés , & la conservation de ses conquêtes ; c'est sous ces deux chefs

que je dois réduire l'analyse du traité dont il s'agit.

1643.

La Suede tenoit le premier rang parmi les Alliés de la France ; on verra dans le traité d'Osnabruck , combien cette alliance fut avantageuse aux Suédois ; je parlerai dans son tems de la satisfaction des Provinces-Unies ; je ne dois expliquer ici que les conventions qui intéressoient les Alliés que la France avoit dans l'Empire.

Ces Alliés étoient l'Electeur de Trêves , le Duc de Baviere reconcilié nouvellement avec la France , le Prince Palatin , le Lantgrave de Hesse-Cassel , & tous les Etats de l'Empire qui se plaignoient de l'infraction de leurs privilèges. J'ai déjà dit , qu'avant que d'entrer en négociation à Munster , & par forme de préliminaire indispensable , la France avoit exigé que l'Electeur de Trêves fût remis en liberté , & établi dans ses Etats ; il ne restoit plus qu'à le comprendre dans le traité , & à lui assurer tous les droits spirituels & temporels , ce que l'on fit. Le Duc de Baviere jusques-là

1648.

mal affermi dans sa Dignité Electorale , y fut confirmé ; on lui assûra encore le haut Palatinat & le Comté de Cham , moyennant sa renonciation aux droits qu'il prétendoit avoir sur la haute Autriche, & la cession d'une somme de treize millions qui lui étoient dûs par l'Empereur. Si la France ne s'étoit pas intéressée à ce Prince , si elle n'avoit pas même demandé la confirmation de son Electorat , il ne pouvoit se flater que l'Empereur continuât en sa faveur une guerre dont le fardeau l'accabloit , & dont il avoit à redouter les suites les plus funestes.

L'on créa un huitieme Electorat en faveur du Prince Palatin ; on lui rendit tout le bas Palatinat , & on réserva pour lui & pour ses descendants l'espérance de recouvrer son ancien Electorat , & tout le haut Palatinat , au cas que la Maison de Baviere s'éteignît. Sans l'appui de la France , la Maison d'Autriche étoit bien déterminée à dépouiller les Princes Palatins , & à punir jusqu'à la postérité la plus reculée la

hardieffe que Frédéric , Electeur Palatin, avoit eu de consentir à son Election à la Couronne de Bohême.

1648.

Le Lantgrave de Hesse - Cassel fut rétabli dans tous ses droits & dans tous ses Domaines ; il eut de plus l'Abbaye d'Hirsfeld , que l'on sécularisa en sa faveur , avec la Seigneurie directe sur plusieurs Bailliages considérables. On porta l'attention à ses intérêts jusqu'à lui assûrer la somme de six cens mille richsdales , pour l'indemniser des frais de la guerre ; l'on désigna les Etats de l'Empire qui devoient payer cette somme , & on lui permit de garder les places de Nuges , Coesfeldt & Neuhaus pour sûreté de sa créance , jusqu'à ce qu'il fût entierement remboursé.

Le College des Electeurs , celui des Princes , tous les autres Etats de l'Empire furent confirmés dans leurs anciens droits , spécialement dans le droit de suffrages , pour tout ce qui peut intéresser le Corps Germanique. Telles sont les délibérations sur les Loix qui concernent

l'Empire , sur les déclarations de guerre , sur les traités de paix & d'alliances , sur l'établissement des nouveaux tributs , la construction des forteresses , & la levée des troupes. Il leur a été permis de faire entr'eux des alliances , d'en faire même avec des étrangers , pourvû qu'elles ne soient pas contre l'Empereur , & contre l'Empire. Quant aux Villes libres , le traité leur a assuré la voix décisive dans les Diettes.

Pour conserver à l'avenir des droits si précieux aux Etats de l'Empire , on décida que la Diette s'assembleroit dans six mois , & ensuite toutes les fois que la nécessité ou l'utilité l'exigeroit. Les délibérations de la Diette alors prochaine devoient être sur les Elections des Rois des Romains , sur les capitulations des Empereurs , les procédures nécessaires pour mettre au ban de l'Empire , le rétablissement des Cercles , le renouvellement de la Matricule de l'Empire , ses taxes , l'administration de la Justice , & sur d'autres objets importants , que

l'Empereur soumettoit avec peine à l'examen & à la disposition de ses Vassaux.

1648.

Au reste, la France consentit à restituer aux Maisons de Wirtemberg & de Montbéliard les places qui leur appartenoient; l'Empereur n'avoit rien oublié pour rétablir le Duc de Lorraine, son principal Allié, dans ses Etats; la France le refusa constamment. L'on se borna à renvoyer cette grande affaire devant des Arbitres, que l'on ne désignoit même pas, & que l'on se réservoit de nommer, si l'on ne pouvoit la terminer dans le traité que la France négocioit avec l'Espagne. On réserva encore à l'Empereur & à l'Empire le pouvoir d'interposer leurs bons offices en faveur du Duc de Lorraine. Rien n'étoit plus propre à marquer la supériorité de la France dans ce traité avec l'Empereur, que le sort différent de leurs Alliés; mais les conquêtes que la France conservoit, en étoient encore une preuve plus éclatante.

Depuis que Henri II. avoit con-

1648.

quis les trois Evêchés, ce Prince & ses successeurs s'étoient contentés du titre de Protecteurs de ces Pays soustraits à l'Empire. Le traité de Munster en assûra à Louis XIV. la suprême Seigneurie ; leurs dépendances, & nommément Moyenvic furent enveloppés dans cette cession ; tout fut réuni à perpétuité à la Couronne, sauf le droit de Métropolitain que l'Electeur de Trêves a conservé, & les droits du Prince François de Lorraine, alors Evêque de Verdun, que l'on rétablit dans son Evêché, à condition qu'il prêteroit serment de fidélité au Roi. C'étoit moins une nouvelle acquisition qu'une confirmation, & une extinction des anciens droits de la France sur les trois Evêchés : la cession de l'Alsace étoit bien différente.

L'Empereur, l'Empire, & la Maison d'Autriche céderent à la France tous les droits qui leur appartenoient sur Brisak, sur le Lantgraviat de la haute & basse Alsace, la Préfecture provinciale des dix Villes, le Suntgau, leurs Vassaux,

& leurs dépendances ; ces droits furent incorporés à la Couronne ; les Sujets déliés du serment de fidélité qu'ils avoient prêté à l'Empereur , à l'Empire , & à l'Archiduc d'Infpruk ; ils promirent même d'engager l'Espagne à donner en forme authentique une renonciation expresse aux droits qu'elle y pouvoit avoir. Si dans un autre article du traité il est dit que les Evêques de Strasbourg & de Bâle , avec d'autres Vassaux qui sont nommés , demeureront soumis immédiatement à l'Empire , on ajoûta que *par cette déclaration on n'entendoit point qu'il fût rien diminué du droit de suprême Seigneurie qui avoit été accordée auparavant ;* & pour rendre inébranlable cette aliénation importante , on dérogea expressément aux Loix qui concernent les aliénations des Pays soumis à l'Empire. L'on promit que les Provinces cédées à la France seroient rayées de la Matricule de l'Empire , & que leur cession seroit ratifiée par la Diette alors prochaine. L'on donna encore à la France le droit perpétuel de tenir garnison

1648.

dans Philisbourg , à titre de protection, avec la liberté du passage pour y aller , en réservant la propriété de cette Ville à l'Evêque & au Chapitre de Spire.

Louis XIV. s'obligea de son côté à rendre à l'Archiduc Ferdinand Charles, les quatre Villes Forestières, le Comté de Hawesthein, la Forêt Noire, le Brisgau , & l'Ortnau. Il promit de payer à ce Prince la somme de trois millions en trois années , & de rétablir dans leurs biens les sujets de l'Empire qui en avoient été dépouillés par les Suédois ; l'on pourvut aussi à la liberté du commerce qui se fait sur le Rhin.

Il étoit encore essentiel d'obliger l'Empereur à donner au jeune Duc de Savoie l'investiture des Fiefs de l'Empire que son pere avoit possédés ; le Duc eut à cet égard une satisfaction entière : & pour prévenir les troubles que les contestations des Maisons de Savoie & de Mantoue pouvoient renouveler , on convint que le traité fait à Querasque en 1631. pour le partage du

Montferrat entre ces deux Maisons, seroit exécuté, en exceptant seulement la propriété de Pignerol, que le Roi se réservoit, & dont l'Empereur conjointement avec l'Empire, lui cédoit la Souveraineté; le Roi se chargea de payer au Duc de Mantoue quatre cens quatre-vingt-quatorze mille écus pour le Duc de Savoie; l'on assûra de plus au Duc de Mantoue la possession paisible de Reggiolo & de Luzara; l'Empereur promit de ne point inquiéter les Ducs de Savoie & de Modene au sujet de la guerre qu'ils avoient faite pour la France; il y eut enfin une Amnistie générale pour tous ceux qui avoient pris le parti de la France & de la Suede, & l'on se promit réciproquement de ne donner aucun secours aux ennemis de la France & de l'Empire : Traité extrêmement glorieux à Louis XIV. & utile à ses Alliés, surtout au Corps Germanique.

1648.

La Suede n'avoit pas négocié avec moins de gloire & de bonheur à Osnabruck. Son traité avec l'Empereur & l'Empire rétablissoit tous

1648.

ses Alliés du Corps Germanique dans leurs biens & dans leurs droits spirituels & temporels ; il assûroit aux Protestans un traitement égal à celui des Catholiques ; & pour fixer l'état des deux Religions dans l'Empire , on rappelloit l'époque du premier Janvier 1624. l'on rendoit à chacun l'exercice de sa Religion , ses biens , ses prérogatives , ses usages , tels qu'ils étoient alors ; on confirmoit au surplus la transaction faite à Passau en 1552. entre les Catholiques & les Protestans , & la convention de 1555. qui est connue dans l'Empire sous le nom de paix de Religion ; on déclaroit formellement , que parmi les Protestans , ceux de l'Empire qui se nommoient Réformés jouïroient des mêmes avantages que les autres Protestans : & à l'exception des différentes Religions que l'on vient de désigner ; on décidoit qu'il n'en seroit reçue , ni tolérée aucune autre dans l'Empire. L'Etat politique des Electeurs , des Princes , des Villes , des Vassaux & arrieres-Vassaux , de tous les Habitans étoit réglé con-

formément au traité fait avec la France , & aux anciens droits & privilèges du Corps Germanique ; on rappelloit aussi tout ce qui avoit été réglé dans le traité de la France pour la sûreté du commerce.

1648.

La Suede se proposoit deux objets , pour obtenir une satisfaction juste ; la conservation de ses conquêtes , & l'indemnité qu'elle prétendoit pour les frais de la guerre. A l'égard des conquêtes , l'Empereur & l'Empire lui cédoient en Fiefs perpétuels & immédiats toute la Poméranie citérieure , avec les Villes de Stetin , Gartz , Dam , & Golnau : dans la Poméranie ultérieure , l'Isle de Rugen , l'Isle de Welin , la Riviere d'Oder , le Bras de Mer appellé Frischchaff , & les trois embouchures nommées de Peine , de Swine & de Dievenou. La Poméranie devoit être possédée par la Suede avec toutes les prérogatives dont les anciens Ducs de Poméranie avoient jouï spécialement pour la collation des Dignités & des Prébendes du Chapitre de Camin , que l'on permettoit mê-

1648.

me à la Suede de réunir à son Domaine Ducal. Le reste de la Poméranie étoit cédé à l'Electeur de Brandebourg, sous la condition de réversion en faveur de la Couronne de Suede, au défaut de la ligne masculine de la Maison de Brandebourg.

On donnoit aussi à la Suede la Ville & le Port de Vismar sur la Mer Baltique dans le Duché de Meklenbourg. On sécularisoit en sa faveur l'Evêché de Verden, & l'Archevêché de Bremen qu'elle devoit posséder à titre de Duchés, & comme Fiefs immédiats de l'Empire, en sorte que la Reine de Suede, & ses Successeurs devoient être reçus en qualité d'Etats immédiats pour toutes les Provinces qui étoient cédées, & ils devoient être appelés aux Diettes Impériales sous le titre de Ducs de Bremen, de Verden, & de Poméranie, de Princes de Rugen, & de Seigneurs de Vismar.

L'Electeur de Brandebourg prétendoit avoir des droits sur la Poméranie citérieure, sur la Princi-

auté de Rugen , & sur d'autres
Pays cédés à la Suede ; elle lui pro-
cura pour son dédommagement la
sécularisation des Evêchés d'Hal-
bertat , de Minden , & de Camin ,
& l'expectative de l'Archevêché de
Magdebourg qui étoit alors rempli
par le Prince Auguste de Saxe , en
qualité d'Administrateur. L'Electeur
de Brandebourg acquéroit la plei-
ne propriété de ces Bénéfices trans-
formés en Fiefs séculiers & immé-
diats de l'Empire ; on lui permet-
toit même d'éteindre la quatrieme
partie des Canoncats de Magde-
bourg & d'Halberstat , pour en
réunir les revenus à sa manse ; on
lui accordoit le titre de Duc de
Magdebourg , & de Prince d'Hal-
berstat & de Minden ; au reste, on
lui adjugeoit la partie de la Pomé-
ranie qui n'avoit pas été cédée à la
Suede ; on lui rendoit les Places de
la Marche de Brandebourg , où il
y avoit des garnisons Suédoises , &
on lui donnoit encore quelques
Commanderies de l'Ordre de Mal-
the.

Il étoit nécessaire de donner une

indemnité au Duc de Meklenbourg :
 1648. **Schwerin**, à qui l'on enlevoit la Ville de Vismar. La Suede obtint en sa faveur la sécularisation des Evêchés de Schwerin & de Ratzbourg, le titre de Prince de ces mêmes Villes, & en cette qualité double voix dans la Diette de l'Empire, avec la faculté de supprimer les Canonicats des deux Cathédrales. On joignit à cette indemnité deux Commanderies de l'Ordre de Malthe, l'une pour la branche de Meklenbourg - Schwerin, l'autre pour la branche de Meklenbourg-Gastrou, à condition d'obtenir le consentement de l'Ordre, & de lui rendre, & à l'Electeur de Brandebourg les devoirs accoutumés.

La Maison de Brunswick-Lunébourg profita encore de la facilité extrême que l'on avoit à séculariser des Bénéfices, pour satisfaire les Princes Protestans alliés de la Suede ; cette Maison s'étoit désistée des Coadjutoreries qu'elle avoit obtenues pour les Archevêchés de Magdebourg & de Brenen, & pour les Evêchés d'Halberstat & de Ratzbourg.

bourg. Les anciens troubles de l'Allemagne avoient déjà introduit dans l'Evêché d'Osnabruck l'alternative bisarre d'un Evêque Catholique, & d'un Protestant ; la Maison de Brunswick-Lunébourg obtint qu'à l'avenir on choisiroit toujours un Prince de son nom, lorsque ce seroit aux Protestans à posséder cet Evêché. On lui donna en Fiefs les Monasteres de Walckenried, & de Groémingen, & l'Empereur lui remit une somme considérable qu'elle lui devoit.

1648.

L'on assigna quelques revenus de l'Archevêché de Magdebourg au Prince Christian, Guillaume de Brandebourg, qui se désistoit de l'administration de cet Archevêché, & l'on fixa la satisfaction de la Maison de Hesse-Cassel, de la même maniere qu'elle avoit été fixée par le Traité de la France.

Dans les vûes de la Suede, il lui restoit à obtenir une satisfaction pécuniaire qu'elle destinoit, disoit-elle, à ses Soldats ; c'étoit une convention inconnue dans les traités de paix ; les Ambassadeurs Suédois

1648.

s'y obstinerent ; il fallut leur accorder la somme de cinq millions de rixdalles qui devoient être payés en trois termes par tous les cercles de l'Empire , dont les cercles d'Autriche & de Baviere furent seuls exceptés. Les troupes de Suede & celles de ses Alliés ne devoient sortir des places de l'Empire qu'après le payement de cette somme ; la Suede se réservoir même encore d'exiger la subsistance de ses garnisons : telles sont les dispositions principales du Traité d'Osnabruck.

Pour achever de pacifier l'Europe , il falloit que la France & les Provinces-Unies fissent leurs traités avec l'Espagne, & ces traités étoient beaucoup plus difficiles que ceux de l'Empire ; en effet , l'Empereur avoit été forcé à demander la paix ; attaqué par les Suédois dans la Bohême & dans la Basse-Allemagne , pressé par les François du côté du Rhin , inquiété par le Prince de Transylvanie , & par les Révoltés de Hongrie , il n'avoit pas la consolation d'être uni avec les Etats de l'Empire , & d'en tirer les secours

qui avoient rendus ses prédécesseurs si redoutables à l'Empire même. Plusieurs de ses Vassaux lui demandoient, les armes à la main, la réparation des griefs dont ils se plaignoient, & tous les Etats de l'Empire ne respiroient que pour un gouvernement plus modéré, & pour le rétablissement de leurs anciens privilèges. Un Prince ainsi abandonné à lui-même ne pouvoit espérer de résister à des Nations aussi belliqueuses que les François, les Suédois, les Allemands & les Hongrois; il ne pouvoit refuser les conditions qu'on lui avoit prescrites. Toute épuisée qu'étoit l'Espagne, il s'en falloit beaucoup qu'elle fût aussi foible, & qu'elle fût réduite au point de recevoir la Loi; il paroît même certain que Philippe IV. envoya ses Plénipotentiaires à Munster dans des vûes bien éloignées de la paix. L'on doit juger des intentions de ce Prince, par la conduite que ses Plénipotentiaires eurent au Congrès, & plus sûrement encore par les raisons pressantes qu'il avoit pour différer la paix. Il avoit fait des

1643.

pertes considérables en Artois , en Flandres , dans le Hainault , dans le Duché de Luxembourg , & dans le Roussillon ; toute la Catalogne étoit soulevée , le Portugal avoit secoué le joug , le Duc de Lorraine son seul allié étoit dépouillé de ses Etats ; s'il avoit accepté la paix dans ces circonstances , il devoit se résoudre à laisser à la France la plus grande partie de ses conquêtes ; il falloit qu'il se sacrifiât , lui & son Allié. La grandeur du sacrifice l'effraya ; il chercha des ressources dans la division de ses ennemis. L'Empereur avoit tenté inutilement de détacher la Suede de la France , soit que les Suédois fussent persuadés qu'ils ne feroient jamais un traité avantageux avec l'Empire , qu'en s'unissant toujours plus étroitement à la France , soit par des principes d'honneur & de fidélité à leurs engagements , ils furent constants dans leur alliance. Leur traité marcha d'un pas égal à celui des François ; le Roi d'Espagne négocia plus heureusement , ou plus adroitement avec les Etats Géné-

raux. D'un côté, il leur offroit de grands avantages s'ils vouloient faire leur traité particulier & indépendant de la France ; de l'autre côté, il les menaçoit de s'accommoder avec la France sans leur participation, de donner l'Infante à Louis XIV. & de lui céder pour sa dot les Pays-Bas, avec tous les droits que la Couronne d'Espagne prétendoit avoir encore sur les Provinces-Unies.

1648.

Les Plénipotentiaires François connurent évidemment que les Etats Généraux étoient ébranlés ; toutes les plaintes furent inutiles ; on réclama en vain la foi des traités les plus solennels & les plus clairs ; on tâcha de convaincre les Etats Généraux que la paix seroit encore plus avantageuse pour eux, si l'on ne laissoit au Roi d'Espagne aucune espérance de les détacher des François ; M. Servien l'un des Plénipotentiaires de France fit un voyage à la Haye pour soutenir les esprits chancelans, & pour demander dans l'Assemblée même des Etats Généraux l'exécution des trai-

1648.

tés qu'ils avoient faits avec la France. Ils dissimulerent leurs sentimens; cependant pour calmer le Ministre François; & dans la juste crainte qu'ils avoient de déterminer la France à faire son traité particulier, & à les abandonner, ils firent une nouvelle convention avec M. Servien, l'on se garantit mutuellement tout ce qui pourroit être cédé dans la suite par l'Espagne; l'on confirma les anciens traités en apparence; c'est-à-dire, que les Etats Généraux parurent promettre encore de ne traiter que de concert avec la France; mais ils se réservèrent expressément tout ce qui étoit déjà réglé & décidé avec l'Espagne: c'étoit annoncer clairement qu'ils avoient pris des engagements avec l'Espagne dans un tems où il n'y avoit eu encore que des propositions vagues & générales entre les François & les Espagnols.

Ce traité de garantie avoit été signé en 1647. les Etats Généraux n'en parurent que plus impatiens de consommer leur traité définitif avec l'Espagne; leurs Députés le signe-

rent à Munster le 30. Janvier 1648.

1648.

Le Sieur Nedershorst, Député de la Province d'Utrecht, refusa seul de le signer, persuadé qu'il étoit également contraire à la gloire & à l'utilité de ses Maîtres. Il est vrai que ce traité renfermoit des dispositions très-avantageuses aux Provinces-Unies ; mais elles auroient recueilli des avantages encore plus grands, si elles avoient été inséparables de la France. D'ailleurs un Etat fait toujours une perte irréparable, lorsqu'il ternit sa réputation, & qu'il perd la confiance de ses Alliés.

Il seroit étranger à mon sujet d'entrer dans le détail de ce Traité. Il me suffit de donner une idée juste de ses dispositions principales. Personne n'ignore que les Provinces-Unies ne pouvoient se flatter de résister à la puissance de l'Espagne, si la France n'avoit fait une forte diversion en leur faveur. Elles devoient tous leurs succès à cette diversion, aux subsides annuels, & aux subsides extraordinaires que la France leur avoit don-

1648.

nés ; elles lui furent également redevables des avantages qu'elles eurent dans la négociation ; on leur avoit déjà assuré pendant le congrès le titre de hauts & puissans Seigneurs , & l'on avoit rendu à leurs Plénipotentiaires les mêmes honneurs qu'on rend aux Ambassadeurs des Têtes couronnées. Par le traité qu'elles firent , le Roi d'Espagne les reconnut pour Etat Souverain , sur lequel lui & ses successeurs n'avoient rien à prétendre à l'avenir. L'Espagne & les Provinces-Unies demeuroient en possession des places qu'elles avoient au tems du traité , dans la Flandres , dans le Brabant , dans le Pays de Vaës , aux Indes Orientales & Occidentales , & sur les côtes d'Afrique. Les Etats Généraux se réservoient la liberté de faire des conquêtes dans le Nouveau Monde. Le Roi d'Espagne étoit borné sévèrement à son ancienne domination, sans pouvoir l'étendre. Les Sujets de l'une des deux Puissances ne devoient point commercer aux Indes dans le Pays soumis à l'autre Puissance ; en Europe.

rope , le commerce étoit libre entre les deux Nations , sans payer d'autres droits que ceux que l'on exigeoit des Habitans mêmes du Pays. On se propofoit d'établir une Chambre mi-partie de Juges des deux Nations , pour régler les affaires du commerce , & pour affûrer l'exécution du traité. L'Espagne accordoit aux Etats Généraux le rétablissement des fuccesseurs du feu Prince d'Orange dans tous les biens que ce Prince avoit eus en Franche-Comté , & dans le Charollois. On se promettoit mutuellement de ne bâtir aucune nouvelle fortereffe , & de ne construire aucun nouveau canal aux Pays-Bas ; les prifonniers de guerre étoient rendus fans rançon ; les confiscations étoient anéanties ; l'amniftie étoit générale : telle eft l'esquiffe du traité que la protection de la France valut aux Provinces-Unies. Leurs Députés le firent fans vouloir attendre que la France eût achevé fa négociation. Les Plénipotentiaires François demanderent du moins que les Etats Généraux en diffé-

1648.

1648.

raissent la ratification ; on refusa même à la France cette médiocre satisfaction.

Jusques-là les Plénipotentiaires d'Espagne avoient agi avec une dissimulation profonde à l'égard de la France. Ils avoient affecté de l'empressement pour la paix , & ils avoient souvent accusé les François de l'éloigner. Ce qui est vrai , c'est que pendant les quatre années que dura le congrès de Munster , tantôt les François , & tantôt les Espagnols avoient suspendu leurs négociations , à l'occasion des événemens de la guerre , ou par d'autres motifs : mais par les premières propositions qui furent faites entre la France & l'Espagne , on avoit pu juger avec certitude , que le tems de leur reconciliation n'étoit pas encore venu. La France n'avoit pas oublié la maniere dont l'Espagne avoit fait ses traités , lorsque le sort des armes lui avoit été favorable , témoin le traité de Madrid. Les Rois d'Espagne avoient profité des malheurs de la France , pour lui enlever le Royaume de Naples , le

Milanez , & la Navarre ; il étoit naturel que la France profitât à son tour de ses victoires pour fortifier ses frontieres , & pour réparer une partie de ses pertes ; mais les Espagnols n'étoient pas encore assez abatus pour le souffrir.

1648.

Leur premiere proposition faite à Munster en 1644. fut aussi fiere qu'elle auroit pû l'être , si les evenemens de la guerre avoient été parfaitement égaux entr'eux & les François. Ils vouloient bien consentir à la paix , sous la condition qu'on se rendroit mutuellement tout ce que l'on avoit pris pendant la guerre ; ils demandoient de plus que la France rétablît dans son ancien Etat tout ce qui appartenoit à l'Empereur , à l'Empire , à la Maison d'Autriche , & au Duc de Lorraine. Ils ajoûtoient , que pour ne pas retarder la paix , ils ne parloient point de tout ce que l'Espagne avoit à prétendre de la France ; à cet égard ils réservoient expressément les droits de la Couronne d'Espagne.

Les Plénipotentiaires François ne crurent pas devoir donner d'abord

1648.

leurs propositions sur le fond du traité. Ils demanderent deux préliminaires, l'un, que l'on attendît que les Députés des différens Etats de l'Empire fussent arrivés à Munster pour rendre l'assemblée légitime & complete, avant que l'on traitât des conditions de la paix; l'autre que l'Electeur de Trêves, allié du Roi fût remis en liberté, pour jouir du sauf-conduit que l'Empereur lui avoit donné, & pour négocier sans contrainte comme les autres Princes & Etats de l'Empire. J'ai déjà dit que l'Empereur avoit accordé la liberté à l'Electeur; quant aux Députés de l'Empire, les Plénipotentiaires François se contenterent de les inviter par des lettres circulaires, à se rendre à Munster, & l'on entra en négociation sans attendre leur arrivée.

Le Cardinal Mazarin n'approuva pas la méthode que l'on vouloit introduire au congrès, de faire ses propositions par écrit, & de les confier entre les mains du Nonce & de l'Ambassadeur de Venise, qui étoient Médiateurs, pour les com-

muniquer à ceux qui y étoient intéressés. Ainsi les Plénipotentiaires François ne donnerent point de proposition générale, qui pût servir de réponse à celle des Espagnols; & dans une conférence qu'ils eurent avec les Médiateurs, ils jetterent quelques propos sur le mariage du Roi avec l'Infante d'Espagne, à qui l'on donneroit pour dot les Pays-Bas, sans insister sur cette demande qui paroïssoit propre à applanir toutes les difficultés.

Elle ne fut pas suivie; le Cardinal Mazarin donna une autre ouverture, que l'équité même sembloit autoriser; on sait que la Navarre a été enlevée injustement à ses Rois légitimes, & qu'elle appartenoit à Henri IV. qui l'a réunie à la Couronne de France. L'on a toujours réclamé contre une usurpation aussi odieuse, & le dernier traité de paix conclu à Vervins, réservoît expressément les droits de la France sur toute la Navarre; on offrit donc de rendre à l'Espagne tout ce que l'on avoit pris dans cette guerre, pourvû qu'elle ren-

dît seulement la Navarre, que Charles-Quint & Philippe II. n'avoient pas crû posséder légitimement, & dont ils avoient ordonné la restitution par leurs dernières volontés. Un Prince qui après une guerre heureuse, & de grandes conquêtes, ne demande que son bien, est un Vainqueur très-moderé; mais il est encore plus rare parmi les Princes que parmi les Particuliers, de restituer ce que l'on a usurpé. La haute Navarre paroissoit nécessaire au Roi d'Espagne, pour lui servir de barrière contre la France. Philippe III. & Philippe IV. s'étoient accoutumés à la posséder: leur possession toute vicieuse qu'elle étoit, fut leur titre unique pour la conserver, & pour rejeter la proposition de la France.

Le Cardinal Mazarin forma un nouveau projet. Il autorisa les Plénipotentiaires François à offrir à l'Espagne la cession entière du Roussillon, & de la Catalogne, pourvû que l'Espagne cédât à la France les Pays-Bas & la Franche-Comté soit pour le mariage de

l'Infante, soit indépendamment de ce mariage. Les Espagnols refusèrent cet échange ; ils croyoient qu'on ne leur donnoit rien en leur abandonnant la Catalogne , où ils avoient encore des places importantes ; ils espéroient de la soumettre bientôt toute entière par la force des armes , ou par la lassitude des Révoltés.

1648.

Le Roi d'Espagne craignit qu'on ne lui reprochât de ne faire aucun pas vers la paix , lors même que la France sembloit épuiser toutes les tournures que l'on pouvoit donner au traité. Le Conseil de Madrid imagina une offre spécieuse , qui pouvoit donner à l'Espagne la réputation de vouloir la paix. Philippe offrit de s'en rapporter entièrement à l'arbitrage de la Reine sa sœur , Régente de France. La proposition séduisit même les Plénipotentiaires François ; mais le Cardinal Mazarin sentit toute l'inutilité de l'arbitrage , & le piège qu'il cachoit. La Reine ne pouvoit ôter au Roi son fils des conquêtes qui avoient coûté beaucoup de sang ,

de peines , & de dépenses aux François; en qualité de Régente , elle étoit intéressée personnellement à faire un traité glorieux pour elle , & avantageux pour la France : les Espagnols avoient prévu que si elle acceptoit l'arbitrage , elle écouterait plutôt les sentimens d'une mere , les devoirs d'une Régente , & les droits de la victoire, que l'attachement qu'elle devoit à son frere ; ils s'étoient ménagé un prétexte pour ne pas acquiescer à l'arbitrage , lorsqu'ils avoient dit qu'ils rendoient la Reine de France maîtresse des conditions du traité , *avec la convenance de la Maison dont la Reine étoit sortie.* Le prétendu arbitrage ne pouvoit donc avoir d'autre effet que de perdre un tems précieux , d'exciter les plaintes des Espagnols , & de rendre la France seule responsable de la continuation de la guerre. La Reine remercia son frere de la confiance qu'il lui avoit témoignée ; elle lui proposa à son tour d'être lui-même l'arbitre du traité , & ces offres réciproques ne passerent pas les bornes du compliment.

En 1646. les Plénipotentiaires François avoient formé un autre plan ; c'étoit que l'Espagne cédât à la France les conquêtes que les François avoient faites en Flandres, & dans le Luxembourg, avec tout le Roussillon & la Place de Rozes, mais que l'on fît seulement une trêve pour la Catalogne, & pour le Portugal. Ce plan étoit encore le plus onéreux à l'Espagne ; elle auroit cédé définitivement beaucoup de places, & la paix n'auroit été que provisionnelle ; les Portugais & les Catalans auroient eule tems de se fortifier ; ils se feroient accoutumés à leurs nouveaux Maîtres, & l'Espagne se feroit exposée à recommencer la guerre avec beaucoup de désavantage, l'on n'entra pas même en négociation sur cet arrangement.

1648.

Cependant toute l'assemblée de Munster, & celle d'Osnabruck desiroient sincerement que la France fît la paix avec l'Espagne. Les affaires de l'Empereur, de l'Empire, de la Suede, & des Etats Généraux s'accommodoient ; toute l'Eu-

1648.

rope devoit être tranquille , dès que la France & l'Espagne auroient achevé leur traité : si elles refusoient de poser les armes , on craignoit avec raison , que ces Puissances n'engageassent leurs Alliés dans une nouvelle guerre. Si l'Espagne perdoit encore des places & des batailles , la Branche d'Autriche qui régnoit en Allemagne devoit employer toutes ses forces , & armer tous ses Alliés pour l'empêcher de périr. Les Suédois devoient faire les mêmes efforts en cas que la France éprouvât de grands revers , & qu'elle fût exposée à ces révolutions , dont la guerre donne souvent le spectacle. L'établissement des Etats Généraux devenoit fort chancelant ; ils n'avoient rien fait , si l'une des deux Puissances pouvoit chasser l'autre des Pays Bas ; ils craignoient que la France ne les traitât comme des ingrats , & que l'Espagne ne tâchât de les subjuguier comme des anciens Sujets révoltés. Les Médiateurs mêmes désiroient avec empressement la paix de la France & de l'Espagne , non-seulement

pour leur gloire personnelle , mais encore pour le repos de l'Italie; Contarini , Ambassadeur de Venise la souhaitoit encore plus particulièrement , dans l'espérance que la France & l'Espagne armeroient leurs flottes pour secourir sa République menacée & déjà attaquée par le Turc. Aussi tous les Ministres du congrès essayèrent de concilier la France & l'Espagne. La France demeura constante dans le projet de conserver la plus grande partie de ses conquêtes ; l'Espagne fut également ferme dans son refus ; on perdit toute espérance de les pacifier.

La facilité que les Espagnols avoient eu à détacher de la France les Provinces-Unies , étoit la vraie cause de leur obstination ; le traité de la France avec l'Empire étoit déjà signé ; cependant ils espéroient encore de le détruire , & d'empêcher l'Empereur & les Etats de l'Empire de le ratifier. Le coup étoit hardi ; mais il auroit été décisif : alors la France abandonnée des Suédois & des Etats Généraux qui avoient obtenu toute la satisfaction qu'ils

1648.

pouvoient desirer, n'auroit pû résister aux forces de toute la Maison d'Autriche, réunies à celles de l'Empire. Elle ne fut pas dans cet embarras. Son traité avec l'Empereur & l'Empire fut ratifié; on fut seulement obligé de prendre des mesures pour suppléer à la cession que l'Empereur avoit promis d'obtenir de l'Espagne, à l'égard de l'Alsace & du Suntgaw. Tout l'Empire réuni garantit ces Provinces à la France, & Louis XIV. fut autorisé par une convention particulière à retenir les Villes Forestières, & à différer le paiement des trois millions qu'il avoit promis, jusqu'à ce que l'Espagne eût accédé à la cession de l'Alsace & du Suntgaw.

La scène de la guerre changeoit absolument par les traités de Munster & d'Osnabruck. La France & l'Espagne alloient essayer leurs forces l'une contre l'autre, sans pouvoir espérer de grands secours de leurs Alliés. Du côté de la France étoient les Ducs de Savoie & de Modène. L'Espagne avoit dans

son parti le seul Duc de Lorraine ; ainsi les troupes auxiliaires étoient à peu près égales, & l'on ne devoit pas se flater de former de nouvelles alliances, dans un tems où toutes les Puissances de l'Europe étoient fatiguées de la guerre.

1648.

En France & en Espagne on se promettoit également des succès. La France avoit acquis une grande Province, * dont les Peuples sont belliqueux, & dont les revenus sont considérables. Elle avoit en Italie, Pignerol, Casal, Portolongone, & Piombino. Dans la Franche-Comté, elle s'étoit emparée de plusieurs postes importants alors ; elle avoit pris beaucoup de places dans l'Artois, dans la Flandres, dans le Luxembourg ; le Roussillon, & presque toute la Catalogne lui obéissoient ; le Portugal faisoit une heureuse diversion en combattant fortement pour sa liberté : si les Espagnols avoient détaché les Provinces-Unies des intérêts de la France, les Plénipotentiaires François avoient réparé cette défection avec avantage ; leur

* L'Alsace.

1648.

habileté avoit divisé les deux branches de la Maison d'Autriche, dont l'union avoit été redoutable à toute l'Europe ; les Etats de l'Empire avoient besoin de repos ; ils ne respiroient que pour la tranquillité, après une guerre dont le fardeau les avoit accablés ; & bien loin qu'ils pussent se déterminer à attaquer la France, il étoit de leur intérêt qu'elle sortît victorieuse de la guerre avec l'Espagne, afin qu'elle pût soutenir la garantie du traité de Munster dont elle s'étoit chargée. Ses troupes étoient aguéries & animées par de grands succès ; les Condé & les Turenne les commandoient ; si l'on peut répondre des événemens de la guerre, c'est avec de tels Généraux que l'on doit s'en assurer.

La Nation Espagnole est sage ; elle avoit aussi ses raisons pour espérer. Le parti de la France étoit foible en Italie ; pendant le congrès de Munster, les Catalans avoient craint d'être sacrifiés à la paix ; déjà la terreur étouffoit parmi eux l'esprit de révolte & de vengeance, & le Ministre d'Espagne se flatoit de

les rappeler bientôt à leur devoir.

Aux Pays-Bas les Provinces-Unies ne devoient plus faire une diversion embarrassante ; la Franche-Comté se défendoit avec courage ; & quelques engagements que l'Empereur eût pris à Munster avec la France , il étoit disposé à donner des secours au Roi d'Espagne. On ne tarda pas même à en avoir des preuves : mais rien ne donnoit plus de confiance aux Espagnols que les intelligences secretes qu'ils avoient avec les Séditieux de France ; ils espéroient d'y susciter une guerre civile , & d'affoiblir assez ce Royaume par des troubles domestiques , pour l'obliger à renoncer aux conquêtes qu'il avoit faites au dehors , & à demander la paix.

En effet , dans le tems même que l'on signoit la paix à Munster , on vit en France tous les symptômes d'une émotion qui n'avoit point d'objet réel pour le bien public , & qui ne pouvoit être utile qu'à quelques particuliers inquiets , & aux Espagnols anciens ennemis de la Patrie. Louis XIV. avoit por-

1648.

— té lui-même quelques Edits au Parlement pour les faire enregistrer ; l'enregistrement fut fait en sa présence ; mais le Parlement crut devoir ensuite délibérer sur ces Edits qui souffrirent de grandes difficultés ; les uns furent modifiés , les autres furent rejetés absolument. Toutes les Compagnies supérieures , la Chambre des Comptes , le Grand Conseil , la Cour des Aides s'unirent au Parlement à cette occasion ; les Arrêts d'union furent cassés ; le Roi défendit à ces Compagnies de continuer leurs assemblées à peine d'être déclarées rebelles. On ne respecta pas des ordres si justes , & si nécessaires pour la tranquillité publique , les Magistrats donnerent l'exemple de la révolte : & quoique le Roi eût retiré une partie de ses Edits , la multitude persévéra dans la désobéissance , & l'on continua les assemblées séditieuses ; telle fut la naissance de la fronde (c'est le nom que l'on donna au parti opposé à la Cour.) Ses Auteurs essayèrent de se justifier par différens prétextes ; dans le vrai ,
l'unique

L'unique cause de ce soulèvement étoit le dépit de ceux qui avoient aspiré à avoir quelque autorité pendant la Régence , & qui se voyoient soumis à une Reine Espagnole , & à un Ministre Italien.

L'on étoit dans ce funeste état de division , lorsque le Roi fit arrêter le Président de Blancmenil & Broussel Conseiller au Parlement , qui s'étoient distingués parmi les Frondeurs. Le Peuple prit les armes en leur faveur ; l'autorité céda à la violence ; les prisonniers furent rendus. Le Roi se retira à S. Germain , & le Parlement prit des mesures pour la défense de Paris. Après bien des négociations , le Conseil de Régence accorda une diminution de dix millions sur les tailles ; les entrées de Paris furent aussi diminuées ; le Roi donna même une Déclaration , que les Auteurs de la sédition avoient désirée ; c'étoit pour les assurer que l'on ne poursuivroit personne que par les voies de la justice ordinaire , & que l'on n'inquiéteroit point les Magistrats dans ce qu'ils appelloient les fonctions de leurs Charges.

M

1649.

Il y eut de grands mouvemens dans Paris au commencement de l'année suivante; mais tous ces mouvemens ne donnerent à l'Espagne que de foibles avantages, des instans pour respirer, & bientôt elle retomba dans l'état où le traité de Munster l'avoit laissée. Pendant que Louis XIV. occupoit une partie de ses troupes à bloquer sa Capitale & à réduire ses Sujets rebelles, les Espagnols s'emparèrent d'Ypres, & ils y firent lever le siège de Cambray, que le Ministre de France s'étoit flaté trop facilement de réduire. Il crut qu'il calmeroit les Séditieux par l'amnistie qui suivit de près les premiers troubles; elle pouvoit faire son effet sur l'esprit de ceux qui s'étoient engagés dans la sédition par légèreté, ou qui y avoient été entraînés par le mauvais exemple. Pour les Chefs du Parti, l'amnistie leur parut une injure plutôt qu'une grace; ils ambitionnoient de l'autorité dont ils n'auroient pas manqué d'abuser; ils demandoient des bienfaits les armes à la main; ils en vouloient au Ministre person-

nellement , & les Espagnols n'eurent pas de peine à ranimer la sédition , en donnant de l'argent aux plus avides , en leur promettant tout ce qui faisoit l'objet de leur ambition.

1649.

Ainsi l'on vit renaître tous les défordres avec plus de fureur qu'auparavant. Les Princes de Condé & de Conty , & le Duc de Longueville furent accusés d'être d'intelligence avec les Espagnols. Ils furent arrêtés ; leurs Partisans firent révolter la Ville de Bordeaux , pour établir le siège de la guerre civile en Guyenne , où ils pouvoient recevoir plus facilement les secours que l'Espagne leur promettoit. Cette diversion fit son effet ; elle donna aux Espagnols le tems de reprendre Piombino sur la côte de Toscane , & Portolongone dans l'Isle d'Elbe , le Câtelet , la Capelle & Mouzon dans les Pays-Bas. D'un autre côté , le Duc de Lorraine attentif à profiter des troubles de la France , saisit l'occasion de reprendre Nancy sa Capitale. Ses succès & ceux du Roi d'Espagne n'allèrent pas plus loin ;

1650.

1650.

le Maréchal du Plessis-Praslin battit l'armée Espagnole , il l'obligea à lever le siège de Guyse , & le Marquis de la Ferté surprit les Lorrains commandés par le Comte de Ligneville : leur petite armée fut mise en déroute ; ils n'en purent sauver que quelques débris dans les montagnes de Vosge.

1651.

Le Cardinal Mazarin persistoit à refuser la liberté des Princes qui avoient été transférés au Havre de Grace ; tout Paris prit les armes en leur faveur ; la Régente céda à la force , & le Ministre voulut leur porter lui-même la nouvelle de leur liberté. Ils affectèrent de ne lui en marquer aucune reconnoissance ; ils croyoient même être au moment de pouvoir se venger de leur captivité. Pour éviter l'orage , le Ministre se retira d'abord à Liège , puis à Cologne , d'où ses Conseils decidoient encore des intérêts de la France ; le Prince de Condé irrité par sa prison prit le parti de ne plus dissimuler ; il passa dans son Gouvernement de Guyenne. A son arrivée toute cette Province , le

Berry & l'Anjou se souleverent; la
nouvelle diversion facilita encore
aux Espagnols la prise de Furnes &
de Berg Saint Vinox; ils commen-
çoient à exécuter leur projet, c'é-
toit d'appuyer les rebelles de tou-
tes leurs forces, de faire la guerre
avec constance, dans l'impossibili-
té où ils étoient de la faire avec
vivacité, d'attaquer les places de
Flandres de proche en proche, &
de reprendre insensiblement tout
ce que la France leur avoit enlevé.

1651.

Les François qui étoient dans
leurs intérêts ne jouïrent pas long-
tems de l'humiliation du Car-
dinal Mazarin; il fut rappelé à
la Cour dans l'année même où
il avoit été obligé de se reti-
rer. A son retour, le Duc d'Or-
léans & le Prince de Condé se réu-
nirent & s'engagerent mutuellement
à ne point poser les armes que le
Ministre ne fût tout-à-fait disgracié.
Alors le Prince de Condé fit une
action hardie, qu'il crut importan-
te pour son parti. Les rebelles a-
voient auprès de Paris des troupes
qui pouvoient faire la guerre en

1652.

1652.

Guyenne avec beaucoup moins d'obstacles & plus de succès. Le Duc d'Orléans ne pouvoit consentir à les laisser passer dans une Province éloignée de la Capitale ; il craignoit que le Parlement & le Peuple ne se reconciliasent avec la Cour, s'ils se croyoient abandonnés. Il s'agissoit de déterminer le Duc d'Orléans ; le Prince de Condé se flata de le persuader, s'il pouvoit en conférer avec lui ; il partit d'Agen secrettement à la suite du Marquis de Lévy, qui avoit un passeport du Roi. Son déguisement n'empêcha pas qu'on ne le reconnût sur la route. Il fut suivi de fort près, & il n'échappa que par une diligence extrême. Lorsqu'il eut joint près d'Orléans les rebelles commandés par les Ducs de Nemours & de Beaufort, il marcha à Blenau, où il enleva quelques quartiers au Marechal d'Hocquincourt. Là, il apprit que le Duc d'Orléans étoit inflexible à garder ses troupes aux environs de Paris, & il profita du voisinage de la Cour pour reprendre les anciennes négoc-

ciations avec elle. La base de ses propositions étoit toujours le renvoi du Ministre , & les graces qu'il sollicitoit pour lui-même , & pour ceux qui s'étoient attachés à lui ; c'étoit en effet à ses objets que l'on réduisoit tout ce prétendu bien public , pour lequel on ne craignoit pas de livrer le Royaume aux malheurs d'une guerre civile. La négociation échoua ; l'on continua à se battre ; Paris même fut le théâtre du combat , qui ne décida de rien quoiqu'il fût très-sanglant ; le Roi accorda une nouvelle amnistie, que peu de rebelles acceptèrent. Le Cardinal Mazarin bien sûr de son retour , sortit une seconde fois du Royaume , & il se retira dans le Duché de Bouillon.

Les Espagnols étoient trop habiles pour ne pas pas profiter des troubles qu'ils faisoient naître ; ils avoient envoyé à Paris des troupes sous les ordres du Duc de Lorraine, du Prince Ulric de Wirtemberg, & du Chevalier de Guise ; ces troupes ne firent rien de remarquable. Le Peuple même de Paris se plai-

1652.

gnit avec raison , de ce qu'elles n'étoient venues que pour l'asservir & pour l'affamer. Il ouvrit les yeux sur ses vrais intérêts , & il rentra dans l'obéissance ; il s'en fallut peu même qu'il n'arrêtât le Duc de Lorraine pour le punir de ses infidélités , & des ravages qu'il avoit faits. Cependant la France obligée de rappeler une partie de ses troupes dans l'intérieur du Royaume , avoit affoibli l'armée des Pays-Bas ; & bien loin de faire de nouvelles conquêtes , elle ne pouvoit pas même garder les anciennes. Elle abandonna Mardik , & le Comte d'Estrades rendit Dunkerque aux Espagnols. L'Archiduc Léopold prit Gravelines ; le Prince de Condé qui avoit passé au service de l'Espagne se rendit maître de Rhetel & de Sainte Menchou. Ce Prince fut déclaré Généralissime des troupes Espagnoles : titre flatteur en apparence ; mais titre vain qui lui donna peu de considération parmi les Espagnols ; il ne commanda jamais qu'un petit nombre de troupes ; jamais on ne lui confia

confia de l'Infanterie , & souvent on lui donna des preuves de défiance. En Italie , le jeune Duc de Mantoue étoit fecretement d'intelligence avec les Espagnols ; ils firent entrer des troupes dans Cazal ; la garnifon Françoisé fut obligée de fe retirer dans la Citadelle , & d'y capituler faute de vivres & de fecours. En Catalogne , le Maréchal de la Mothe rendit Barcelonne après quinze mois de fiége. Il eut la gloire d'une longue & vigoureuse défenfe ; mais il eut le malheur de perdre la place la plus importante que la France poffédât du côté des Pyrénées.

1653.

Pour entretenir le feu que l'on avoit allumé en Guyenne , & pour ranimer le courage des Séditieux , la flotte Efpagnole parut à l'embouchure de la Garonne ; ce n'étoit pas affez de paroître , il auroit été néceffaire de jeter des troupes dans Bordeaux ; mais la flotte ne portoit point de troupes de débarquement. Après fa retraite , la Ville de Bordeaux prit le parti de la foumiffion , & Dom Ozorio rendit aux

1653.

François celle de Bourg en Guyenne. Bientôt Mouzon, Rhetel, Sainte Menehou rentrerent sous la domination de la France. On s'attacha au siège de Bellegarde en Bourgogne; la seule place que le Prince de Condé y eût; on la prit, & on chassa de Commercy quelques troupes qui le gardoient pour le Duc de Lorraine. Le Maréchal d'Hocquincourt leva le siège de Gironne en Catalogne. Le Prince de Condé se vengea de la perte de Bellegarde par la prise de Rocroy; mais tous ses projets s'évanouïrent par la mésintelligence où il vivoit avec le Comte de Fuenfaldagne, Commandant des Pays-Bas Espagnols. Pour prévenir les effets de cette mésintelligence, le Roi d'Espagne les subordonna l'un & l'autre à l'Archiduc Léopold. Il ne restoit plus au Prince de Condé que l'ombre du Généralat; sensible à cette mortification, il éclata en plaintes inutiles, & son chagrin redoubla par la nouvelle qu'il reçut du retour du Cardinal Mazarin; toute la Cour & tout Paris lui firent

les plus grands accueils ; dès ce moment le Ministre reprit son ancien crédit , & il le conserva jusqu'à la mort.

1653.

Alors les Espagnols donnerent une scene qui devoit être pour le Prince de Condé un nouveau sujet de tristes réflexions. Le Duc de Lorraine avoit suivi le parti de la Maison d'Autriche , par inclination , mais contre ses vrais intérêts. Il avoit donné ses troupes au Roi d'Espagne , il les commandoit en personne aux Pays-Bas , & quoiqu'il se fût mis à la solde d'une Puissance étrangere , il ne pouvoit oublier qu'il étoit Prince souverain. Partout il prétendoit porter son indépendance , ses hauteurs , ses inquiétudes , ses bisarreries ; quelquefois en refusant ses troupes il fit manquer des projets de conséquence ; & dans la vûe d'être plus ménagé par l'Espagne , il ne dissimuloit pas ses liaisons qu'il entretenoit en France. Fuenfaldagne eut ordre de le faire arrêter ; l'ordre fut exécuté à Bruxelles ; de-là on le transféra au Château de Toledé , sans qu'il pût

1653.

avoir la consolation de s'expliquer avec le Roi d'Espagne , & de se justifier.

1654.

Cet exemple ne put déterminer le Prince de Condé à quitter un service où l'on étoit si mal récompensé. Le Prince de Conty pensa différemment ; il saisit la première occasion de rentrer dans les bonnes grâces de son maître ; on le reçut à bras ouverts : sa reconciliation fut si sincère qu'il épousa la niece de ce Ministre ; on lui donna le Commandement de l'armée des Pyrénées ; là tous ses exploits se bornèrent à la prise de Villefranche & de Puycerda.

Pendant qu'il étoit comblé des faveurs de la Cour , le Ministre n'oublioit rien pour faire repentir le Prince de Condé d'avoir passé aux ennemis. Stenay lui appartenoit ; le Marquis de Faber fut chargé d'en faire le siège. L'Archiduc voulut donner au Prince de Condé la satisfaction de faire des efforts pour sauver cette place. Le Conseil de Guerre Espagnol ne crut pas que l'on dût tenter directement le

secours de Stenay. Il prit le parti
d'assiéger Arras , persuadé que Fa-
ber abandonneroit Stenay pour vo-
ler au secours d'une place beau-
coup plus importante. Les Espa-
gnols se tromperent dans leur con-
jecture , Faber eut ordre de conti-
nuer le siège qu'il avoit commencé ;
Turenne fut chargé de veiller à la
conservation d'Arras ; c'étoit la pre-
miere action d'éclat que la France
eut faite depuis la guerre civile :
elle mérite d'être expliquée.

1654.

En 1640. les Maréchaux de
Chaulnes , de Châtillon , & de la
Meilleraye avoient pris Arras en
présence de l'Armée commandée
par Lamboy. Cette place étoit très-
forte ; elle couvroit Paris & la Pi-
cardie. Par la raison même de sa si-
tuation & de sa force , elle étoit
également importante pour la Fran-
ce , & pour les Pays-Bas Espagnols.
L'Archiduc espéroit de la repren-
dre ; le Conseil de Madrid en a-
voit approuvé le projet ; on avoit
destiné pour ce siège une somme
considérable , que les Genoïs de-
voient remettre à l'Archiduc , &

qui ne fut pas remise. L'Archiduc arrêté au premier pas , chercha des expédiens pour fournir aux frais du siège. Il n'étoit pas possible d'en charger les Flamands déjà accablés par les anciens impôts , & par les contributions que l'on payoit aux François. On ne voulut pas exiger cette somme par la voie d'autorité ; mais Fuensaldagne entreprit de faire desirer le siège d'Arras par les Flamands mêmes , & de les engager à offrir volontairement de se charger de toute la dépense de ce siège ; on y réussit à force d'exagérer la nécessité de reprendre cette place , pour la tranquillité des Peuples soumis à l'Espagne , & pour la sûreté de leur commerce. Elle fut investie le trois Juillet , dans un tems où les François en avoient tiré toute la Cavalerie pour l'envoyer au siège de Stenay. Quatre mille chevaux , & deux mille hommes d'Infanterie Lorraine parurent les premiers devant la place , ayant à leur tête le Duc François de Lorraine , qui avoit pris le commandement des troupes de son frere ; il

campa sur la Scarpe. Le Prince de Condé le suivit de près avec dix mille chevaux; il prit son quartier vers le grand chemin de Bapaume; l'Archiduc, le Prince de Wirtemberg, le Prince de Lignes, & d'autres Généraux de réputation amenerent l'Infanterie Espagnole, composée de douze mille hommes, & toute l'armée fut suivie de huit mille Payfans destinés à travailler aux lignes.

L'investissement n'empêcha pas un Officier François nommé Saint-Lieu, de se jeter la même nuit dans la place avec cent soixante & dix Maîtres. D'Esquancourt-Montmorency y entra peu de tems après à la tête de trois cens chevaux, & le Chevalier de Créquy pénétra par un autre quartier avec un pareil nombre de Soldats; ce ne fut pas sans combat; ils furent tous attaqués, & tous se firent jour l'épée à la main; ils perdirent environ quatre-vingt Officiers volontaires & Soldats qui demeurèrent prisonniers. Montdejeu Gouverneur de la place avoit besoin de ce secours

pour remplacer les troupes que l'on avoit tirées de la Garnison. Dès le lendemain il fit plusieurs sorties fort vives sur les Travailleurs; les premiers travaux furent renversés; on porta le désordre jusques dans le Camp des Espagnols; mais l'on ne put empêcher que les lignes ne fussent achevées le 15. Juillet.

Les Maréchaux de Turenne & de la Ferté Sennectaire ne tarderent pas à s'en approcher; ils virent que ces lignes étoient extrêmement fortifiées; & ce qui est souvent d'un mauvais augure, toute l'armée Françoisse fut persuadée qu'il étoit impossible de les forcer. Aussi le premier projet de Turenne fut seulement d'intercepter les convois des Espagnols, pour les obliger sans combat à se retirer. D'abord que les Assiégeans apprirent la marche des François, le Prince de Condé fut d'avis de les attaquer lorsqu'ils traversoient un pays découvert, dans lequel la Cavalerie Espagnole beaucoup plus nombreuse que celle de France pouvoit se déployer, & attaquer avec avantage; du moins

il eût voulu que l'armée Espagnole fortît de ses lignes , & qu'elle ne donnât pas aux François le tems de s'établir , & de se fortifier dans leurs postes. L'avis ne fut pas goûté par les Généraux Espagnols ; on continua les travaux du siège , & l'on se borna à défendre des lignes que l'on croyoit imprenables. Créquy fit une sortie avec six cens hommes , & toute la Cavalerie qui étoit dans Arras ; il nettoya la tête de la tranchée , & il fit un grand carnage. Le Prince de Condé survint avec sa Cavalerie ; par-tout où il paroissoit , il falloit plier devant lui. Créquy employa toute sa bravoure & toute son habileté à faire sa retraite en bon ordre en présence du Grand Condé.

Après avoir insulté inutilement quelques dehors de la place , les Espagnols devinrent plus circonspects ; ils résolurent d'assiéger désormais dans les regles ; Montdejeu les arrêta dix jours entiers à la contrescarpe d'un ouvrage avancé ; tous les autres dehors ne furent emportés que par des assauts réitérés ,

1654.

& ils coûtèrent beaucoup de monde aux assiégeans. La situation du Gouverneur & celle des deux armées étoit violente ; on ne pouvoit pas demeurer long-tems dans le triste état où l'on se trouvoit. Le Gouverneur n'étoit plus maître que des ouvrages du corps de la place ; il avoit à se défendre non-seulement contre les assiégeans , mais encore des Habitans d'Arras , alors très-affectionnés à l'Espagne. Pour prévenir quelque trahison , il les enferma tous dans l'Abbaye de S. Vaast. L'armée Espagnole souffroit excessivement par la disette des vivres ; il étoit rare que ses convois échappassent aux Partis François ; l'armée Française ne subsistoit elle-même que de ce qu'elle enlevait aux Espagnols ; les garnisons des places ennemies qui l'environnoient ne laissoient rien arriver de France dans son Camp ; il étoit nécessaire de prendre un parti prompt & décidé. Louis XIV. s'étoit approché du siège , pour être informé exactement de l'état des assiégés , & pour donner ses ordres plus à pro-

pos dans une entreprise qui pou-
voit décider de la guerre étrangere
& de la guerre civile ; Stenay s'é-
toit rendu après trente jours de
tranchée ouverte ; le Roi donna au
Maréchal d'Hocquincourt le com-
mandement des troupes qui avoient
fait ce siège , & il lui ordonna de
joindre promptement le Maréchal
de Turenne. La jonction se fit sans
peine , parce que les ennemis n'a-
voient point de troupes pour tenir
la Campagne , & que Turenne s'é-
toit avancé avec dix-huit escadrons
pour couvrir la marche d'Hocquin-
court. On étoit occupé à déloger
les Espagnols de l'Abbaye de Saint
Eloi , lorsqu'on reçut deux avis fâ-
cheux ; l'un que Boutteville étoit
arrivé au Camp des Espagnols avec
un convoi nombreux ; l'autre , qu'il
restoit très-peu de poudre à Mont-
dejeu , & que bientôt il seroit obli-
gé de se rendre. Ces circonstances
précipiterent l'attaque des lignes ;
elle fut fixée pour la nuit du 24.
au 25. d'Août ; dans l'intervalle de
tems qui précéda immédiatement
l'attaque , le Prince de Condé re-

1654.

connut par lui-même la situation du quartier d'Hocquincourt ; il demanda à l'Archiduc quelqu'Infanterie , & il lui promit d'enlever ce quartier ; l'Archiduc la lui refusa , sous prétexte de conserver son Infanterie pour les travaux du siège.

Le jour marqué pour l'attaque des lignes étant venu , Turenne fit ses dispositions pour quatre attaques différentes ; l'une au quartier de Dom Fernando Solis ; c'étoit celle que Turenne devoit commander , & dont il espéroit davantage ; l'autre devoit se faire au quartier des Lorrains , sous les ordres du Maréchal d'Hocquincourt. Le Maréchal de Sennetaire étoit chargé de l'attaque du quartier de Fuensaldaña ; enfin il y avoit une fausse attaque destinée pour le quartier du Prince de Condé ; Turenne connoissoit le courage & la capacité de ce Prince , il aima mieux le retenir dans son poste , & l'amuser par une fausse attaque , que de lui laisser la liberté de secourir les autres Généraux Espagnols.

Toutes les troupes Françoises

partirent au même instant , & dans un profond silence , pour tâcher de surprendre les ennemis ; mais le fracas que l'on entendit dans le Camp des Espagnols annonçoit qu'ils étoient avertis ; on brusqua toutes les attaques ; le plus grand effort fut au quartier de Solis. On y trouva les lignes bien garnies ; les Espagnols firent leur décharge à bout portant , & les François perdirent bien du monde sur le bord du fossé. Ils le franchirent , dans le même instant où Bellefonds à la tête des Enfans Perdus força la barrière du Camp. La Cavalerie Françoisse entra par cette barrière ; Turenne amena le reste de ses troupes ; quelques régimens Espagnols qui s'étoient mis à couvert derrière un épaulement furent taillés en pieces ; on ne doutoit plus que les lignes ne fussent bientôt forcées , pour peu que les autres attaques eussent de succès.

D'Aumont profita du moment qui lui parut favorable pour se jeter dans la place , suivant les ordres du Général , avec des trou-

1654.

pes & des provisions de poudre; il pénétra jusqu'au Glacis à la tête de son Régiment & de celui de Grammont, & il donna le signal dont il étoit convenu pour avertir qu'il étoit heureusement arrivé. Castelnau commandoit d'autres troupes à l'attaque de Solis; il n'avoit point d'ordre de se jeter dans la place assiégée; il y fut forcé par l'événement; trop avancé dans les lignes, il s'aperçut qu'on lui avoit coupé la retraite, & qu'il lui étoit plus facile de mettre sa troupe en sûreté sous le canon de la place, que de rejoindre les François; ce fut le parti qu'il prit: on ne se tira même de ce péril que par une heureuse témérité.

D'Hocquincourt trouva moins de résistance au quartier des Lorrains. Les retranchemens du Duc François furent forcés en très-peu de tems; ce Prince n'attendit pas les extrémités pour se retirer; on ne l'accusa pas de défaut de courage; on crut qu'il avoit cédé à son juste ressentiment pour les mauvais traitemens que les Espagnols fai-

soient à son frere. Le Maréchal de Sennectaire avoit commencé son attaque avec vigueur. Il fut obligé de la suspendre ; le hasard fit que toutes les troupes de l'Archiduc & de Fuenfaldagne se trouverent réunies à son attaque pour aller au secours de Solis qui étoit en déroute ; on s'arrêta de part & d'autre après s'être essayé ; du moins Sennectaire eut l'avantage de tenir en échec des troupes dont le nombre auroit accablé infailliblement celles du Maréchal de Turenne.

1654.

Ces premiers succès avoient persuadé trop facilement aux François qu'ils avoient une victoire complete ; ils coururent au pillage du Camp des Espagnols. Condé averti de la défaite de Solis, garnit son poste , & vint avec le reste de sa Cavalerie pour rétablir le combat ; il remarqua le désordre où le pillage avoit jetté le Soldat François ; le peu de troupes qui étoient restées en bon ordre furent bientôt renversées ; au jugement même de Turenne , la victoire passoit du côté du Prince de Condé, s'il avoit

eu de l'Infanterie. Mais il ne put résister à celle que Turenne rassembla promptement, & à l'Artillerie François; enveloppé de toutes parts, & abandonné de toute l'Infanterie Espagnole, il fit sa retraite en grand Capitaine; il conduisit même à Cambray beaucoup de prisonniers qu'il avoit faits; l'Archiduc & Fuenfaldagne s'étoient retirés à Douay, enforte que les François demeurèrent maîtres du Camp des Espagnols: ils y trouverent soixante-trois pieces de canon, cinq mille tentes, plus de deux milles chariots, huit mille chevaux, beaucoup de munitions de guerre, & un butin immense dans les bagages. La perte des Espagnols étoit de plus de six mille hommes tués, ou prisonniers. Louis XIV. reçut cette nouvelle à une lieue d'Arras; le lendemain il y fit son entrée avec la Reine Mere & toute sa Cour. La saison étoit trop avancée pour faire d'autres entreprises de conséquence; les François n'eurent que le tems nécessaire pour prendre le Quesnoy, qui fit peu de résistance.

ce. Un événement aussi heureux, & même aussi inespéré déconcerta les Espagnols, & encore plus les François séditieux qui n'attendoient que les malheurs de leur Patrie, pour recommencer la guerre civile.

1654.

Ainsi l'Espagne perdoit les idées flatteuses qu'elle avoit fondées sur les troubles de la France. Son armée principale étoit affoiblie ; elle avoit surtout à craindre de s'attirer de nouveaux ennemis ; le Cardinal Mazarin lui en suscita un dont elle ne se défioit pas. Cromwel devenu maître de l'Angleterre après le paricide commis en la personne de Charles I. déclara la guerre à l'Espagne. D'abord il porta ses vûes sur l'Amérique, où les Anglois ont toujours ambitionné de grands établissemens. Son projet étoit d'enlever à l'Espagne ce qu'elle possédoit dans l'Isle de Saint Domingue ; s'il ne réussit pas, il sçut se dédommager par la surprise de la Jamaïque, que la Nation Angloise a conservée. Il étoit impossible que les Espagnols résistassent à tant d'ennemis, à la France, à l'Angleterre, au Portu-

1655.

1655.

gal, au Duc de Savoie ; quoique l'Empereur eût promis solennellement au traité de Munster, de ne les point assister, il se laissa toucher par les sollicitations pressantes de Philippe IV. & par les intérêts de la branche aînée de sa Maison. Quelques troupes Impériales marcherent en Italie ; & lorsqu'elles eurent joint les Espagnols, ils obligerent les François à lever le siège de Pavie. Du côté de la Flandres, la victoire toujours fidele au Maréchal de Turenne, lui livra Landrecy, Condé, Saint Guillain, & la Capelle ; le Duc de Vendôme battit la flotte Espagnole à la vûe de Barcelonne, dans un tems où les forces Navales de l'Espagne lui devenoient plus nécessaires pour se défendre des Anglois.

Philippe avoit besoin de secours extraordinaires pour soutenir une guerre entreprise trop légèrement. Dom Louis de Haro son Ministre n'imagina point d'autre expédient que d'avoir recours au Duc de Lorraine ; on avoit traité ce Prince avec une dureté extrême, sans

égards pour ses anciens services , & pour son caractère de Souverain : sur de simples soupçons , on lui faisoit souffrir une longue captivité , lors même que l'on obligeoit ses troupes à servir l'Espagne , & que ses Etats étoient envahis en haine de son attachement à la Maison d'Autriche ; il est vraisemblable que les Espagnols ne comptoient plus sur ses sentimens ; le seul amour de la liberté pouvoit toucher le Duc de Lorraine , & le déterminer à accorder à l'Espagne tout ce qu'elle desiroit. On lui promit donc sa liberté , s'il vouloit incorporer ses troupes dans celles du Roi d'Espagne ; il n'hésita pas à accepter la proposition ; pour toute grace , il obtint la permission de se réserver quatre Régimens de Cavalerie , qu'il promettoit encore d'employer au service de l'Espagne ; & sur ce plan il envoya des ordres très-précis aux troupes qu'il avoit en Flandres. Jamais ordres d'un Souverain ne furent plus mal exécutés ; les Lorrains ne les respectèrent pas , persuadés que la violence seule , ou

1655.

1655.

l'ennui de la prison, les avoit arrachés à leur Maître; qu'ils ne devoient à l'Espagne qu'un juste ressentiment, & qu'on ne pouvoit les obliger à passer sous une Domination étrangere. Le Prince François de Lorraine pensoit comme son armée; mais il dissimuloit pour la soustraire à la vengeance des Espagnols, & pour se retirer en sûreté. Quatre Régimens Lorrains de Cavalerie commandés par le Marquis d'Haraucourt, se détachèrent de l'armée; ils vinrent offrir leurs services au Maréchal de Turenne, qui ne manqua pas de les accepter; le Prince François affecta alors un attachement inviolable au Roi d'Espagne; il attendoit pour lever le masque, que son Infanterie fût plus voisine de l'armée de France; & lorsqu'il ne vit plus de danger à être poursuivi, il passa à la solde de Louis XIV. à qui ces troupes rendirent dans la suite des services essentiels. L'infortuné Duc de Lorraine fit dans sa prison des plaintes inutiles de cette désobéissance; il ne pouvoit en être coupable; il

en fut puni ; toutes ses espérances de liberté & de rétablissement furent renvoyées à la paix.

1655.

Ce fut en vain que Philippe négocia avec Cromwel ; il ne put le détacher de la France , par la raison qu'elle faisoit la guerre , & qu'elle devoit faire la paix avec un grand avantage. Philippe se détermina enfin à négocier avec la France même , & à travailler fortement à la paix. Louis XIV. voulut bien que M. de Lyonne se rendît à Madrid pour préparer le traité ; il exigea seulement que les conférences fussent secrètes , dans la crainte d'indisposer le Protecteur d'Angleterre & ses autres Alliés. Ce motif même engagea l'Espagne à rendre la négociation publique ; M. de Lyonne croyant arriver *incognito* à Madrid , trouva que la nouvelle de son voyage y étoit répandue ; il se plaignit de cette infidélité ; on lui répondit que la nouvelle avoit été publiée par l'Ambassadeur de Venise , que son Collègue de France en avoit instruit. M. de Lyonne n'eut d'autre parti à prendre que de pres-

1656.

1656.

ser extrêmement sa négociation , & de tâcher de découvrir promptement si l'Espagne desiroit la paix avec sincérité , & à quel prix elle prétendoit l'obtenir.

Négocia-
tion de M.
de Lyonne,
& de Dom
Louis de
Haro.

5. Juillet
1656.

Les conférences commencerent entre l'Ambassadeur François , & Dom Louis de Haro premier Ministre d'Espagne , le 5. Juillet 1656. M. de Lyonne dit d'abord qu'il avoit ordre de ne rester que huit jours à Madrid , & que ce tems pouvoit suffire pour conclurre la paix , si l'Espagne vouloit traiter avec sincérité. Dom Louis attribua cette précipitation à la vivacité Françoisse , bien résolu de la tempérer par la lenteur Espagnole , & de profiter pendant la négociation des succès que l'Espagne espéroit encore avoir à la guerre.

Pour abrégier la négociation , le Ministre François proposa de ne point soumettre à un nouvel examen quelques articles qui avoient été arrêtés entre la France & l'Espagne à Munster. Quant aux affaires qui étoient restées indécises , il dit que les intérêts les plus impor-

tans étoient ceux du Portugal, de la Lorraine, de la Catalogne, des conquêtes que Louis XIV. avoit faites sur l'Espagne, & des prétentions de M. le Prince de Condé; ces grands objets une fois fixés, il devoit être facile de régler l'exécution du traité de Quérasque, la renonciation que l'on demandoit au Roi d'Espagne à tous ses droits sur l'Alsace, le sort de la Ville de Cazal, les intérêts des Ducs de Savoie, de Modene & de Mantoue, ceux des Grisons, & ceux du Prince de Monaco.

Dom Louis exposa les prétentions que son Maître vouloit établir pour base de la négociation. Si la France, dit-il, n'abandonne entièrement le Portugal, je ne puis écouter aucune proposition; ce ne seroit pas faire la paix que de se réserver le pouvoir d'assister le Portugal; ce seroit seulement changer le théâtre de la guerre; à l'égard de la Catalogne, Dom Louis dit, que cet article méritoit d'être approfondi, mais qu'il suffisoit dans ce commencement de négociation

1656.

d'établir pour un principe certain , que la sûreté des Catalans , & leur rétablissement dans leurs droits & dans leurs biens ne seroit jamais un obstacle à la paix ; c'est ainsi que le Ministre d'Espagne supposoit qu'il ne pouvoit pas même être question de céder la Catalogne à la France , & qu'il ne s'agissoit que de donner à cette Province des sûretés pour l'obliger à rentrer dans l'obéissance. L'objet de la Lorraine fut traité dans le même goût. Dom Louis parut persuadé que la restitution de la Lorraine ne pouvoit souffrir aucune difficulté , & que la négociation seroit réduite à céder à la France une place de plus ou de moins ; en général il protesta que son Maître ne consentiroit jamais à laisser dégrader une Maison aussi distinguée dans l'Europe que la Maison de Lorraine , & à la réduire , dit Dom Louis , à l'état de simples Gentilshommes.

M. de Lyonne l'interrompit sur ce propos ; il dit qu'il n'y avoit pas d'apparence que le Roi d'Espagne s'intéressât si vivement pour un Prince

Prince qu'il tenoit dans les fers. Il n'est pas prisonnier, repliqua Dom Louis, pour aucune infidélité dont il se soit rendu coupable, mais pour sa conduite, qui fait plus de tort à lui-même qu'à ses Alliés; sa prison même est un nouveau motif qui engage le Roi d'Espagne à veiller à ses intérêts; si la France veut s'accommoder avec le Duc de Lorraine, mon Maître, dit Dom Louis, offre d'y consentir, quelles que puissent être les conditions du traité. M. de Lyonne ne laissa aucune espérance d'un traité particulier entre la France & le Duc de Lorraine; il n'avoit aucun pouvoir pour ce traité, & la France avoit éprouvé trop souvent que les engagements les plus solennels ne pouvoient fixer un Prince aussi inconstant.

1656.

Dom Louis insista peu sur les conquêtes que la France avoit faites; son Maître, disoit-il, devoit être fort libéral de son bien, lorsqu'il auroit assuré les droits de ses Alliés; cependant Dom Louis paroissoit persuadé qu'il y avoit de

1656.

l'excès dans les anciennes propositions de paix que la France avoit faites. Elle avoit offert seulement de rendre à l'Espagne Thionville , Damvilliers , Béthune , la Bassée & Saint Guillain , qui étoient des places peu importantes , & elle vouloit garder Rocroy , la Capelle , le Castelet , & Linchamp , que Dom Louis estimoit beaucoup. Il dit que dès le premier pas de la négociation , il étoit obligé de déclarer qu'il n'y avoit aucune espérance de paix , si la France ne rendoit Arras. M. de Lyonne répondit qu'il étoit encore plus sûr qu'en demandant Arras , l'Espagne n'obtiendrait rien de la France. La première conférence se termina à ces discours vagues , qui annonçoient que l'on étoit encore bien éloigné de la paix. M. de Lyonne dit à Dom Louis en le quittant , que le Roi d'Espagne pouvoit aussi bien demander Paris qu'Arras , & que le Roi de France ne pouvoit pas plus céder Arras que Paris.

L'on commença la seconde conférence par les intérêts de M. le Prin-

ce ; la proposition de Dom Louis fut de le rétablir , non-seulement dans ses biens , mais encore dans sa Charge de Grand Maître de la Maison du Roi , & dans ses Gouvernemens : à entendre Dom Louis rien n'étoit si juste. La place de Bellegarde en Bourgogne qu'on avoit enlevée à M. le Prince , étoit son bien patrimonial ; Stenay & Clermont lui avoient été donnés , pour le dédommager de l'Amirauté qu'on lui refusa après la mort du Duc de Brézé. La Charge de Grand Maître est une Charge de la Couronne , que l'on ne peut perdre que par la mort. M. le Prince desiroit d'y être rétabli , plus pour son honneur , que par intérêt. Il ne fut pas difficile à M. de Lyonne de détruire une demande aussi injuste , & des prétextes aussi foibles. Il fit sentir à Dom Louis que les Agens de M. le Prince l'avoient mal informé , & qu'il étoit peu instruit des maximes de France. Une place forte telle que Bellegarde ne devoit jamais rester au pouvoir d'un Prince qui avoit les armes à la main con-

1656.

tre son Roi. L'Amirauté ne lui avoit point appartenu ; elle ne lui étoit dûe à aucun titre après la mort du Duc de Brézé. Clermont & Stenay lui avoient été donnés en pur don ; il étoit juste de retirer ce bienfait pour le punir de son ingratitude. Si la Charge de Grand Maître ne se perd que par la mort du Titulaire , il y a la mort naturelle , & la mort civile. Le Parlement de Paris avoit condamné M. le Prince pour crime de Lese-Majesté ; il étoit mort civilement , il ne possédoit plus ni biens , ni Gouvernemens , ni Charges : Il revivra par le Traité , dit Dom Louis , & le Roi son Maître lui rendra ses bonnes graces. Il ne ressuscitera , repliqua M. de Lyonne , qu'à condition de perdre sa Charge de Grand Maître , & ses Gouvernemens. Le Roi seroit bien malheureux , s'il ne pouvoit dépouiller un Sujet révolté , d'une Charge très-importante , & de plusieurs Gouvernemens de Provinces & de Villes frontieres.

Il n'y aura , dit Dom Louis , aucun inconvénient à les lui confier ,

du Traité de Paix des Pyrén. 173
lorsque la paix sera faite, & qu'il se
sera jetté aux piés du Roi. Ce réta-
blissement, répondit M. de Lyon-
ne, seroit sans exemple. Au Traité
de Madrid où l'on exigea de Fran-
çois I. tout ce que l'ambition & la
cupidité peuvent inspirer de plus
fort; on ne l'obligea pas à rendre
au Duc de Bourbon l'épée de Con-
nétable. Au Traité de Vervins,
Henri IV. voulut bien que ses Su-
jets qui avoient suivi le parti d'Es-
pagne, rentrassent dans leur patri-
moine; pour leurs Gouvernemens
& leurs Charges, on les leur refusa
constamment; c'étoit le modele
que Louis XIV. se proposoit de sui-
vre, bien résolu de pourvoir à son
honneur, à sa sûreté, au bien de
son service, avant que de penser à
l'honneur de M. le Prince: du moins,
dit Dom Louis, la clémence & la
générosité du Roi dédommageront
M. le Prince de ce qu'une justice
sévere lui fera perdre. Ce n'est point
à mon Maître, répondit M. de
Lyonne, à dédommager M. le Prin-
ce; c'est au Roi d'Espagne qu'il a
bien servi. Les troubles qu'il a exci-
P iij

tés dans le Royaume ont fait perdre à la France Dunkerque , Barcelonne , Cazal , Gravelines , & d'autres places ; il est juste qu'il perde à son tour ; c'est encore trop de lui rendre cinq ou six cens mille écus de rente de son patrimoine avec les honneurs de Prince du Sang , & la capacité de succéder à la Couronne. Dom Louis parut se rendre ; il protesta qu'il feroit toujours les plus pressans offices pour le rétablissement de M. le Prince, & qu'au reste il abandonneroit à la générosité du Roi ce qu'il ne pourroit obtenir par la négociation. M. de Lyonne assûra que cette déclaration faciliteroit beaucoup la paix ; mais Dom Louis ne tint pas la parole qu'il avoit donnée : on le verra dans les conférences suivantes faire tous ses efforts , pour rendre même M. le Prince plus grand & plus puissant qu'il n'étoit avant sa révolte.

Le projet que Dom Louis affectionnoit davantage , étoit la restitution d'Arras ; il voulut y revenir. Pour éviter toute discussion inutile à cet égard , M. de Lyonne dit que

son Maître trouveroit mauvais qu'il n'eût pas rompu la négociation, sur la seule proposition de rendre Arras; c'étoit une chimere qu'il ne vouloit pas combattre, & pour changer d'objet, il proposa l'affaire de Portugal. L'Espagne ne se contentoit pas de refuser au Duc de Bragance le titre de Roi de Portugal, elle lui refusoit même celui d'Allié de la France. Tant que la guerre durera, dit M. de Lyonne, ce Prince doit être traité comme possesseur d'un Royaume, sur lequel il a les droits les plus légitimes. Ces droits sont plus forts que ceux que Cromwel a usurpés sur la Couronne d'Angleterre; cependant l'Espagne a donné aux Puissances de l'Europe le funeste & contagieux exemple de le reconnoître. Il ne faut point, ajoûta M. de Lyonne, comparer le Possesseur du Royaume de Portugal à M. le Prince, qui n'a que la qualité de Sujet, & qui a été dépouillé avec justice de tous ses biens. Si le Roi veut bien lui rendre son patrimoine, il est encore plus juste de rendre à

un Prince Souverain allié de la France, le Portugal qui est l'héritage de ses peres.

Dom Louis n'eut rien de solide à repliquer; il parla de la Lorraine, & croyant donner une grande idée de cette affaire, il dit que le Pape, & toute la Chrétienté se souleveroient, si l'on ne rétablissoit pas la Maison de Lorraine dans tous ses Etats. M. de Lyonne répondit que le Pape n'avoit rien à voir dans une affaire purement civile; que les droits du Roi sur la Lorraine étoient incontestables; qu'ils étoient fondés sur le traité de 1641. ratifié par le Duc Charles dans une liberté parfaite. Tous les Princes de l'Empire avoient reconnu à Munster la force de ce traité; il ne s'agissoit plus que d'en renvoyer l'exécution à des Commissaires du Roi & du Duc, & de s'en remettre à la générosité du Roi, qui étoit disposé à traiter le Duc de Lorraine favorablement, s'il le méritoit par sa conduite.

Ce n'étoit là que des discours généraux qui ne décidoient rien, &

qui n'avançoient point le traité. Pour ne pas perdre de tems, M. de Lyonne proposa à Dom Louis de se donner mutuellement par écrit un projet du traité, tel qu'on vouloit le signer de part & d'autre; c'étoit le moyen de voir en peu de tems si l'on pouvoit espérer de faire la paix. Dom Louis accepta la proposition, en assûrant que l'on étoit encore fort éloigné de compte.

Trois jours s'écoulerent à rédiger les projets du traité, & à se les communiquer. A la premiere entrevûe, M. de Lyonne dit à Dom Louis, avons-nous la paix, ou la guerre? Selon que vous voudrez soutenir, ou modérer la hauteur de vos propositions, répondit le Ministre d'Espagne. La France veut que les Ducs de Savoie & de Modene ses alliés, soient entierement satisfaits, & que le Duc de Lorraine allié de l'Espagne soit dépouillé de ses Etats. A Munster, les Plénipotentiaires Espagnols avoient refusé constamment de sacrifier le Duc de Lorraine, dans un tems où la France avoit une grande supériorité à la guerre;

1656.

alors même elle avoit formé des prétentions plus équitables ; elle sembloit les augmenter à mesure que ses forces diminuoient par les troubles domestiques , & par la guerre qu'elle soustenoit contre l'Espagne. Dom Louis ajoûta que l'on vouloit traiter M. le Prince comme les plus vils Catalans , & que la France vouloit conserver toutes ses conquêtes : Elle demande , dit-il , le Roussillon , la Cerdagne , Rozes , & le Cap de Quiers. Elle prétend qu'on lui cede en Flandres Rocroy & trois autres places , sous l'offre spécieuse de rendre cinq places , dont les deux meilleures ne valent pas Rocroy. En Italie , elle se réserve Verceil & Trin , en échange de la Citadelle de Turin qu'elle veut bien rendre au Duc de Savoie. Il importe peu au Roi d'Espagne que le Duc de Savoie qui lui fait la guerre , recouvre sa Citadelle ; mais il lui importe beaucoup d'avoir Verceil , ou d'en recevoir le dédommagement par quelques places de Flandres.

Quant à l'Alsace , Dom Louis di-

soit, que si au traité de Munster l'Empereur & les Archiducs avoient cédé cette Province, pour sortir d'un mauvais pas, le Roi d'Espagne n'avoit pas les mêmes raisons pour abandonner des droits importants & incontestables. Charles-Quint avoit donné à Ferdinand son frere tous les droits qu'il avoit sur l'Alsace, à condition que ces droits retournassent à la branche d'Autriche qui régnoit en Espagne, après l'extinction de la branche qui régnoit dans l'Empire. Le Roi d'Espagne prétendoit avoir toujours conservé le Domaine suprême sur cette Province; il n'avoit eu aucune part à la cession qui en avoit été faite à Munster; & bien loin d'y acquiescer, il avoit protesté solennellement contre cette cession, & contre tout le traité que la France avoit fait avec l'Empire.

1656.

Dom Louis n'avoüoit pas que l'Espagne dût exécuter le traité de Quérasque. Par ce traité fait entre la France & l'Espagne, on avoit réglé les droits du Duc de Savoie, & du Duc de Mantoue sur le Mont-

1656.

ferrat , & l'Empereur s'étoit engagé à rendre aux ligues grises , les passages qu'il avoit occupés sur leur territoire. Pour se dispenser de l'exécution de ce traité , Dom Louis disoit que l'Espagne avoit pris depuis quelque tems avec d'autres Puissances des engagements qui lui étoient contraires , & l'honneur qu'elle préféroit à toutes les considérations d'intérêts ne lui permettoit pas d'y manquer ; proposition nouvelle & absolument injuste, qui autoriseroit l'infraction des traités les plus solennels & les plus forts.

M. de Lyonne s'attacha surtout à détruire la prévention où l'on étoit en Espagne , que la guerre civile avoit épuisé les finances & les forces de la France ; il prouva qu'elle étoit dans une situation plus avantageuse qu'au tems du traité de Munster , & que si elle vouloit bien poser les armes , elle sacrifioit de grandes espérances à la paix. Pour l'Espagne , dit-il , elle a à soutenir une nouvelle guerre contre l'Angleterre ; elle n'a aucun Allié qui puis-

se la défendre contre la France ;
le Portugal l'embarasse , la Fran-
che-Comté lui est onéreuse ; les
Pays-Bas l'épuisent d'hommes &
d'argent. Elle demande la restitu-
tion de toute la Lorraine qu'elle
n'avoit osé proposer à Munster ; elle
refuse la cession de ses droits sur
l'Alsace , qui sont des droits fort
éloignés & fort incertains. Mon
Maître , dit M. de Lyonne , n'a pas
besoin de cette cession ; l'Empereur
& tout l'Empire lui ont garanti l'Al-
sace ; il ne craint pas que l'Espagne
lui enleve cette acquisition.

1656.

Dom Louis prit occasion de ce
discours , pour ne laisser aucune
espérance de la cession des droits
du Roi d'Espagne ; cependant pour
engager M. de Lyonne à ne pas
rompre la négociation ; il se ren-
dit très-facile sur les sûretés que la
France demandoit pour les Cata-
lans ; il alla même jusqu'à assurer
que l'article des conquêtes n'arrête-
roit pas le traité ; que les Villes que
l'Espagne céderoit, appartiendroient
à la France avec les Territoires qui
en dépendent , & que des Com-

missaires François & Espagnols régleroient les difficultés qui pourroient naître à l'occasion de l'étendue de leur Territoire.

La facilité du Ministre d'Espagne pour un objet de cette conséquence annonçoit sa fermeté sur des intérêts qu'il affectionnoit davantage ; il parla avec vivacité pour M. le Prince. L'Ambassadeur François avoit offert de lui rendre tout son patrimoine , sous la condition qu'il fixeroit son séjour dans l'endroit qui lui seroit marqué. Dom Louis représenta que ce seroit le tenir prisonnier. M. de Lyonne repliqua que ce n'étoit point l'intention de son Maître de priver absolument M. le Prince de sa liberté , mais de lui marquer un domicile où la Cour pût facilement éclairer sa conduite , & où il ne lui fût pas possible de cabaler. La proposition étoit si juste que Dom Louis parut se calmer. Le Roi d'Espagne , dit - il , n'exigera jamais rien du Roi son neveu , qui puisse lui porter quelque préjudice. Si M. le Prince perd sa Charge & ses Gouvernemens ,

On pourra trouver des tempéramens qui l'en dédommageront. Après cette conférence, M. de Lyonne manda à la Cour qu'il désespéroit de la paix ; il trouvoit trop de difficultés, même sur des objets qui lui paroissoient hors de toute contestation, & qui n'étoient que de simples préliminaires.

1656.

La nouvelle conférence n'avança pas beaucoup la négociation. M. de Lyonne exposa tous les avantages que le Roi d'Espagne pouvoit espérer de la paix, pour la sûreté de ce qu'il possédoit en Amérique, pour le recouvrement du Portugal & du Brezil, pour le rétablissement de M. le Prince ; d'un autre côté, Dom Louis exagéra l'utilité des offres qu'il faisoit à la France ; ils avoient raison l'un & l'autre. La paix est toujours un avantage inestimable ; mais dans l'état où étoient les deux Couronnes, la paix leur étoit devenue nécessaire ; elles s'étoient affoiblies mutuellement par une guerre longue & sanglante.

Dom Louis ne pouvoit digérer l'indifférence apparente avec la-

1656.

qu'elle l'Ambassadeur François avoit traité la cession des droits du Roi d'Espagne sur l'Alsace. Ou cette cession, dit-il, vous est nécessaire, ou elle ne l'est pas. Si elle vous est nécessaire, ne demandez pas qu'on la fasse gratuitement; dédommages-en l'Espagne; affermissez une acquisition importante pour la France; vous ferez un bon marché, si vous donnez trois ou quatre places de conséquence en récompense de cette cession. Si elle vous est inutile, ne vous pressez pas de la faire; bornez-vous à votre possession, & à la garantie de l'Empereur & de l'Empire. Dom Louis crut avoir imposé silence à M. de Lyonne par un raisonnement qui paroissoit juste; mais M. de Lyonne le prit pour une offre tacite de céder les droits de l'Espagne sur l'Alsace, en les vendant; c'étoit tout ce que la France desiroit, & l'événement prouva que M. de Lyonne ne se trompoit pas.

La place de Casal étoit d'une importance extrême dans les guerres d'Italie. Dom Louis désespéroit de
la

la conserver, & il proposa d'en détruire les fortifications. M. de Lyonne demanda qu'elle fût rendue au Duc de Mantoue; l'on convint que cette place lui seroit remise, mais qu'elle seroit gardée par les Suisses, afin que le Duc de Mantoue ne pût pas en abuser, & la livrer aux Espagnols.

1656.

Les intérêts du Duc de Modene & du Prince de Monaco furent arrangés facilement; ils avoient des biens dans le Royaume de Naples; l'Espagne vouloit les confisquer, pour punir ces Princes de leur attachement à la France; M. de Lyonne en demandoit la restitution, & Dom Louis promit de les rendre.

Les Grisons étoient alors maîtres des passages de la Valteline; mais quelques tems auparavant la France & l'Espagne s'étoient saisies tour à tour de ces passages propres à faciliter les secours que les deux branches de la Maison d'Autriche vouloient se donner. M. de Lyonne proposa de les laisser entièrement à la disposition des ligueurs Grises; il demandoit encore que l'on déclarât

Q

nuls les traités que la Maison d'Autriche leur avoient fait faire les armes à la main , & que pour l'avenir on leur assûrât la liberté de faire tels traités qu'elles jugeroient à propos ; ce droit étant toujours inséparable de la Souveraineté d'une République ; Dom Louis combattit foiblement cette proposition ; il réservoît toute sa fermeté pour les intérêts du Duc de Lorraine, & pour ceux de M. le Prince.

Dans le projet de traité que M. de Lyonne avoit donné , l'article de la Lorraine étoit conçu de manière qu'en la rendant à son ancien Maître ; on assûroit qu'elle appartenoit au Roi à juste titre. La France exigeoit même qu'avant la restitution, le Duc de Lorraine désarmât, qu'on nommât des Commissaires pour régler les limites des deux Etats , que l'on ne pût reprendre les armes au sujet des difficultés qui surviendroient à cette occasion , & que si le Duc de Lorraine les reprenoit , l'Espagne s'engageât à ne lui donner aucun secours. Dom Louis se plaignoit de la dure-

té de ces conditions ; il prétendoit qu'elles avoient été refusées à Munster , & il pria M. de Lyonne de lui dire son dernier mot sur cette affaire. M. de Lyonne soutint que sa proposition étoit bien plus avantageuse au Duc de Lorraine , que toutes celles que l'on avoit faites à Munster ; alors la France prétendoit conserver tous ses droits sur la Lorraine , & se réserver le pouvoir d'assister le Portugal. Il falloit donc ou que la France fît une paix honteuse en abandonnant le Portugal , ou qu'elle se dédommageât de cet abandon , en réservant ses droits sur la Lorraine. Dom Louis dit que l'Espagne ne prétendoit point récompenser la France du prétendu abandon du Portugal ; on étoit persuadé en Espagne que cet engagement seroit mal observé , & quand même la France abandonneroit sincèrement le Portugal , on étoit sûr que l'Angleterre le soutiendrait de toutes ses forces , & l'Espagne auroit encore beaucoup de peine à le recouvrer ; ainsi elle ne gagneroit rien du côté du Portugal , & elle se

deshonoreroit en sacrifiant le Duc de Lorraine son seul Allié.

Dom Louis dit nettement qu'il falloit se séparer , si la France n'avoit point d'autres propositions à faire. Je vois en effet , répondit M. de Lyonne , qu'il faut se séparer. Nous ne ferons pas la paix tant que l'Espagne s'obstinera à faire rendre au Duc de Lorraine tous ses États. Dom Louis dit que l'on ne demandoit pour ce Prince qu'une satisfaction juste ; que le Roi d'Espagne en seroit le Juge , & qu'il en décideroit avec équité. M. de Lyonne protesta qu'il avoit épuisé tous ses pouvoirs à cet égard. Je veux aussi épuiser les miens , dit Dom Louis : rendez au Duc Charles la Lorraine , Nancy demeurant fortifié ; donnez - lui Clermont , Stenay & Jametz ; le Roi de France aura le Duché de Bar , & les dépendances des trois Evêchés. Cela est impraticable , dit M. de Lyonne , par le traité de 1641. Clermont , Stenay & Jametz ont été cédés au Roi à perpétuité ; le même traité assure la démolition des Fortifica-

tions de Nancy ; le Roi ne s'en désistera pas. Je vous propose un autre parti , dit Dom Louis ; le Roi de France peut rendre la Lorraine , & le Barrois , en démolissant Nancy , & en se réservant Clermont , Stenay & Jametz. C'étoit à la vérité exécuter le traité de 1641. mais c'étoit rendre au Duc de Lorraine tout ce qu'il possédoit , avant qu'il fit la guerre à la France , & le traiter aussi favorablement que s'il eût été victorieux. M. de Lyonne rejeta toutes ces propositions ; cependant il les prit par écrit pour les rendre au Roi dans les mêmes termes qu'elles lui avoient été faites , & pour apprendre , disoit-il , à toute l'Europe à quoi il tenoit que l'on ne fit la paix.

L'article des conquêtes dont le Ministre d'Espagne avoit assuré que son Maître seroit très-libéral , pensa rompre toute la négociation. Dom Louis tâchoit d'engager M. de Lyonne à se désister de quelque place importante. M. de Lyonne dit qu'il ne pouvoit offrir que les cinq places dont on a parlé , avec

1656.

la partie de la Catalogne qui est au-delà des Pyrénées ; mais que la France prétendoit garder le Roussillon , Rozes , Cap de Quiers , la Cerdagne , & en Flandres tout ce qu'elle possédoit dans l'Artois , avec Landrecy , Condé & le Quesnoy. Vous prétendez donc que pour faire la paix , dit Dom Louis , on vous cederà le Roussillon , la Cerdagne , l'Artois , la Lorraine , & les deux Alsaces. M. de Lyonne ne releva que l'expression des *deux Alsaces* ; vous faites , dit-il , à Dom Louis deux Provinces d'une seule , qui a été cédée à mon Maître par le traité de Munster. Dans la négociation présente , elle ne doit être comptée pour rien. La cession que je vous demande n'est qu'une simple précaution , une sûreté pour la paix. Dom Louis étoit bien éloigné de l'avoüer ; sans cette cession , disoit-il , le Roi de France ne payera pas aux Archiducs les trois millions qu'il leur a promis par le traité de Munster ; jusqu'à ce que cette somme soit payée , l'Archiduc d'Infpruk prétendra avoir le droit de

rentrer dans l'Alsace ; ainsi la cession du Roi d'Espagne consommera cette grande affaire ; elle assurera l'Alsace à la France. Ne la demandez pas ; je serai plus facile sur l'article des conquêtes ; si vous y insistez , je vous demanderai Arras & Perpignan ; à cette condition , répondit M. de Lyonnne il n'y a point de traité à espérer. 1656.

Il représenta à Dom Louis que l'Espagne traitoit d'une manière bien singulière , & qu'il sembloit que la France lui demandât la paix à genoux , après avoir perdu des places & des batailles. L'Espagne avoit deux Alliés , le Duc de Lorraine & M. le Prince ; elle prétendoit qu'ils fussent rétablis dans tout ce qu'ils possédoient avant la guerre ; la France avoit pour Alliés le Roi de Portugal , le Duc de Savoie & le Duc de Mantoue ; on lui en demandoit le sacrifice. On exigeoit d'elle la restitution de la Lorraine sans aucune récompense ; & si elle demandoit que l'on rendît Verceil au Duc de Savoie , on vouloit en être dédommagé par la cession de quel-

1656.

que place de Flandres. L'Espagne refusoit d'exécuter le traité de Quérasque, dont les conventions étoient claires, & encore toutes récentes, sous le prétexte des engagements qu'elle avoit pris depuis ce traité avec d'autres Puissances ; elle ne vouloit pas même assurer l'exécution du traité de Munster, par rapport à l'Alsace ; M. de Lyonne dit qu'il ne lui restoit aucune espérance de paix.

Pour le calmer, D. Louis dit qu'il le satisferoit, s'il vouloit ne plus parler de la cession du Roi d'Espagne sur l'Alsace. Que ferez-vous alors, dit M. de Lyonne, pour satisfaire mon Maître ? Nous rendrons Verceil, répondit D. Louis, sans demander aucun dédommagement. Ce n'est pas là, repliqua M. de Lyonne, une offre capable de me tenter. Il seroit plus convenable que l'Espagne rendît Verceil & Trin au Duc de Savoie, à condition que la France évacuât la Citadelle de Turin. L'Espagne, dit Dom Louis, ne s'intéresse point à la restitution de cette Citadelle ; le Roi de France

ce peut la garder ; nous verrons s'il dépouillera son Allié. Nous lui rendrons Verceil , si vous vous obligez à lui rendre Pignerol. M. de Lyonne assûra qu'il ne pouvoit rendre Pignerol ; voilà, dit Dom Louis, une des conjonctures des plus singulieres que l'on ait vûes en matiere de négociation , qu'un ennemi demande un avantage pour son ennemi , & que son Allié le refuse. Pourquoi donc faut-il, dit M. de Lyonne , que nous donnions une récompense pour Verceil , & que l'on ne nous donne rien pour la restitution de toute la Lorraine ? c'est, répondit Dom Louis , que la France sera dédommée de ce qu'elle rendra par tout ce qu'elle conservera des États de Lorraine ; l'indemnité est bien frivole , dit M. de Lyonne ; on me prend la moitié de mon bien , & l'on prétend que je suis dédommagé par l'autre moitié que l'on veut bien me laisser. La France est plus équitable dans ses offres ; si elle demande Rocroy, la Capelle & le Castelet , elle rend Thionville, la Bassée & S. Guil-

1656.

lain ; pour Verceil , elle donnera Damvilliers & Béthune. Veut-elle être juste , dit Dom Louis , il faut qu'elle offre Arras ou Perpignan , en récompense de la cession absolue de l'Alsace. M. de Lyonne ne fit d'autre réponse , si ce n'est qu'il alloit reprendre le chemin de Paris , & il pria Dom Louis d'ordonner qu'on lui tînt des chevaux de poste prêts pour le lendemain.

Dès ce moment , il manda à la Cour qu'il ne négocioit plus qu'à cheval , & toujours prêt à partir. En prenant congé de Dom Louis , il lui demanda une réponse précise. L'Espagnol lui répondit froidement que depuis qu'il avoit demandé des chevaux de poste , on ne pouvoit plus parler d'affaires. M. de Lyonne avoua qu'il étoit inutile d'en parler , si l'Espagne persistoit dans ses premiers sentimens. Dom Louis prétendit que des affaires de cette conséquence ne pouvoient être conduites avec tant de précipitation : tâchons , dit-il , de convenir de l'article des conquêtes ; lorsque cet objet sera fixé , le Roi de France

ne voudra pas refuser la paix pour
un intérêt aussi médiocre que celui
de M. le Prince. Sa dignité de Prince
du Sang est née avec lui ; elle est
ineffaçable ; les bons offices du Roi
d'Espagne doivent lui obtenir quelque
chose de plus que son rétablissement
dans les droits de sa naissance. Ce
Prince est encore capable de rendre
de grands services à la France. Il
faut lui donner lieu de se confier au
Roi. Dom Louis se faisoit garant de
sa bonne conduite. S'il déplaît au
Roi à l'avenir, ajouta-t-il , l'Espagne
même l'abandonnera.

M. de Lyonne répondit que la
condamnation qui avoit été prononcée
avec justice contre M. le Prince ,
emportoit la mort civile ; que pour
l'exemple on ne devoit pas rétablir
un Sujet qui avoit fait beaucoup de
mal , & qui pouvoit en faire encore
davantage ; que c'étoit à M. le Prince
à mériter par sa conduite & par ses
services la confiance de son Maître ,
& que l'on exécuteroit fidelement
toutes les conventions que la France
& l'Es-

1656.

pagne feroient à son occasion. Ce sont là , répondit Dom Louis , des discours vagues qui ne décident de rien : Venons au détail. Je vous écouterai , dit M. de Lyonne , après avoir protesté que je tiens cette affaire pour décidée , & après vous avoir rappelé que vous m'avez promis de ne rien exiger qui soit contraire aux intérêts & au service de mon Maître. Quel préjudice porteroit au service du Roi de France , répliqua Dom Louis , le rétablissement de M. le Prince dans son Gouvernement de Guyenne ? Je vous en fais Juge , dit M. de Lyonne. La Guyenne est une Province frontiere , & son Gouvernement est le plus considérable du Royaume. Les Peuples y sont remuans ; M. le Prince y a ses habitudes ; s'il a l'obligation de ce Gouvernement à une Puissance étrangere , jugez de son attachement au service du Roi. Consentiriez-vous , dit Dom Louis , à le donner à M. le Duc d'Enguien , qui n'est pas coupable ? Il n'en faut pas parler , dit M. de Lyonne ; le Roi a donné ce Gouvernement à

M. le Prince de Conty ; il veut le lui conferver ; le donner au pere , ou au fils , ce feroit également en donner l'autorité & les revenus à M. le Prince ; ce ne feroit pas le punir de fa défection.

1656.

Dom Louis se borna à demander le payement de plusieurs sommes dont M. le Prince prétendoit que le Roi lui étoit redevable. M. de Lyonne affûra que si l'on finissoit le traité , on y auroit égard ; mais , ajoûta-t-il , il faut distinguer les différentes especes de dettes. On payera les dettes légitimes qui font partie des biens de M. le Prince , dans lesquels le Roi veut bien le rétablir ; alors Dom Louis se retrancha sur la parole que le Roi d'Espagne avoit donnée à M. le Prince , de ne point faire la paix qu'il n'eût satisfaction : & puisque le Roi de France ne vouloit pas en faire davantage , Dom Louis dit que le Roi d'Espagne le dédommageroit abondamment. M. de Lyonne comprit que l'on vouloit céder quelques places à M. le Prince ; mais il lui étoit défendu de se mêler de

1656.

ce dédommagement ; il répondit que la manière dont le Roi d'Espagne agiroit avec M. le Prince importoit peu au Roi. Il faut dépêcher un Courier , dit Dom Louis , pour demander les intentions de votre Maître , & pour que je puisse moi-même être informé de celles de M. le Prince. M. de Lyonne soupçonna que l'envoi du Courier n'étoit proposé que pour gagner du tems, & que l'Espagne négocioit avec l'Angleterre ; il refusa par cette raison de consentir à l'envoi du Courier ; le motif qu'il donna de son refus , étoit que le Roi d'Espagne savoit bien quelle étoit la récompense qu'il destinoit à M. le Prince, & qu'il étoit fort inutile de demander ce que M. le Prince en pensoit. Dom Louis insista ; selon lui, il y avoit plus d'honneur & de bienséance à consulter M. le Prince : c'est une fausse démarche , dit M. de Lyonne , il a intérêt à empêcher la paix. Dom Louis répliqua que M. le Prince ne voudroit pas s'opposer à la paix , lorsqu'il sauroit qu'elle étoit fort avancée. Conve-

nous , répondit M. de Lyonne, de l'article des conquêtes; après cela il n'y aura d'autre inconvénient à l'envoi du Courier , que celui de divulguer le secret du traité , & d'instruire M. le Prince des propositions qui ont été faites. Dom Louis leva ce scrupule , en assurant que M. le Prince étoit informé de toute la négociation. M. de Lyonne vouloit n'avoir rien à se reprocher sur tout ce qui pouvoit faciliter la paix; il consentit enfin à l'envoi du Courier , pourvû qu'on ne lui demandât rien au-delà de ce qu'il avoit offert , quelque fût la réponse de M. le Prince; il faudra bien qu'il s'accommode, dit Dom Louis , lorsque je lui dirai que vous m'avez refusé constamment les graces que je vous ai demandées pour lui.

M. de Lyonne souffroit avec impatience que Dom Louis lui répétât à tout propos , que le Roi d'Espagne avoit promis au Duc de Lorraine , & à M. le Prince, de ne point faire la paix qu'ils ne fussent satisfaits , & que l'on ne pouvoit manquer à une parole si solennelle

— fans se déshonorer. M. de Lyonne dit, si nous ne concluons la paix promptement, je prévois qu'on ne pourra la faire de vingt ans. La France sera obligée de s'allier avec d'autres Puissances; à l'exemple de l'Espagne, elle leur promettra de ne jamais consentir à la paix qu'elles n'aient une entière satisfaction, & les obstacles de la paix croîtront à l'infini. Dom Louis persuadé que M. de Lyonne vouloit parler des Anglois, dit que l'accommodement de l'Espagne avec l'Angleterre étoit devenu facile, & qu'il pourroit bientôt être consommé; M. de Lyonne répondit qu'il n'avoit point augmenté ses prétentions à l'occasion de la guerre que l'Angleterre avoit déclarée à l'Espagne, & que la paix entre ces deux Couronnes ne lui en feroit rien rabatre.

Il demanda une décision claire & précise sur les conquêtes de la France, dans la circonstance où l'Espagne renonceroit absolument à ses droits sur l'Alsace, & dans la supposition qu'elle conserveroit ses droits sur cette Province. De quel

côté, dit Dom Louis, aimeriez-vous mieux avoir satisfaction, en Flandres, ou vers les Pyrénées? Des deux côtés, répondit M. de Lyonne; je vous en donne le choix, répliqua Dom Louis, feignant de ne pas entendre que la France vouloit garder une partie de ses conquêtes en Flandres, & vers les Pyrénées, pourvû que Rozes ne demeure pas à la France, cette Ville fait partie de la Catalogne, que l'Espagne prétend recouvrer entièrement. Je ne parle pas, dit-il, de Cap de Quiers; c'est un poste qui ne le mérite pas; mais je persiste à demander Arras, ou Perpignan, & je vais vous dire mon dernier mot. Je vous offre la cession des deux Alsaces; c'est un avantage inestimable pour la France de s'assurer ainsi de deux Provinces avec une Ville telle que Brisach. Vous nous rendrez Thionville, Dampvillers, Béthune & la Bassée, & nous laisserons au Roi de France Rocroy, la Capelle, le Castelet & Linchamp. Les Fortifications de Saint Guillain & de Condé seront

1656.

démolies ; on détruira même celles de la Bassée qui deviennent inutiles à l'Espagne , si elle possède Béthune ; à l'égard de la satisfaction de la France , on lui cederà Hesdin, qui avec sa Châtellenie vaut mieux que tout le Roussillon ; elle aura encore Arras, Bapaume, Landrecy & le Quesnoy , qui sont cinq Places Royales. Je vous rendrai Vercel ; si vous prenez Valenciennes * vous le cederez en échange de Vercel ; si vous manquez cette place , vous aurez Vercel pour rien ; au reste nous croyons donner une satisfaction entière au Roi de France, en lui cédant les deux Alsaces , le Sundgau , le Comté de Ferret, Clermont , Stenay , Jametz & les dépendances des trois Evêchés , & en assurant la démolition des Fortifications de Nancy.

* Les François faisoient alors le siège de Valenciennes.

M. de Lyonne releva d'abord l'expression emphatique des *cinq Places Royales* que l'Espagne offroit à la France ; & pour toute réponse il exposa les sacrifices qu'on exigeoit du Roi. Le Roi d'Espagne ne lui donnoit aucun dédommage-

ment pour la Navarre , que la France prétendoit reclâmer dans tous les tems ; le Portugal étoit abandonné. Le Duc de Savoie perdoit la Ville de Trin. On enlevoit Correggio au Duc de Modene , M. le Prince étoit établi. Les Duchés de Lorraine & de Bar étoient rendus sans récompense. La France cédoit Perpignan, le Comté de Roussillon, celui de Cerdagne , tout ce qu'elle possédoit dans la Catalogne , Rozes , Cap de Quiers , Thionville , Béchune , la Bassée , Condé & Saint Guillaïn , & ce sera là , dit M. de Lyonne , le fruit des victoires que la France a remportées , & des pertes que l'Espagne a faites dans cette guerre. Il leva brusquement la séance ; cependant Dom Louis l'assûra que le traité qu'il proposoit seroit glorieux à la France ; M. de Lyonne répondit qu'il ne pouvoit être plus désavantageux & plus indigne.

1656.

Pendant ces conférences , l'armée Françoisé faisoit le siège de Valenciennes ; l'on étoit fort inquiet en Espagne sur le sort de cette pla-

ce qui lui étoit importante , & Dom Louis s'applaudissoit d'avoir trouvé un expédient , pour que l'évenement du siège , quel qu'il fût , ne dérangeât point le projet du traité. Il est vrai que l'expédient n'étoit point avantageux à la France ; il consistoit à lui demander Valenciennes , si elle le prenoit. M. de Lyonne ne s'étoit engagé à rien , & il étoit résolu d'attendre la fin du siège pour décider cet article. Il ouvrit la nouvelle conférence , en répétant à Dom Louis qu'il n'y avoit point de paix à espérer , s'il persistoit à demander Arras , ou Perpignan , & si l'on ne donnoit au Roi un dédommagement convenable pour les Duchés de Lorraine & de Bar. Dom Louis voulut donner le change , & parler de la restitution de Verceil. M. de Lyonne l'interrompit ; Verceil , dit-il , intéresse un de nos Alliés ; il s'agit présentement des conquêtes de la France. Dom Louis prétendit que cet objet ne pouvoit être réglé définitivement , sans savoir les intentions de M. le Prince. Il

du Traité de Paix des Pyrén. 205
renouvella ses instances pour l'en-
voi d'un Courier ; l'Ambassadeur
françois dit qu'il vouloit bien l'en-
voyer , persuadé que ce Courier
lui rapporteroit des ordres précis ,
l'insister sur la demande de Perpi-
gnan & du Roussillon ; il n'y aura
donc point de traité , répondit Dom
Louis ; mon Maître se résoudroit
plutôt à perdre deux places chaque
campagne ; on se retira pour expé-
dier les dépêches qui devoient être
portées par le Courier extraordi-
naire.

1656.

En attendant son retour , les Mi-
nistres de France & d'Espagne fi-
rent une revûe générale de tous les
articles qui avoient été discutés.
On étoit d'accord sur les dépendan-
ces des conquêtes qui devoient être
cédées à la France avec toutes les
clauses qu'elle pouvoit desirer pour
s'assurer de leur juste étendue. Les
Catalans devoient être rétablis dans
leurs biens & dans leurs privilèges.
La France ne devoit assister le Por-
tugal ni directement , ni indirecte-
ment. On ne devoit pas presser
le Roi de France d'accorder à M.

1656.

le Prince au-delà de ce qu'il avoit offert. L'Espagne devoit céder ses droits sur l'Alsace. Elle rendoit au Duc de Savoie Verceil & le Ceneio. Tout ce que les deux Couronnes pourroient prendre en Italie pendant cette campagne devoit être rendu sans dédommagement. Le Duc de Modene & le Prince de Monaco devoient être rétablis dans leurs biens situés au Royaume de Naples ; tels étoient les articles décidés.

L'on contestoit encore sur la restitution de Trin au Duc de Savoie, sur celle de Correggio au Duc de Modene , sur la propriété d'une Terre que le Prince de Monaco reclamait. Dom Louis ne vouloit pas acquiescer à ce que M. de Lyonne demandoit pour les Grisons ; il refusoit de consentir à l'exécution du traité de Quérasque. Chacun vouloit avoir Perpignan & le Roussillon. Les propositions sur la Lorraine étoient extrêmement éloignées les unes des autres , & fort difficiles à concilier : c'étoit le grand objet des nouveaux ordres que M. de Lyonne attendoit.

Cependant comme si tout eût été fini, on parla de la signature du traité. M. de Lyonne dit qu'il pourroit être signé en Flandres, où étoit la Cour de France; Dom Louis répondit, pourquoi n'aurions-nous pas la gloire d'y mettre notre nom? Il convient, dit M. de Lyonne, que le traité soit signé de M. le Cardinal Mazarin. Cherchons donc, répliqua Dom Louis, quelque expédient qui puisse satisfaire M. le Cardinal, & nous-mêmes. Ne peut-on pas signer le traité à Madrid, afin qu'aucun événement de la guerre ne puisse empêcher la paix, & tenir ce traité secret jusqu'à ce que M. le Cardinal l'ait signé? M. de Lyonne proposa d'autres expédiens, qui étoient que le Roi d'Espagne envoyât un Ambassadeur en France pour y signer le traité le même jour qu'il seroit signé à Madrid, ou que le Cardinal Mazarin, & Dom Louis s'avancassent sur la frontière pour signer avec M. de Lyonne, & un autre Plénipotentiaire d'Espagne, ou enfin que l'on envoyât le traité au Cardinal Maza-

1656.

rin pour le signer. On alla jusqu'à examiner quel seroit le cérémonial, lors de l'entrevûe des premiers Ministres de France & d'Espagne, ou des deux Rois, ou du Roi d'Espagne, & de la Reine de France sa sœur ; on ne conclut rien. D'ailleurs toute cette discussion étoit prématurée ; & dans le même tems il survint un nouvel obstacle à la paix.

En effet, lorsque les Ministres de France & d'Espagne se flatoient de la consommer, Dom Jean d'Autriche & M. le Prince attaquèrent les lignes de l'armée Françoisse, qui faisoit le siège de Valenciennes ; l'action fut vive & bien conduite. Le Camp des François étoit formé de manière que la communication étoit très-difficile entre le quartier du Maréchal de Turenne & celui du Maréchal de la Ferté ; on a dit que le Maréchal de Turenne avoit été informé du projet des ennemis, qu'il en avoit donné avis au Maréchal de la Ferté, afin qu'il se tint sur ses gardes, & qu'il lui avoit offert de lui donner quelques Régimens

gimens pour renforcer son quartier, où il étoit vraisemblable que les Espagnols feroient leur attaque. On a ajoûté que le Maréchal de la Ferté avoit pris pour une injure l'avis que Turenne lui avoit donné, & l'offre qu'il lui avoit faite, & que par présomption, autant que par jalousie contre le Maréchal de Turenne, il avoit refusé les troupes qu'on lui offroit. Ces discours n'ont aucune vraisemblance; du moins il est certain que le Maréchal de la Ferté fut attaqué avec des forces beaucoup supérieures aux siennes. Les Espagnols avoient si bien pris leurs mesures, que les écluses de Bouchain furent lâchées à propos. La digue qui faisoit la communication entre le quartier du Maréchal de Turenne, & celui du Maréchal de la Ferté en fut renversée, & l'on ne put donner aucun secours au Maréchal de la Ferté; d'abord les Espagnols perdirent beaucoup de monde, & ils furent repoussés. Le Grand Condé les ramena quatre fois à la charge; enfin ils pénétrèrent dans les lignes; beaucoup de

1656.

François périrent à cette dernière attaque ; quatre mille furent faits prisonniers ; de ce nombre étoient plusieurs Officiers Généraux , & le Maréchal de la Ferté , qui fit dans cette occasion tout ce que l'on pouvoit attendre d'un homme de tête & de courage ; pour le Maréchal de Turenne , il sortit de cette affaire en homme habile. Avec peu de troupes il se retira à la vûe de l'armée Espagnole, supérieure en nombre & victorieuse, sans que l'on pût l'entamer ; il choisit sa retraite entre le Quesnoy & la Forêt de Marmaux. Les Espagnols firent reconnoître son poste , mais ils n'osèrent l'attaquer. Ce qu'il fit de plus glorieux , fut qu'avec les débris d'une armée battue , il embarrassa les Espagnols , qui , après le secours de Valenciennes , firent le siège de Condé. Pendant ce siège , Turenne sortit de son poste , & se présenta devant Saint Venant pour l'attaquer. Dom Jean d'Autriche & M. le Prince s'obstinoient à prendre la garnison de Condé à discrétion. Ils craignirent que le siège ne fût assez

long pour donner au Maréchal de Turenne le tems de prendre Saint Venant, & ils accorderent une capitulation honorable à la garnison de Condé. Turenne ayant appris la reddition de Condé, se retira à Lens où il forma le projet du siège de la Capelle. Je dirai dans son tems comment ce projet fut exécuté.

1656.

L'on fut bientôt à Madrid la nouvelle du secours de Valenciennes, & de la victoire de l'armée Espagnole. Dom Louis envoya Christoval son Secrétaire, pour l'apprendre à M. de Lyonne, & pour examiner quelle impression elle feroit sur cet Ambassadeur; M. de Lyonne n'en parut point allarmé; & bien loin de rabatre de ses prétentions, il dit à Christoval qu'il étoit persuadé que le Roi ne voudroit plus rétablir M. le Prince dans ses biens, & dans les droits de Prince du Sang, qu'il avoit marqué de l'acharnement à l'attaque des lignes de Valenciennes, & que sans lui les Espagnols ne feroient pas revenus quatre fois à la charge; ce qui est un

1656.

nouveau mérite , ajouta M. de Lyonne , pour M. le Prince , auprès du Roi d'Espagne , est un nouveau démérite auprès de son Maître , & je crois que j'aurai des ordres précis pour ne pas entendre prononcer son nom , jusqu'à ce qu'il ait posé les armes. M. de Lyonne affecta de tenir ce discours à Christoval , qu'il savoit être attaché particulièrement à M. le Prince , & qu'il soupçonnoit même d'avoir reçu de l'argent pour appuyer fortement les prétentions de ce Prince. Christoval répondit qu'il falloit s'en prendre à Dom Jean d'Autriche de la levée du siège de Valenciennes. Je vois la paix rompue , clair comme le jour , dit M. de Lyonne ; le Roi sera ferme sur l'objet de ses conquêtes ; j'aurai des ordres rigoureux pour M. le Prince , & vous autres Espagnols enflés par ce petit succès , vous ne voudrez pas consentir à mes demandes ; je vais attendre mes ordres à Bayonne ; s'ils ne sont tels que je les présume , je reviendrai sur mes pas. Christoval tâcha de l'engager

à ne pas partir, promettant de la part de l'Espagne toute facilité pour la paix. Il n'y a plus, dit M. de Lyonne, qu'une seule voie pour y arriver, c'est de traiter de votre part avec générosité. Mon Maître au milieu de ses succès m'a fait partir pour venir offrir la paix au Roi d'Espagne jusques dans sa Cour; nous verrons comment vous en userez après le petit désordre qui nous est arrivé; vous obtiendrez plus en agissant généreusement, qu'en suscitant des difficultés.

Christoval pressa M. de Lyonne de s'expliquer davantage; je suppose, dit l'Ambassadeur, que Dom Louis est disposé à faciliter la paix, & que je recevrai des ordres plus forts que ceux que l'on m'avoit donnés. Si l'Espagne se relâchoit sur quelque'un des articles qu'elle a toujours contestés, & que je pusse en informer mon Maître par un Courier extraordinaire, cette générosité feroit sûrement supprimer les nouveaux ordres que j'attens. Christoval assûra M. de Lyonne qu'il pouvoit dépêcher son Courier,

1656.

pour informer la Cour de France que l'affaire de Valenciennes ne changeoit rien aux articles qui avoient été arrêtés. Le Roi , dit M. de Lyonne , me regarderoit comme un mauvais Négociateur , si je lui envoyois un Courier pour lui apprendre que la perte de deux mille hommes ne dérangerait pas un traité important. Que conseilleriez-vous donc à l'Espagne d'offrir dans ce moment , dit Christoval ? La France , répondit M. de Lyonne , ne fera jamais la paix qu'elle ne conserve Arras & Perpignan ; nous sommes d'accord sur Arras ; je conseille à l'Espagne d'offrir Perpignan. Vous voudriez donc , dit Christoval , qu'après la victoire de Valenciennes , l'Espagne offrît une place qu'elle ne céderoit pas même , si elle avoit perdu une bataille. Vous travaillez à augmenter votre frontière de Flandres pour couvrir Paris ; par la même raison , nous prétendons fortifier notre frontière d'Espagne , & avoir Perpignan. Le Roi , dit M. de Lyonne , vous offre la paix , quoiqu'il ait lieu d'espé-

rer une guerre heureuse ; c'est une preuve qu'il desire la paix sincèrement ; s'il la fait , il ne cherchera pas à renouveler la guerre ; quant à l'Espagne , nous sommes persuadés qu'elle ne veut la paix que pour reprendre haleine ; si elle peut conquérir le Portugal , elle voudra recouvrer les places qu'elle nous cede aujourd'hui ; c'est ce qui détermine mon Maître à assurer ses frontieres aux Pays-Bas par Arras , & du côté de l'Espagne par Perpignan , il y fera inflexible ; tôt ou tard l'Espagne sera forcée à relâcher cette place ; elle peut le faire à présent avec honneur ; c'est le moyen d'avoir des facilités sur d'autres objets importants. Au reste, M. de Lyonne avertit Christoval , que M. le Prince venoit de donner un mémoire de ses prétendues dettes actives , que l'on pourroit bien y répondre ; qu'il devoit d'abord compter avec le Roi , & commencer par rapporter ce que lui & les siens avoient pris dans les recettes de quelques Provinces de France. M. de Lyonnerendant compte au Roi

1656.

de cette conférence , assûra qu'il se soustiendrait dans l'état où il étoit avant l'affaire de Valenciennes , pour prescrire les conditions de la paix , plutôt que de les recevoir.

Lorsque les deux Ministres se virent , Dom Louis pria M. de Lyonne de répéter tout ce qu'il avoit dit à Christoval ; & après l'avoir entendu , Dom Louis dit que depuis la levée du siège de Valenciennes , tout ce que l'Espagne pouvoit faire , étoit de rester dans ses anciens engagements , & que son sort seroit bien malheureux , s'il falloit que la France profitât des batailles qu'elle perdoit , autant que de ses victoires. M. de Lyonne se contenta de redire que jamais la paix ne se feroit que Perpignan ne restât à la France , & que pour l'Espagne il valoit mieux le céder en cette occasion que dans un autre tems. Dom Louis refusa nettement la cession de cette place. M. de Lyonne conclut que la paix étoit rompue ; non , dit Dom Louis , nous la ferons vous & moi ; je prens cette assûrance , dit M. de Lyonne ,

ne pour un offre tacite de Perpignan. ~~_____~~

1656.

On parla de la restitution de Trin au Duc de Savoie. Le traité de Quérasque étoit formel en faveur de ce Prince ; l'Empereur lui en avoit même donné l'investiture ; Trin avoit été enlevé à la Maison de Savoie ; il n'appartenoit pas à la Maison de Mantoue , à qui l'Espagne vouloit le rendre. Dom Louis ne crut pas devoir combattre des raisons si fortes ; il changea de discours. Jamais , dit-il , la France ne sera tranquille , si l'on traite M. le Prince comme on l'a résolu ; il est plus avantageux de rétablir une parfaite intelligence entre lui & le Cardinal Mazarin. M. le Prince n'est pas irréconciliable ; s'il craint les Ministres de France , il sera alerte , & à la tête de toutes les cabales ; l'Espagne même ne pourra se dispenser de l'aider , elle lui a obligation. Dom Louis n'avoit pas encore parlé si haut ; c'étoit le fruit de la victoire de Valenciennes. M. de Lyonne répondit que s'il pouvoit se persuader que l'on pensât ainsi en Espagne , il partiroit sur le champ ,

T

1656.

& le Roi ne penseroit plus à la paix. Je ne doute pas , ajouta-t-il , que M. le Prince ne desiré de rétablir l'intelligence entre lui & le premier Ministre ; mais il est trop changeant pour s'y fier. Achévon le traité d'une maniere qui convienne à l'honneur de mon Maître , sans faire des propositions nouvelles qui aigrissent les esprits , & qui embrouillent les affaires ; après le traité on pourra parler des intérêts de M. le Prince.

Dès le commencement de cette négociation , le séjour de M. de Lyonne à Madrid n'avoit pas été un mystere , & aucun Ambassadeur étranger n'avoit demandé à entrer dans la négociation ; on crut que l'Espagne seroit disposée à la rompre , parce qu'elle espéroit de grands succès depuis la victoire qu'elle avoit remportée devant Valenciennes. L'Ambassadeur de l'Empereur prit ce moment pour se plaindre de ce que l'on traitoit une affaire de cette importance sans la participation de son Maître ; il craignoit que l'on ne traitât du mariage du Roi avec l'Infante , & que la France

débarassée de la guerre qu'elle avoit avec l'Espagne , ne tournât toutes ses forces contre l'Empereur, pour se venger de ce qu'il avoit donné des troupes à Philippe IV. malgré les engagements pris au traité de Munster ; cet Ambassadeur n'oublia rien pour faire échoüer la négociation. Le Nonce du Pape à Madrid faisoit aussi des plaintes fort vives de la conduite du Cardinal Mazarin. J'aime mieux croire , disoit-il, que le Cardinal ne veut pas sincèrement la paix , que de penser qu'il veut faire à mon Maître l'affront de la conclurre sans sa médiation. L'Ambassadeur de Venise même demandoit d'intervenir dans le traité , sous le prétexte que ses Maîtres desiroient la paix plus qu'aucune Puissance de l'Europe ; on méprisa toutes ces clameurs , & au retour du Courier qui avoit été envoyé en France , & dans les Pays-Bas , les conférences recommencerent entre le Ministre d'Espagne & l'Ambassadeur de France.

M. de Lyonne proposa de décider enfin l'article des conquêtes. Il

1656.

prévoyoit que l'on romproit infailliblement sur les demandes de M. le Prince , & il vouloit savoir ce que la France pouvoit espérer à l'égard des places qu'elle avoit conquises. Dom Louis vouloit suivre la premiere méthode qui avoit été de traiter d'abord des intérêts des Alliés , & ensuite de ceux des deux Couronnes ; M. de Lyonne résista ; il dit que Dom Louis l'avoit engagé à examiner en premier ordre les intérêts des Alliés, en l'assurant qu'après avoir fixé ces intérêts , le Roi d'Espagne en feroit plus libéral de son bien ; cependant cette prétendue libéralité s'étoit bornée à offrir quatre ou cinq places pour toutes celles que la France possédoit à titre de conquêtes. M. de Lyonne dit qu'il ne vouloit plus échoüer contre le même écueil , & qu'il avoit ordre de savoir à quoi s'en tenir pour les places que la France avoit prises à l'Espagne. Il demanda à Dom Louis s'il ne se désistoit pas du principe qu'il avoit tâché d'établir , que le Roi de France ne pouvoit être satisfait que du côté ,

ou de la Flandre, ou de l'Espagne. Si Dom Louis y persistoit, M. de Lyonne vouloit se retirer, & il pressoit pour qu'on lui donnât une réponse précise. Dom Louis fut embarrassé; pour gagner du tems, il dit qu'il ne pouvoit répondre décisivement, sans avoir reçu les derniers ordres de son Maître, & il remit au lendemain: mais alors, bien loin de répondre avec cette précision que M. de Lyonne attendoit, il parla en général des facilités que le Roi d'Espagne apportoit à la paix, & de sa générosité à ne former aucune nouvelle demande à l'occasion de la victoire de Valencien-
nes.

1656.

M. de Lyonne répondit qu'il pourroit prouver aisément que son Maître seul se rendoit facile pour la paix, mais qu'il s'imposoit silence, & qu'il demandoit le dernier mot de l'Espagne sur les conquêtes. Dom Louis voulut encore échapper; M. de Lyonne le pressa: eh bien, dit-il, que demandez-vous? Je vais vous le dire clairement, répondit M. de Lyonne. Le Roi se conten-

1656.

te de ce qui a été arrêté pour les conquêtes qu'il a faites en Flandres; du côté des Pyrénées, il prétend garder les Comtés de Roussillon & de Cerdagne, Rozes & le Cap de Quiers; il abandonne le reste de ce qu'il possède en Catalogne. Votre prétention, répliqua Dom Louis, est si exorbitante & si injuste, qu'elle ne mérite point de réponse, & sur le champ il voulut renouveler ses instances pour M. le Prince. M. de Lyonne dit que cet article étoit arrêté; vous lui rendrez donc sa Charge & ses Gouvernemens; dit Dom Louis; non, répondit M. de Lyonne, il ne les aura pas; c'est cependant, dit Dom Louis, une condition nécessaire pour la paix. Est-ce votre dernier mot, répliqua M. de Lyonne? Dom Louis assûra qu'il ne s'en désisteroit jamais. M. de Lyonne se leva, & il pria le Ministre d'Espagne de se présenter le lendemain pour prendre congé. Dom Louis dit qu'il ignoroit si l'on pourroit voir le Roi le lendemain, mais qu'il en seroit bientôt informé.

Au sortir de la conférence , M. de Lyonne pria qu'on lui tint des chevaux prêts , & qu'on lui donnât une litiere ; on lui fit des difficultés sur tout. Il fit des instances pour avoir son audience de congé. Dom Louis dit qu'il n'avoit pû voir le Roi ; cependant M. de Lyonne savoit qu'il l'avoit vû , & il jugea que l'on étoit inquiet de sa résolution. On lui envoya Christoval pour lui dire que le lendemain il ne pourroit encore voir le Roi , parce que c'étoit jour de confession. M. de Lyonne répondit qu'il n'étoit pas indispensable qu'il eût l'honneur de voir le Roi d'Espagne , & qu'il lui suffisoit de porter en France des nouvelles de sa bonne santé. Christoval voulut prouver qu'il seroit indécent à M. de Lyonne de partir sans prendre congé , & en même tems il tâcha de renouer la négociation. Trin & Correggio , dit-il , ne sont pas des objets capables d'empêcher la paix ; je l'ai toujours crû ainsi , dit M. de Lyonne. Christoval ajouta que s'il decidoit des affaires, il n'exigeroit pas de la France

1656.

ce de ne point assister le Portugal ; que de-là en France il y avoit bien du chemin , & qu'il y auroit encore plus de difficultés pour y porter des secours. Si vous pouvez , dit M. de Lyonne , être autorisé à me porter cette parole , je répondrai par quelque chose de grand ; Christoval laissa tomber ce discours ; il parla de la précipitation du départ de M. de Lyonne. Pour le convaincre que la résolution de partir , & de rompre toute négociation étoit sincère , M. de Lyonne lui montra une lettre qu'il avoit reçue de M. Servien ; on lui ordonnoit de partir au plutôt , si l'Espagne ne faisoit des propositions plus raisonnables. Christoval en tira cette conséquence , qu'en France on ne vouloit pas la paix ; on ne la veut pas , dit M. de Lyonne , à des conditions honteuses.

Le lendemain , Christoval revint sous le prétexte d'apporter à M. de Lyonne le passeport qu'il avoit demandé. C'étoit le 7. Septemb. il dit qu'il seroit impossible de voir le Roi le jour de la Fête de Notre-Dame,

& il proposa quelques réflexions sur ce qui avoit occasionné la rupture des conférences. M. de Lyonne l'interrompit, & il assûra que si l'on vouloit le satisfaire sur les conquêtes du Roi, en un quart d'heure il arrangeroit tous les autres intérêts. Christoval protesta que l'Espagne n'avoit offert les places de Flandres que sous la condition que la France ne demanderoit point de satisfaction du côté des Pyrénées, & que si l'on cédoit quelques places dans le Roussillon, ou dans la Cerdagne, on en retrancheroit autant de celles qu'on avoit cédées en Flandres. L'objet de la Flandre est réglé, dit M. de Lyonne, je n'en puis rien retrancher.

Dom Louis fit demander une entrevûe à M. de Lyonne. Elle fut acceptée, sous la condition que l'article des conquêtes de Flandres demeureroit décidé, & que l'on ne parleroit que de la satisfaction que l'on devoit au Roi du côté de l'Espagne. Dom Louis se plaignit beaucoup de la hauteur de la France, qui demandoit tout, disoit-il, &

1656.

qui ne vouloit rien accorder. M. de Lyonne se justifia par la cession de la Lorraine , & par le rétablissement de M. le Prince dans des biens considérables , que sa révolte soumettoit à la confiscation. Il pria Dom Louis de bannir désormais tous les raisonnemens qui avoient été épuisés , & de se borner à des offres décisives ; il le conjura de ne pas laisser échapper l'occasion de conclure une paix nécessaire à tant de Peuples exposés aux malheurs de la guerre , une paix devenue facile par les articles importans qui avoient été décidés. Dom Louis dit pour toute réponse , qu'il falloit attendre le succès du siège de Valence en Italie , que les François faisoient alors. M. de Lyonne répondit qu'il avoit déjà trop attendu , & qu'il avoit passé ses ordres ; il représenta qu'il étoit facile de traiter dans la supposition que Valence seroit pris , & dans celle que le siège seroit levé , ce qui étoit très-incertain. Dom Louis se retrancha sur l'impossibilité où il étoit de faire des offres précises , parce qu'il n'avoit pû voir

le Roi ; vous êtes sûr d'en être approuvé, dit M. de Lyonne. Dom Louis répondit qu'il s'agissoit de faire ou de rompre la paix, & qu'il ne vouloit pas s'en charger seul. Donnez-moi du moins, dit M. de Lyonne, quelqu'espérance de satisfaction ; le Ministre d'Espagne répondit froidement que la restitution de Trin au Duc de Savoie n'empêcheroit pas la paix ; cette réponse même prouvoit qu'elle étoit encore bien éloignée.

1656.

Lorsque les Ministres se rassemblèrent, Dom Louis dit qu'il avoit sur le cœur un discours que M. de Lyonne lui avoit tenu à l'égard du Portugal. L'Ambassadeur François avoit dit que la France en abandonnant le Portugal, donnoit à l'Espagne des Royaumes dans les quatre parties du monde. Dom Louis paroissoit avoir oublié que dans les premières conférences, il avoit marqué de l'inquiétude au sujet du Portugal ; alors il avoit paru persuadé que la France lui donneroit toujours des secours indirects, & que l'Angleterre empêcheroit que

1656.

l'Espagne ne le subjuguât. L'affaire de Valenciennes avoit dissipé toutes ces frayeurs; quand même, dit Dom Louis, la France auroit la liberté d'assister le Portugal, l'Espagne ne laisseroit pas de le conquérir, soit par la difficulté d'y envoyer de France des secours suffisans, soit par l'impossibilité où étoit le Portugal de nourrir les troupes Françaises, soit enfin par l'espérance que l'Espagne avoit, & qu'elle ne dissimuloit plus, de ranimer la guerre civile en France, & de donner à Louis XIV. tant d'occupation dans son Royaume, qu'il ne pût porter ses armes dans des Pays éloignés. Laissez-nous donc, dit M. de Lyonne, la liberté d'assister le Portugal; nos secours vous paroissent assez indifférens; cependant nous voulons bien acheter la liberté de les donner au Portugal, & nous y mettrons un prix dont vous serez content. Au reste, la France ne craint point les divisions intestines sous un Roi majeur, aimé & respecté de ses sujets; si elle soutient le Portugal, le Roi d'Espagne

ne doit pas se flater d'y rentrer. Je
veux , dit Dom Louis , vous don-
ner une preuve de la passion que
mon Maître a pour la paix ; il vous
offre le Roussillon , avec une place
des Pays-Bas , telle qu'Hesdin ,
Landrecy , & Bapaume ; il ne
peut aller plus loin. M. de Lyonne
répondit , en demandant instam-
ment son audience de congé ; on
trouva encore des prétextes pour la
différer : l'Ambassadeur de France
ne prit congé du Roi d'Espagne
que le 11. Septembre.

1656.

Le lendemain Dom Louis lui
dit en l'embrassant , qu'il vouloit
faire un dernier effort pour la paix ;
mais avant d'expliquer les dernie-
res intentions de son Maître , il
exigeoit que M. de Lyonne parlât
nettement sur les intérêts des Alliés
& sur la restitution de Rozes. M.
de Lyonne répéta que les intérêts
des Alliés pouvoient être décidés
en un quart d'heure , & que la ces-
sion de Rozes ne seroit pas un ob-
stacle à la paix. Dom Louis crut
devoir profiter de cette lueur de fa-
cilité ; il dit que quand il parloit

1656.

de Rozes, il entendoit aussi parler du Cap de Quiers; M. de Lyonne rejetta cette petite ruse, mais foiblement. Dom Louis demanda si en cédant à la France le Duché de Bar, l'Espagne n'y trouveroit pas quelqu'avantage; si vous me parliez, dit M. de Lyonne, de la cession de la Lorraine, je vous donneroie une réponse qui vous plairoit fort. Cela est impossible, répondit Dom Louis; je n'ai rien à dire sur l'offre du Duché de Bar, répliqua M. de Lyonne; Dom Louis revint à la cession du Roussillon, avec deux places des Pays-Bas, dont il excluait Arras expressément. M. de Lyonne dit qu'Arras & Perpignan devoient rester à la France; alors Dom Louis lui rappella qu'il avoit dit à Christoval que l'on pourroit donner ailleurs à la France une récompense pour le Roussillon. Que demanderez-vous pour cette récompense, dit Dom Louis? Je demanderai, dit M. de Lyonne, Cambray & ses dépendances, Aire, Saint Omer, Béthune & la Bassée, ou le Duché de

Luxembourg , avec la Franche-Comté. Je ne vous donneroïis pas , dit Dom Louis , la moitié de l'un des deux. Prenez Thionville & Dampvilliers pour dédommagement de Perpignan & de Collioure ; vous pouvez être sûr , dit M. de Lyonne , que je ne vous prendrai pas au mot.

1656.

Dom Louis voulut faire encore une tentative pour M. le Prince ; je ne puis , dit M. de Lyonne , traiter cet article que les autres ne soient décidés. D'ailleurs vous m'avez promis de ne rien exiger de mon Maître qui soit contraire à son service , & à la dignité de sa Couronne ; traitez-nous comme l'Espagne elle-même a voulu être traitée à Munster ; quoiqu'alors elle fût aux abois ; elle refusa de rétablir le Comte d'Egmont , le Prince d'Epinois , & le Duc de Bournonville dans leurs Charges & dans leurs Gouvernemens. La France en fait déjà trop pour M. le Prince ; il faudroit avoir perdu le sens pour lui rendre sa Charge & ses Gouvernemens par un traité de paix , afin

1656.

qu'il en fût redevable au Roi d'Espagne , & qu'il ne dût rien à la bonté & à la générosité de son Maître. Dom Louis ne voulut pas entendre la force de cette expression ; il vouloit avoir personnellement le mérite du rétablissement de M. le Prince. Nous devrions , dit-il , dépêcher un nouveau Courier. Je suis sûr qu'il vous rapporteroit des ordres de céder Arras ou Perpignan. M. de Lyonne dit qu'il ne lui étoit plus permis de demander de nouveaux ordres , & il accepta une conférence pour le lendemain , avec protestation que dans cette conférence il conclurroit la paix , ou qu'il la romproit.

Le lendemain Dom Louis supposa une maladie , pour ne point voir l'Ambassadeur de France. M. de Lyonne ne laissa pas de se rendre à l'heure marquée , & il parla à Christoval avec beaucoup de vivacité. Je vois bien , dit-il , où tendent tous ces délais affectés ; on veut avoir des nouvelles du siège de Valence ; on espere qu'elles seront bonnes , & l'on en fera encore

re plus intraitable. Je me retire. Christoval alla sur le champ rendre compte à Dom Louis de la résolution de M. de Lyonne ; la maladie disparut , & les deux Ministres entrèrent en conférence. Dom Louis dit qu'il avoit bien réfléchi sur les dernières propositions , & que son Maître ne pouvoit offrir avec le Roussillon que deux places des Pays-Bas , dont on laissoit le choix à la France , pourvû qu'Arras n'y fût pas compris. Est-ce là , dit M. de Lyonne , la dernière résolution du Roi d'Espagne ? Je vais dire un mot , répondit Dom Louis , au-delà duquel mon Maître ne passera pas ; il offre le Roussillon , Hesdin, Landrecy & Bapaume. Pour toute réponse , M. de Lyonne se leva. Si je vous donnois Arras , dit Dom Louis , au lieu de ces trois places , me quitteriez-vous de la cession des deux Alsaces ? Je ne puis , dit M. de Lyonne , me désister de la cession de l'Alsace , que vous m'avez accordée ; mais je vois que vous abandonnez votre alternative, d'Arras, ou de Perpignan ; je ne pa-

1656.

bandonne point , répondit Dom Louis , M. de Lyonne lui dit , joignez Arras aux trois places que vous nous offrez ; il ne restera plus que le Quesnoy que vous contestez , & pour lequel vous ne ferez pas manquer la paix. Dom Louis protesta qu'il passeroit ses pouvoirs ; M. de Lyonne prit congé.

Il étoit monté en carrosse pour partir , lorsque Christoval vint lui dire de la part de Dom Louis , que les conditions de la paix étoient si avantageuses à la France , qu'il reviendrait de vingt lieues pour les accepter , & que pour lui en éviter la peine , il lui offroit Arras seul , avec la cession des droits de l'Espagne sur les deux Alsaces , pourvu que l'on convînt des intérêts de M. le Prince. M. de Lyonne répondit que son Maître prétendoit avoir , indépendamment des places qu'on lui cédoit aux Pays-Bas , le Roussillon , la Cerdagne & le Cap de Quiers , & il dit au Cocher d'aller. Christoval demanda le temps de porter cette réponse à Dom Louis , qui prit un prétexte pour

avoir une nouvelle conférence. M. de Lyonne se fit beaucoup presser pour l'accepter, & Christoval le conjura de dire, jusqu'à quel point il pouvoit se relâcher des demandes qu'il avoit formées. Je puis, dit M. de Lyonne, relâcher le Quesnoy ; mais il me faut les quatre autres places. Du côté de l'Espagne, j'ai déjà cédé Rozes ; j'y ajoute le Cap de Quiers ; si nous prenons Valence, on nous donnera Thionville pour indemnité.

Après cette scene vive & unique en matiere de négociation, Dom Louis se plaignit de cette maniere de traiter, qui étoit insupportable, & il dit que s'il n'étoit animé d'un zele bien sincere pour la paix, il auroit rompu depuis long-tems les conférences, autant pour la promptitude Françoisse, que pour le fond des contestations. M. de Lyonne s'excusa sur les ordres précis qu'il avoit reçûs. Dom Louis lui offrit du côté des Pays-Bas, ou Arras seul, ou Hesdin, Landrecy & Bapaume. M. de Lyonne demanda ces quatres places. Dom Louis dit

1656.

qu'il ne pouvoit les accorder fans l'avoir proposé au Conseil du Roi d'Espagne. M. de Lyonne refusa ce nouveau délai ; Dom Louis dit , qu'en effet le Conseil trouveroit fort étrange qu'il eût hésité sur une demande si excessive , dans un tems où les affaires de l'Espagne étoient parfaitement rétablies ; M. de Lyonne l'assûra qu'il lui étoit facile de justifier la cession des quatre places qu'il demandoit , que l'Espagne réparoit ainsi une partie des pertes qu'elle avoit faites , qu'elle satisfaisoit tous ses Alliés , & qu'elle obligeoit la France à abandonner le Portugal. Dom Louis persista à demander le tems d'assembler le Conseil , & M. de Lyonne fut obligé d'attendre sa réponse.

On chercha bien des prétextes pour différer ce Conseil qui devoit décider du succès de la négociation. M. de Lyonne renouvela ses plaintes , & dit que l'assemblée du Conseil n'étoit qu'une vaine formalité , & que tout le Conseil résidoit dans la tête de Dom Louis ; ce Ministre s'en défendit modeste

ment , & il fit un grand étalage de toutes les espérances que l'Espagne avoit pour la Campagne prochaine en Italie. L'Empereur avoit donné dix mille hommes pour attaquer le Duc de Modene de concert avec les Espagnols , & Dom Louis ne doutoit pas que la perte de ce Prince ne fût certaine. Vous faites beaucoup valoir , dit-il , à M. de Lyonne , la restitution de la Lorraine ; croyez-vous que nous ne voyons pas que les Etats de Lorraine feront bientôt à la disposition du Roi de France. Le Duc Charles a peu d'années à vivre , & votre Maître a à son service tous les Princes qui doivent succéder au Duc ; c'est plus par honneur que par intérêt que nous demandons son rétablissement. Voulez-vous rendre à M. le Prince tout ce qu'il possédoit avant la guerre , & nous céder toutes vos conquêtes ? nous vous laisserons la Lorraine , dont le Roi d'Espagne dédommagera le Duc Charles en Franche-Comté , ou en Portugal. M. de Lyonne répondit que si on vouloit ajouter à la Lor-

rairie quelques places des conquêtes avec le Luxembourg & la Franche-Comté, qui étoient deux Pays inutiles à l'Espagne, il pourroit accepter la proposition. La vôtre, dit Dom Louis, est de celles qui ne méritent point de réponse. Il fallut donc attendre la prétendue décision du Conseil d'Espagne sur la cession des quatre places que M. de Lyonne demandoit : mais Dom Louis l'avertit que si l'on prenoit une résolution à cet égard, il falloit en même tems terminer toutes les autres difficultés. Vous avez affecté, dit-il à M. de Lyonne, dans nos dernières conférences, de ne point parler de la Cerdagne, du Comté de Charollois, & du Château de Joux en Franche-Comté; vous devez tenir pour sûr que l'Espagne prétend les avoir; M. de Lyonne étoit persuadé que la France devoit les rendre, & il combattit cette demande très foiblement.

Si M. de Lyonne impatientoit Dom Louis par sa vivacité, Dom Louis le lui rendoit par sa constance à renouveler les mêmes offres,

& à répéter les mêmes raisons. Lorsque M. de Lyonne s'attendoit à apprendre enfin la décision du Conseil d'Espagne, Dom Louis proposa à M. de Lyonne de se désister de l'une des quatre places contestées, & de dépêcher un Courier en France pour demander de nouveaux ordres sur ce désistement ; M. de Lyonne refusa tout, & il dit qu'il savoit ce qui s'étoit passé dans le Conseil du Roi d'Espagne. Voyons, dit Dom Louis, si vous avez deviné ; on a été d'avis, dit M. de Lyonne, qu'il n'y avoit aucune nécessité de céder en même tems Arras & Perpignan, mais qu'il falloit tenir la parole que le premier Ministre avoit donnée de céder à la France ; vous avez deviné, dit Dom Louis ; ce n'est pas tout, ajoûta M. de Lyonne ; on a décidé que dans l'état où est l'Espagne, elle doit encore faire le sacrifice des deux places contestées. En cela, répondit Dom Louis, vous n'avez pas rencontré si juste ; je ne suis autorisé qu'à vous céder l'une des deux places, & je vous offre

1656.

Landrecy. Dieu soit loüé , dit M. de Lyonne, la paix ne tient plus qu'à la cession de Bapeaume qui ne vous sert de rien. Il est tems , dit Dom Louis , de dépêcher un Courier pour porter en France ces nouvelles propositions. M. de Lyonne assûra qu'il avoit toutes les instructions , & tous les ordres qu'il pouvoit desirer , & qu'il lui étoit défendu d'en demander de nouveaux. Dom Louis répliqua en colere , que s'il étoit à la place du Cardinal Mazarin , il feroit trancher la tête à M. de Lyonne , pour avoir refusé d'envoyer un Courier , lorsque la paix ne tenoit plus qu'à un objet très-médiocre. M. de Lyonne se justifia sur l'ordre précis qu'il avoit de demander Bapeaume , & Dom Louis dit qu'on lui avoit ordonné de le refuser ; cependant il parut par les instances qu'il fit pour traiter des intérêts de M. le Prince , qu'il auroit abandonné Bapeaume , s'il avoit pû obtenir que ce Prince fût rétabli dans sa Charge & dans ses Gouvernemens ; mais M. de Lyonne refusa absolument de traiter

ter cette affaire , jusqu'à ce que l'article des conquêtes fût arrêté.

1656.

Il se retira résolu de partir pour la France ; à minuit , il demanda des chevaux. Christoval s'étoit caché dans le Palais de Buenretiro , à côté du logement qu'on avoit donné à M. de Lyonne. Lorsqu'il vit que l'Ambassadeur étoit prêt à partir , il vint lui dire de la part de Dom Louis , qu'on lui donneroit un homme pour l'accompagner ; M. de Lyonne répondit que la précaution étoit inutile , & que son passeport lui suffisoit. L'offre qu'on lui faisoit n'étoit qu'un prétexte pour renouer la négociation. Vous êtes donc résolu , dit Christoval , de ne pas céder pour une place comme Bapeaume : M. de Lyonne s'excusa toujours sur les ordres qu'on lui avoit donnés. Christoval dit qu'on pouvoit le satisfaire sur les places de Flandres , s'il vouloit abandonner le Comté de Cerdagne , celui de Charollois , & le Château de Joux , en assurant que l'Espagne ne se relâcheroit jamais sur aucun de ces articles. M. de Lyonne aban-

donne la Cerdagne, & il demande le Charollois, ou le Château de Joux; Christoval insiste; M. de Lyonne se contente des quatre places que l'on cédoit aux Pays-Bas. On ne vous les cede, dit Christoval, qu'à condition que vous satisferez l'Espagne sur les intérêts de ses Alliés; la condition est inutile, dit M. de Lyonne, si l'on ne s'accorde pas pour les Alliés: la cession des places de Flandres tombe d'elle-même.

M. de Lyonne se félicitoit de les avoir obtenues; cependant il étoit persuadé que l'on romproit à l'occasion des Alliés. Lorsqu'il vit Dom Louis, ils reconnurent mutuellement que l'objet des conquêtes étoit arrêté, & ils convinrent qu'aucun événement de la guerre ne pourroit le déranger. M. de Lyonne dit qu'il ne parleroit plus des intérêts de M. le Duc de Savoie, puisque l'Espagne avoit offert de lui rendre Trin, Vercel & le Ceneio, & de lui donner satisfaction sur un mémoire qu'il avoit présenté à Munster. Dom Louis soutint

qu'il avoit toujours assuré que l'Espagne s'étoit engagée à rendre Trin au Duc de Mantoue ; qu'il falloit au moins dégager sa parole , qu'il en écriroit au Comte de Fuenfaldagne , & que cet objet n'arrêteroit point la paix ; à l'égard du Duc de Modene , M. de Lyonne dit à Dom Louis qu'il lui avoit accordé tout ce qu'il avoit demandé pour ce Prince , à la réserve de Correggio , qui étoit une bagatelle pour l'Espagne , & qu'il étoit juste de rendre au Duc de Modene. Dom Louis ne contesta point ; mais, dit-il , parlons un peu des Alliés de mon Maître , & premierement de M. le Prince. Je croyois , répondit M. de Lyonne , que les Rois n'avoient pour Alliés que des Souverains , & qu'ils n'honoroient jamais de ce titre les Sujets d'une autre Puissance ; ils peuvent être sous leur protection , ils ne sont jamais leurs Alliés. Je ne disputerai pas sur le mot , dit Dom Louis , allié , ou sous la protection , M. le Prince a lieu d'attendre que le Roi d'Espagne aura soin de ses intérêts.

1656.

M. de Lyonne proposa de fixer d'abord ce que l'on rendroit au Duc de Lorraine ; Dom Louis dit qu'il s'en garderoit bien , si la paix devoit manquer , il ne vouloit pas que la haine en retombât sur M. le Prince : cela sera bien difficile , répondit M. de Lyonne ; mon Maître accorde au Duc de Lorraine presque tout ce que vous demandez pour lui ; quant à M. le Prince , je tiens son affaire pour décidée. Vous lui rendrez donc sa Charge & ses Gouvernemens , répliqua Dom Louis : oui , dit M. de Lyonne , si son rétablissement ne porte aucun préjudice au service , & à l'honneur de mon Maître ; examinons donc , dit Dom Louis , quel préjudice ce rétablissement peut porter à la France ; il n'y a que mon Maître , répondit M. de Lyonne , qui puisse être Juge de son honneur & du bien de son service. Dom Louis dit , que d'abord que le Roi de France auroit rendu ses bonnes grâces à M. le Prince , il n'y avoit pas un François à qui l'on pût confier avec plus de justice les

Charges & les Gouvernemens les plus importans ; le Roi, dit M. de Lyonne, ne le pense pas ainsi ; il croit que la raison & la politique ne permettent pas de confier de grandes Charges à ceux qui ont manqué de fidélité ; M. le Prince s'est servi de son Gouvernement même pour attaquer la Monarchie, & pour l'anéantir, s'il lui avoit été possible ; comment oſe-t-il le reclamer dans un tems où il a encore l'épée tirée contre son Maître ?

Dom Louis ne répliqua pas, & M. de Lyonne passa aux intérêts du Duc de Lorraine. Je pourrois, dit-il, prétendre que la Lorraine ne doit pas être restituée au Duc Charles, qui l'a cédée à son frere. Dom Louis dit que cette prétention seule romproit le traité, & que la cession avoit été révoquée du consentement même du Duc François de Lorraine. M. de Lyonne ajoûta qu'il ne devoit pas être question de rendre le Duché de Bar, que le Parlement avoit réuni à la Couronne pour félonie du Vassal envers son Seigneur Suſerain : mais,

1656.

dit M. de Lyonne , je veux dire tout d'un coup ce que mon Maître peut faire pour plaire au Roi son oncle. Nous rendrons la Lorraine entière au Duc Charles , à condition que l'on démolira les fortifications de Nancy , & qu'elles ne pourront être rétablies. Nous retiendrons le Comté de Clermont , Stenay , Jametz , Dun , & le Duché de Bar, au lieu des dépendances des trois Evêchés ; nous aurons un chemin en Lorraine pour aller en Alsace ; ce chemin nous est absolument nécessaire , à moins que le Roi d'Espagne ne le donne en Franche-Comté. M. de Lyonne prétendit prouver que les dépendances des trois Evêchés dédommageoient le Duc de Lorraine du Duché de Bar.

Pour M. le Prince , dit M. de Lyonne , j'ai ordre de traiter ses intérêts tout différemment de ceux des Alliés. Je dirai simplement les intentions de mon Maître , puisqu'il s'agit d'un de ses Sujets , & je les dirai avec cette confiance que m'inspire l'exemple de l'Espagne.

Elle n'a pas voulu souffrir qu'on parlât du Portugal : je pouvois exiger le même silence sur M. le Prince avec beaucoup plus de raison ; mais mon Maître veut bien en faveur de la paix , & pour plaire au Roi d'Espagne , pardonner à M. le Prince le crime dont il est coupable. Il le rétablira dans ses biens & dans ses honneurs ; il n'en excepte que sa Charge & ses Gouvernemens : acceptez , ou refusez , je ne disputerai point. Ainsi , dit Dom Louis , vous ne voulez rien faire de plus pour M. le Prince que ce que vous exigez de nous pour Margarit. * Si Margarit avoit eu , dit M. de Lyonne , des Charges & des Gouvernemens en Catalogne , je ne vous aurois pas demandé qu'il y fût rétabli ; nous ne ferons pour M. le Prince que ce que vous avez fait autrefois pour le Comte d'Egmont , pour le Prince d'Epinois , & pour le Duc de Bournonville : belle comparaison , répondit Dom Louis , entre M. le Prince , & les trois hommes que vous nommez ! M. de Lyonne dit , cette raison est

1656.

* *L'un des Auteurs de la Révolte des Catalans.*

1656.

directement contre vous ; plus M. le Prince est grand par ses talens & par sa naissance , moins nous lui devons donner de moyens d'exciter des troubles. On lui fait grace de le comprendre dans ce traité. Il ne peut, dit Dom Louis, trouver de sûreté que dans un traité solennel ; il a déjà éprouvé les rigueurs d'une prison. M. de Lyonne répondit que toute personne qui aimeroit M. le Prince ne lui conseilleroit jamais de rentrer en France par cette porte ; il lui seroit plus avantageux de devoir tout à la générosité du Roi. Si Dieu nous fait la grace d'achever ce traité , dit Dom Louis , j'espère que nos Maîtres seront unis d'une amitié si sincère , que non-seulement la porte pour passer de l'un à l'autre ne sera pas suspecte , mais qu'elle servira même de mérite. Dom Louis dit qu'il falloit reconcilier M. le Prince & le Cardinal Mazarin. Nous sommes ici , dit M. de Lyonne , pour faire un traité entre les Rois de France & d'Espagne ; nous ne devons pas nous occuper d'une reconciliation par-

ticuliere ; le tems même n'y est pas propre , on pourra la faire un jour. M. le Prince peut mériter par sa conduite de plus grandes graces que celles dont mon Maître l'avoit comblé avant sa révolte. Dom Louis demanda du tems pour penser au dénouement de cette grande affaire. En sortant de la conférence , M. de Lyonne dit à Christoval ; avertissez votre Maître qu'il n'y a point à disputer sur les offres que je fais pour M. le Prince. Il a donné un mémoire de ses prétendues dettes actives , dont on s'est moqué à la Cour ; l'affaire de Valencien-nes lui a trop enflé le cœur.

1656.

Lorsque Dom Louis vit M. de Lyonne , il lui dit qu'il voyoit avec peine , que l'ouvrage de la paix déjà si avancé alloit échoïer , si la France persistoit dans la résolution qu'elle avoit prise pour M. le Prince. M. de Lyonne répondit qu'il y persistoit , & qu'il y persisteroit toujours , suivant les ordres qu'il avoit reçus ; mais qu'il vouloit bien suggérer à Dom Louis des raisons très-fortes pour réduire au silence M. le

1656.

Prince & ses Agens. D'abord le Roi ne doit point confier le Gouvernement le plus important du Royaume, & l'une des premières Charges de la Couronne à un Sujet qui lui demande des places si distinguées les armes à la main. L'Espagne a établi elle-même la forme que l'on doit donner à cette sorte de pardon par l'exemple du Comte d'Egmont, du Prince d'Epinois, & du Duc de Bournonville; elle est allée plus loin, & elle a refusé de rendre les biens à quelques Seigneurs du Royaume de Naples qui ont suivi le parti de la France. Si Louis XIV. refusoit de rendre à M. le Prince les biens qu'il a possédés, Philippe IV. n'auroit rien à répondre à cet exemple, à moins qu'il ne voulût établir entre les deux Couronnes une différence que la France ne souffriroit jamais. Les Rois de France & d'Espagne sont mutuellement dans ce traité de grands sacrifices à la paix; seroit-il juste qu'un Sujet, & un Sujet révolté fût seul rétabli dans tout ce qu'il possédoit avant la guerre? Le

Duc de Lorraine perd une partie de ses Etats ; cependant il a pris le parti de l'Espagne par attachement pour la Maison d'Autriche ; il la sert depuis vingt ans ; M. le Prince qui vient d'entrer à son service, ne se borne pas à être rétabli dans ses biens , il veut encore des récompenses. L'Espagne elle-même est obligée par le sort des armes , à démembrer ses Etats. M. le Prince ne veut rien perdre de sa fortune. Dom Louis interrompt M. de Lyonne pour justifier M. le Prince ; ce sont , dit-il , ses ennemis qui l'ont contraint à prendre les armes pour sa sûreté. Jamais , répondit M. de Lyonne , Prince du Sang n'a obtenu de nos Rois autant de bienfaits que mon Maître en a accordés à M. le Prince. Il a été mis à Vincennes sur des preuves très-fortes , du dessein qu'il avoit formé des'emparer du Havre & de Brisach , & de troubler le Royaume ; vous savez trop bien , dit M. de Lyonne , les maximes du Gouvernement , pour ne pas approuver la conduite du Roi , & celle de son Ministre.

1656.

Dom Louis ne répliqua pas ; il faisoit , pour ainsi dire , de simples excursions en faveur de M. le Prince ; dès qu'on lui résistoit , il changeoit d'objet. Dans cette occasion, il reprit l'affaire de Lorraine. Le Ministre François se proposa de prouver qu'il étoit plus avantageux au Duc de Lorraine d'avoir les dépendances des trois Evêchés , que le Duché de Bar ; il observa d'ailleurs que si l'on cédoit les dépendances au Roi, il faudroit beaucoup de tems & de travail , pour en fixer les bornes , & cette difficulté retarderoit nécessairement la restitution de la Lorraine. Avec tout cela, dit Dom Louis, vous voulez encore mordre sur la Lorraine , sous le prétexte d'avoir un chemin pour aller en Alsace. Si vous voulez , répondit M. de Lyonne , nous mordrons sur la Franche-Comté , & vous serez quitte de la morsure de la Lorraine ; mais ce chemin nous est nécessaire. Il ne s'agit au reste que de quelques Bourgs & de quelques Villages depuis Bar jusqu'en Alsace. M. le Duc de Lorraine ne

• du *Traité de Paix des Pyrén.* 253
doit pas se plaindre , si nous rete-
nons dix ou douze Villages, lorsque
nous lui en rendons trois ou qua-
tre mille. 1656

Dom Louis demanda du tems pour voir la Carte du Pays. Quand est-ce donc , dit M. de Lyonne , que vous voudrez bien enfanter la paix , qui ne tient plus qu'à la Charge & aux Gouvernemens de M. le Prince ? Vous nous la donnerez vous-même , répondit Dom Louis, si vous voulez les lui rendre ; c'est demain le jour de la naissance de notre Infante ; j'espere qu'en faveur d'un jour si heureux , vous m'accorderez demain ce que vous me refusez aujourd'hui. Donnez-nous, dit M. de Lyonne , la personne que vous nommez , & donnez-nous la sans biens , je rendrai tout à M. le Prince ; & ce jour si heureux pour l'Espagne , sera signalé par le bonheur de toute la Chrétienté. Dom Louis répondit qu'il n'avoit point de pouvoir à cet égard.

L'Espagne n'avoit plus d'autre objet que les intérêts de M. le Prince ; Dom Louis voulut faire les

1656.

plus grands efforts pour obtenir la Charge & les Gouvernemens ; & lors même qu'il étoit forcé de céder aux raisons pressantes & justes de M. de Lyonne, il se flatoit de réussir par importunité & par obstination. Il demanda la Charge & les Gouvernemens de M. le Prince, comme si sa demande n'avoit pas été rejetée souvent, & par des motifs auxquels il n'avoit rien à répondre. M. de Lyonne s'en tenoit à la déclaration qu'il avoit faite ; il observa seulement que c'étoit une injustice extrême de vouloir obliger son Maître à exécuter tout le traité que M. le Prince avoit fait avec les ennemis de la France ; qu'il vouloit bien en exécuter une partie, & qu'il refuseroit toujours ce qui étoit contre son honneur & contre le bien de son service. Dom Louis répondit qu'il avoit signé & juré de procurer à M. le Prince un rétablissement complet. Le Roi d'Angleterre, dit-il, a bien fait rétablir le Duc de Rohan dans ses Charges & dans ses Gouvernemens ; le Roi d'Espagne aura-t-il moins de crédit

sur l'esprit du Roi son neveu? Vous êtes mal informé, dit M. de Lyonne, après que l'on eut abbatu en France le Parti Huguenot, le Duc de Rohan se retira à Venise; dans sa retraite il ne jouït d'aucune Charge; il n'eut d'autres Gouvernemens que ceux que les Huguenots lui confierent pour leurs places de sûreté. On lui laissa les biens qu'il avoit en France, en lui imposant l'obligation de sortir du Royaume, & de se retirer dans un Pays non suspect; il obéit, & il ne rentra au service du Roi que lorsqu'il fut rappelé pour commander les troupes Françoises dans la Valteline. L'exemple du Duc de Rohan n'est donc point favorable à M. le Prince. Si le Roi Henri le Grand acheta cher M. de Villars, il sacrifia son ressentiment, quelque juste qu'il fût, à son intérêt. M. de Villars possédoit le Havre, & il avoit un grand crédit en Normandie. Si M. le Prince étoit Maître de la Guyenne, comme il l'a désiré, le Roi pourroit lui rendre sa Charge & ses Gouvernemens, pour recouvrer

1656.

une Province si importante ; mais il n'a rien , & il demande tout. M. de Lyonne ne voulut pas rejeter sur le Roi d'Espagne le dédommagement de M. le Prince : on lui avoit défendu de s'en mêler.

Les Ministres se séparèrent fort disposés à rompre la paix. Dom Louis crut toucher M. de Lyonne, en lui marquant une confiance entière , & en le consultant comme son ami. Il lui envoya Christoval , & il lui fit dire qu'il étoit fort embarrassé , qu'il n'osoit manquer à un traité solennel , & que s'il ne faisoit rétablir M. le Prince , après avoir tenu long - tems le Duc de Lorraine en prison , l'Espagne n'auroit jamais d'Alliés. Ce motif même devoit rendre l'Ambassadeur de France encore plus inflexible ; mais il répondit avec une reconnaissance apparente pour la confiance que Dom Louis vouloit bien avoir en ses conseils , & il dit qu'il étoit bien triste de voir échoüer la paix pour le seul intérêt d'un Sujet du Roi ; nous pourrions , dit Christoval , donner à M. le Prince quelque Etat

qu'Etat à Naples , ou en Sicile ; mais vous seriez les premiers à vous plaindre qu'on vous enleve un Prince du Sang de France : aurions-nous tort, dit M. de Lyonne? Vous reconnoissez vous-même combien nos plaintes feroient justes , avant que j'aye pû vous le représenter.

1656.

Au reste , ajoûta-t-il , je suis étonné de l'embarras de Dom Louis; il ne peut avoir promis à M. le Prince que de faire tous ses efforts pour le rétablir ; il n'est pas obligé à l'impossible : ce rétablissement dépend de la volonté du Roi , qui ne voudra jamais exécuter dans toute son étendue un traité fait contre lui ; le noeud n'est pas indissoluble, puisque M. le Prince demande lui-même qu'on ne rompe pas le traité pour ses intérêts. Dom Louis demanda à voir M. de Lyonne; il le pressa , il le conjura de se rendre plus facile pour M. le Prince , par l'intérêt qu'ils avoient l'un & l'autre à consommer un traité si avancé. Le désintéressement de M. le Prince, dit-il , est une nouvelle chaine qui lie le Roi d'Espagne , & qui l'oblige

ge à être encore plus fidele à sa parole. Si mon Maître , répondit M. de Lyonne , fait ce que vous souhaitez , il comptera moins gagner par ce traité les places que vous lui cédez , que perdre la Guyenne qui demeurera à la disposition d'une Couronne étrangere. Vous avez , dit Dom Louis , trop mauvaise opinion de nous ; nous traitons avec sincérité ; nous ne cherchons point à conserver des intelligences en France , & à nous y faire des Partisans ; faut-il que pour *une petite digression* que M. le Prince a faite , la Chrétienté perde toute espérance de la paix ? M. de Lyonne releva l'expression singuliere de *petite digression* employée pour expliquer une révolte contre son Roi. C'est , dit Dom Louis , le premier mot qui m'est venu à la bouche ; en effet , M. le Prince n'a fait qu'*une petite parenthèse*. Il faut , dit M. de Lyonne , terminer un discours aussi étonnant. Il lut à Dom Louis une lettre du Cardinal Mazarin , où le premier Ministre lui ordonnoit de se retirer sur le champ ,

si on demandoit de rétablir M. le Prince dans sa Charge & dans ses Gouvernemens. 1656.

Dom Louis ne parut pas persuadé que les ordres donnés à M. de Lyonne fussent si sévères ; il voulut encore négocier. C'est , dit-il , un effet de la prudence du Roi Très-Chrétien d'avoir mis en dépôt la Charge & une partie des Gouvernemens de M. le Prince entre les mains de M. le Prince de Conty son frere , pour les retirer plus aisément. Il en faut juger tout autrement , dit M. de Lyonne ; si le Roi avoit crû pouvoir jamais rendre à M. le Prince sa Charge & ses Gouvernemens , il ne se seroit pas pressé d'en disposer en faveur d'un Prince du Sang ; il ne se seroit pas exposé à faire l'affront au Prince de Conty de l'en dépouiller ; toute dissertation devient inutile ; donnez-moi une réponse précise. Dom Louis aimoit à gagner du tems. Il est de mon devoir , dit-il , de rendre compte à mon Maître de l'état de la négociation ; demain je vous rendrai une réponse décisive.

1656.

Lorsque M. de Lyonne attendoit cette réponse , Christoval vint le prier de trouver bon qu'elle fût différée de vingt-quatre heures , parce que le Roi d'Espagne vouloit assembler son Conseil. M. de Lyonne répondit qu'il n'auroit jamais crû que l'on tint un Conseil à Madrid , pour disposer de la Charge & des Gouvernemens de M. le Prince : souvenez-vous , dit-il , à Christoval , qu'il me faut une réponse nette & précise.

Dom Louis rendit lui-même cette réponse à M. de Lyonne ; il dit qu'on avoit délibéré dans le Conseil du Roi d'Espagne sur l'exécution du traité solennel qu'il avoit juré à M. le Prince ; mon Maître , ajoûta-t-il , en a retiré de grands avantages ; il est résolu de tout hasarder plutôt que de ne pas rétablir M. le Prince dans sa Charge & dans ses Gouvernemens. M. de Lyonne répondit , si vous aviez voulu me faire plutôt cette déclaration , vous vous seriez épargné bien de la peine : votre prétention est injuste , elle sera un obstacle

du Traité de Paix des Pyrén. 261
éternel à la paix; il prit congé de
Dom Louis, & il se retira.

1656.

Par la dernière dépêche de M. de Lyonne à la Reine, il paroît qu'il avoit été chargé de fonder les intentions du Roi d'Espagne sur le mariage de Louis XIV. avec l'Infante, & qu'on lui avoit donné les pouvoirs les plus amples pour conclurre ce mariage. Lorsque les conférences furent rompues, Christoval vint voir M. de Lyonne, toujours sous quelques prétextes spécieux, mais en effet pour faire de nouvelles propositions. M. de Lyonne lui dit qu'il pouvoit encore offrir à l'Espagne une planche après le naufrage; si l'on donnoit, dit-il, l'Infante au Roi, je laisserois Dom Louis maître absolu des conquêtes & des intérêts de M. le Prince. Christoval rendit compte de cette proposition; Dom Louis répondit que cela étoit impossible; qu'alors l'Infante étoit héritière de la Couronne d'Espagne, & qu'on ne pouvoit pas s'exposer à réunir cette Couronne avec celle de France. M. de Lyonne offrit inutile-

ment les renonciations les plus fortes : s'il étoit possible , dit Christoval , de marier l'Infante en France , ce seroit plutôt avec le Duc d'Anjou qu'avec le Roi ; au moins nous aurions un Roi en Espagne ; mais ce mariage est également impossible ; nous avons des engagemens directement opposés. Quant au mémoire que M. le Prince a présenté , pour ce qui lui est dû en France , l'Espagne , dit Christoval , pourra l'en dédommager. M. le Prince offre de céder Chantilly au Roi , qui a marqué du goût pour cette belle maison ; on pourroit même trouver des tempéramens pour la Charge & pour les Gouvernemens de M. le Prince ; le Roi de France est assez grand pour lui en donner d'équivalens ; il ne s'agit que de contenter M. le Prince ; de quelque maniere qu'il soit satisfait , l'Espagne sera contente. Je n'ai , dit M. de Lyonne , de pouvoir & d'ambition que pour la satisfaction de mon Maître. Christoval ne pouvant le fléchir , prit congé , & il demanda le passage en France pour

les Couriers extraordinaires que le Roi d'Espagne envoyeroit aux Pays-Bas. Je ne puis l'accorder, répondit M. de Lyonne; ces Couriers donneroient de l'ombrage à nos Alliés.

1656.

Ainsi s'évanoüirent toutes les espérances de la paix. L'Espagne sacrifia ses véritables intérêts, & le bonheur de ses Peuples à la réputation qu'elle vouloit avoir de ne jamais abandonner ceux qui se livroient à elle : la victoire de Valenciennes l'avoit rendue intraitable; elle se flatoit de succès encore plus grands; il fallut faire de nouveaux sièges, & livrer des batailles pour décider si M. le Prince auroit sa Charge & ses Gouvernemens.

La France n'attendoit plus rien des voies de conciliation, elle résolut de faire les plus grands efforts en Italie, & aux Pays-Bas pour obliger les Espagnols à accepter la paix. Pendant les conférences mêmes elle avoit fait une entreprise éclatante pour réparer la perte de Valenciennes, & pour détruire les

1656.

idées flatteuses que l'Espagne avoit des suites de cette victoire. Louis XIV. avoit en Italie ce que l'on appelloit alors deux armées , qui ne consistoient qu'en six mille hommes d'Infanterie , & quatre mille chevaux. L'armée de Lombardie étoit commandée par le Duc de Modene; l'armée de Piémont avoit été commandée par le Prince Thomas de Savoie , & depuis la mort de ce Prince , elle étoit destinée au Duc de Mercœur. Le Duc de Modene brûloit du desir d'acquérir de la réputation ; il souhaitoit d'assiéger Valence sur le Pô ; mais ce siège souffroit de grandes difficultés. Cette place frontiere du Milanès étoit également importante pour la France , & pour l'Espagne ; elle étoit bien fortifiée : le Cardinal Trivulce , Gouverneur de Milan pouvoit facilement la secourir ; on étoit dans le tems de la canicule , où il est dangereux de faire la guerre en Italie ; les vivres étoient rares par la stérilité de l'année ; les convois devoient marcher avec peine dans un Pays ennemi , coupé par
des

Pays-Bas , ne pouvoit envoyer en Italie que des secours médiocres d'hommes & d'argent , & l'Empereur devoit donner des troupes Allemandes pour renforcer l'armée Espagnole.

Le Duc de Modene voulut être instruit de l'état de la place ; ses espions le tromperent ; ils lui dirent qu'il n'y avoit que cent hommes de garnison ; il crut trop facilement ce qu'il desiroit avec passion , & dans le conseil de guerre le siège fut résolu. Le Cardinal Trivulce informé de cette résolution , envoya à Valence des munitions, & quatre compagnies d'Infanterie ; un secours si médiocre ne pouvoit déranger le projet du siège ; le 26. Juin , Valavoir investit la place , & il tailla en pieces un détachement de quatre cens hommes qui tâchoit d'y entrer : mais avant que la circonvallation fût achevée , un autre Corps d'Infanterie Espagnole , & de trois cens chevaux se jeta dans la place , & l'on apprit par des Dé-

1656.

serteurs que la place étoit en état de se bien défendre. Dom Augustin Ceneido, Officier de grande réputation, y commandoit ; il avoit sous ses ordres beaucoup d'Officiers réformés, huit cens hommes de garnison, & sept cens Bourgeois ou Payfans affectionnés au service d'Espagne, & bien armés ; Barette fameux Ingénieur s'étoit enfermé dans la place ; il fit voir qu'un homme de son état, qui a des talens supérieurs, est plus utile à une place assiégée qu'une garnison nombreuse.

La tranchée fut ouverte la nuit du 4. au 5. Juillet, & le siège commença par un événement malheureux. Le Duc de Modene y faisoit venir quatre mille hommes de ses troupes, Infanterie & Cavalerie ; ce Corps fut entierement défait près de Pavie ; l'on apprit dans le même tems la victoire que les Espagnols avoient remportée devant Valenciennes, & la marche des troupes du Milanès qui venoient au secours de la place. Ce secours parut bientôt à la vûe du Camp des

François pour encourager les affligés ; mais les Espagnols ne crurent pas devoir précipiter l'attaque des lignes ; ils voulurent laisser affoiblir l'armée Françoisse par la disette des vivres & par les travaux du siège ; ils se retirèrent sous Alexandrie , où Trivulce devoit leur envoyer un renfort ; lorsque toutes leurs troupes furent rassemblées , ils avoient sept mille hommes d'Infanterie , quatre mille chevaux , & trois mille hommes des Milices du Milanès. Le 15. Juillet ils marcherent avec dix pieces de canon au secours de la place.

1656.

Le Duc de Modene persuadé qu'il avoit entrepris le siège trop légèrement , assembla le conseil de guerre où plusieurs Officiers Généraux furent d'avis de lever le siège. La pluralité fut pour le continuer & pour donner bataille à l'armée Espagnole , avant qu'elle eût reçu les troupes Allemandes qu'elle attendoit. Après avoir pourvû à la garde des lignes & des travaux , on eut bien de la peine à mettre en campagne six mille hommes avec deux pieces de

1656.

canon. Ces troupes sortirent de leurs lignes le 16. Juillet , conduites par les Ducs de Modene & de Mercœur ; elles se présentèrent devant les retranchemens des Espagnols ; ces retranchemens étoient trop forts pour les attaquer avec si peu d'artillerie & de monde , & les Espagnols refuserent le combat. Le lendemain ils attaquèrent un fort construit par les François sur une colline qui dominoit leur Camp : le fort fut emporté après une longue résistance.

Ce premier succès anima les Espagnols , & il les détermina à attaquer un autre fort que les François avoient élevé à mi-côte de la même colline. Pour diviser les forces des assiégeans , on attaqua en même tems le fort & les lignes , & les assiégés firent une sortie nombreuse ; le combat fut vif , mais il dura peu aux lignes ; & vers les travaux du siège , l'attaque du fort attira toute l'attention des deux armées ; d'abord les François en furent chassés. Le régiment d'Orléans résolut de le reprendre pendant la nuit ; il

fut des prisonniers le mot du guet des ennemis. Cette circonstance lui facilita dans l'obscurité l'entrée du fort ; on fit main basse sur les Espagnols qui le gardoient ; il n'en échappa aucun. Le régiment d'Orléans s'y soutint jusqu'au jour ; alors le Duc de Modene envoya reconnoître l'état du fort , dont il ignoroit encore la destinée ; il apprit tout ce que la conduite & la valeur avoient inspiré au régiment d'Orléans , & il le fit relever pour lui donner le tems de respirer.

1656.

Les Espagnols ne voulurent pas risquer une seconde fois l'attaque de cet ouvrage ; ils se flatoient de le détruire par l'artillerie du fort supérieur , dont ils s'étoient emparés ; du moins ils croyoient qu'après la jonction des troupes Allemandes , ce poste ne pourroit leur résister. Du côté des travaux du siège , Barette disputoit le terrain pied à pied. Le Cardinal Trivulce , qui étoit malade à Milan , & encore plus inquiet sur l'événement du siège , se fit porter au Camp des Espagnols , qu'il trouva retranchés

sur la hauteur de la colline , où ils souffroient beaucoup de la disette d'eau & des chaleurs. Pour rafraîchir son armée , il la fit descendre dans la plaine d'Alexandrie ; les François chargerent l'arriere-garde ; cependant la retraite se fit en bon ordre , & avec peu de perte. La maladie du Cardinal augmentoit ; il se retira à Pavie ; là , il remit le gouvernement du Milanès au Comte de Fuenfaldagne , & il mourut regretté de son armée , mais encore plus de Peuples du Milanès , qu'il avoit gouvernés avec beaucoup de sagesse & de douceur.

Fuenfaldagne vint prendre le Gouvernement de l'armée ; il fit jetter un pont sur le Pô près de Sartirane , & il marcha à la tête de douze cens chevaux pour reconnoître les lignes & les ponts des François. Dans sa marche il rencontra un parti du régiment de Mazarin , qu'il lui fut facile de pousser jusqu'aux gardes avancées. Le parti se remit en bon ordre , & soutenu des piquets de l'armée , il attaqua Fuenfaldagne qui fut obligé de fuir

à son tour , & qui regagna Sartirane avec précipitation , sans avoir pû reconnoître le camp des ennemis. Il ne laissa pas de l'attaquer le lendemain * par trois endroits ; aucune de ses attaques ne réussit , & il ramena dans son Camp le secours considérable qu'il avoit destiné pour la place assiégée. 1656. * 12. Aout.

Le siège devenoit tous les jours plus meurtrier ; on n'emportoit pas un pouce de terre sans combat , & l'on n'étoit pas un instant sans faire quelque entreprise. Barette avoit inventé des pots à feu qui firent périr une multitude de François. Le 16. d'Août Fuenfaldagne prépara une seconde attaque pour les lignes , plus forte & mieux concertée que la première ; il envoya à Pavie tous les bagages de son armée , & il vint camper dans une Isle couverte d'un bois à une demi-lieue de Valence. On lâcha sans succès quelques brulots sur les ponts des François , & on attaqua les lignes par le côté du fort que les Espagnols avoient sur la colline. D'abord ils forcerent les barrières

1656.

du Camp , & ils pénétrèrent dans le quartier de Mercœur ; mais ils furent repoussés avec beaucoup de perte. L'attaque qu'ils firent au quartier de Modene leur réussit mieux ; il s'en fallut peu qu'elle ne fît lever le siège. On avoit dégarni ce côté du Camp qui paroissoit le moins exposé ; Gioannini commandant la Cavalerie de Naples pénétra sans peine jusqu'à la Ville , où il jetta tout le secours qu'il voulut ; il eut même le bonheur de revenir sur ses pas , & de sortir du Camp sans être attaqué. On ne fut son expédition qu'après qu'elle eut été heureusement finie. Sans ce secours la place ne pouvoit plus tenir que peu de jours , & les François furent consternés d'apprendre qu'une troupe dont ils ignoroient le nombre & la force étoit entrée dans Valence avec beaucoup de munitions. Ils accusèrent de trahison un Officier Lombard qui servoit dans l'armée François ; cependant ils ne devoient s'en prendre qu'au peu d'Infanterie qu'ils avoient pour garder les lignes & les travaux ; du moins

si ce poste n'eût pas été dégarni , la trahison de l'Officier Lombard eût réussi difficilement.

1656.

On ne fut pas long-tems dans l'incertitude sur le nombre des Espagnols qui s'étoient jettés dans la place ; on fut bientôt qu'il y avoit plus de cinq cens hommes , & parmi eux beaucoup de Volontaires & d'Officiers réformés. Le lendemain ils firent une sortie sur les deux attaques ; ils comblèrent la tête des tranchées ; une partie du canon fut encloué ; le régiment même de Navarre accablé par le nombre , fut obligé d'abandonner une caponniere & d'autres postes importants où il s'étoit logé. Il revint à la charge ; il reprit une partie des postes qu'on lui avoit enlevés , mais il ne put chasser les ennemis de la caponniere.

Le Duc de Modene étoit désolé de la perte de ce poste , dont la prise lui avoit coûté beaucoup de monde : on parloit même une seconde fois de la levée du siège , lorsque Foucault de Merville , Capitaine dans Navarre vint faire au

1656.

Duc une proposition qui l'étonna : J'ai eu , dit-il , tout le tems de connoître l'état de la caponniere pendant que j'y étois logé avec ma troupe ; qu'on me laisse choisir cent hommes dans le régiment de Navarre , j'essayerai de la reprendre ; si je ne réussis pas , & que moi & les miens nous y périssions , la perte sera médiocre pour le Roi ; si j'emporte cet ouvrage , la prise de Valence est sûre. Le Duc de Modene étoit persuadé que l'entreprise étoit téméraire ; on ne pouvoit en effet aller à cet ouvrage qu'en faisant cent cinquante pas à découvert , sous le feu de l'ouvrage même & de la Courtine ; mais le découragement des troupes étoit au point qu'il falloit les ranimer par quelque coup d'éclat , ou abandonner le siège. La proposition de Merville fut donc acceptée ; on garnit tous les postes voisins plus qu'à l'ordinaire ; au moment que l'on donna le signal , Merville & sa troupe s'avancerent avec intrépidité ; ils passerent brusquement le long du bastion , & ils gagnèrent la tête de la caponniere ;

là environnés de feu , ils furent dérobés par la fumée aux yeux des assiégés & des assiégeans ; cependant il falloit travailler à arracher les Madriers qui couvroient la galerie ; ils en vinrent à bout , & se précipitant du haut en bas , ils firent main basse sur les Espagnols. Lorsque Merville se vit rétabli dans son poste , son premier soin fut de fermer l'entrée de la galerie qui étoit ouverte du côté de la place ; il la fit fermer par des sacs à terre qu'il avoit trouvés dans la galerie ; il les fit entremêler de corps morts ; il établit une garde sur ce terrible rempart , & il poussa ce qui restoit d'Espagnols au fond de la galerie , où ils se rendirent à discrétion : on essaya de lui enlever son poste ; il fut le conserver jusqu'au soir , qu'il fut relevé par les Suisses.

1656.

On peut juger des applaudissemens qu'il reçut à son retour dans le Camp : lui seul avoit ranimé les espérances & le courage des soldats , & son heureuse témérité avoit jeté la consternation dans Valence. Alors les assiégés firent les plus

1656.

grands efforts ; leurs sorties furent nombreuses , & bien conduites ; mais elles n'eurent d'autre effet que de faire périr un grand nombre des soldats de la garnison , & ses meilleurs Officiers. Fuenfaldagne content d'avoir jetté dans la place un secours considérable , se tenoit tranquille dans son Camp de Sartirane ; cependant la breche étoit assez grande pour y donner l'assaut , & le Gouverneur allarmé avec raison de l'état de sa place , prit le prétexte de proposer l'échange des prisonniers pour avoir le tems de faire des retirades derriere la breche. Le Duc de Modene refusa l'échange des prisonniers ; il fit offrir aux assiégés une capitulation honorable , & il les menaça d'un traitement rigoureux , s'ils attendoient qu'ils fussent réduits aux extrémités ; ces menaces ne les ébranlerent pas ; ils refuserent de se rendre sur la promesse que Fuenfaldagne leur avoit faite de donner bataille pour les secourir.

Le jour de Saint Louis , Navarre se logea sur la breche. Il vit les

retranchemens que les assiégés y avoient faits, & il essuya un feu si terrible, qu'il fut obligé de se retirer. Les Suisses le releverent; ils rétablirent le logement sur la breche, & on les soutint si à propos qu'ils conserverent ce logement. Avant que de faire jouer une mine dont on espéroit beaucoup, l'on fit au Gouverneur une nouvelle sommation de se rendre; il répondit que sa place n'étoit pas encore pressée, & qu'il étoit sûr d'être secouru.

1656.

En effet, sur les signaux des assiégés, Fuenfaldagne se présenta plusieurs fois devant les lignes des François. Il les attaqua en plein jour, & il essaya de les surprendre la nuit. On prit un soldat Espagnol qui tâchoit de se jeter dans la place; Fuenfaldagne l'envoyoit au Gouverneur pour lui dire qu'on attendoit à chaque instant les troupes Impériales; que les François manquoient de tout dans leur Camp; que s'il pouvoit tenir encore six jours, il seroit secouru, & que l'on verroit bientôt une vic-

toire pareille à celle de Valenciennes. Sur cet avis , les François se préparèrent à l'assaut des retranchemens ; l'armée se mit en bataille , & l'on attend dans un profond silence l'ordre des Généraux; le Gouverneur envoya demander un délai de trois semaines après lequel il offroit de se rendre s'il n'étoit secouru ; le Duc de Modene refusa ce délai , & il fit donner le signal pour l'assaut.

On attaqua les retranchemens par deux endroits , sans pouvoir les emporter ; il fallut se contenter de se loger au pié de la fausse braie , & l'on perdit tant de monde à cet assaut , que pour épargner l'Infanterie on résolut d'attaquer le reste des retranchemens pié à pié, & de les enlever par des fourneaux. Pendant cet assaut , Fuensaldagne avoit attaqué les lignes ; le Duc de Modene fit sonner la retraite pour veiller à la garde de son Camp; Fuensaldagne content de cette diversion , se retira , toujours résolu de ne point engager une action que les troupes Allemandes ne l'eussent joint.

Enfin , il reçut quelqu'Infanterie Allemande , & un régiment de sept cens Maîtres ; sans attendre le reste du renfort , il passa le Pô avec toute son armée , & il vint camper à Giarola sur le chemin de Casal , par où venoient les convois de l'armée Françoisse. Il annonça par les signaux le secours tant de fois promis ; mais les François le soupçonnerent de n'avoir d'autre dessein que de ranimer le courage des assiégés, de couper les vivres à l'armée Françoisse, & de la faire périr de misere dans son Camp; elle manquoit déjà de poudre & de munitions; les Arsenaux de Pignerol & des Alliés de la France étoient épuisés; les vivres étoient rares; il n'y avoit qu'un grand effort qui pût la tirer de l'extrémité où elle étoit réduite, & forcer le Gouverneur de Valence à se rendre.

On délibéra sur le parti qu'il convenoit de prendre. Il fut décidé que l'on iroit à l'ennemi; l'on choisit pour cette expédition trois mille hommes d'Infanterie , & autant de Cavalerie; ces troupes partirent à

1656.

l'entrée de la nuit pour se rendre entre Lazon & Giarola. Lorsqu'elles furent arrivées, le Duc de Modene fut informé qu'il lui venoit de Casal un grand convoi, & que Fuenfaldagne sortoit de ses retranchemens pour l'intercepter; l'armée Françoisse marcha à lui; d'abord qu'il l'apperçut, il rentra dans ses retranchemens, où il lui étoit facile de se défendre; & quoique son armée fût beaucoup plus forte que celle de France, il résolut de ne point accepter la bataille, pour ne pas exposer, disoit-il, une armée qui faisoit toute la ressource du Milanès. Les François attaquèrent un défilé qui conduisoit aux retranchemens des Espagnols. Bientôt les Ducs de Modene & de Mercœur reconnurent qu'il étoit impossible d'y pénétrer; ils rappellerent leurs troupes; la Cavalerie s'avança pour fortifier l'escorte du convoi, & l'Infanterie se plaça de manière à couvrir sa marche. Fuenfaldagne vit les François occupés à sauver leur convoi; il feignit de marcher pour aller attaquer le Camp
devant

devant Valence ; mais l'armée Françoise le suivit en si bon ordre qu'il prit le parti de se retirer sous Alexandrie.

1656.

Barette avoit profité du tems où l'armée Françoise avoit été à Giarola, pour faire de nouveaux retranchemens. Le Duc de Modene crut devoir abandonner l'une de ses attaques , afin de réunir toutes ses forces pour enlever les nouveaux retranchemens ; il y eut bien du sang répandu ; enfin le Régiment de Navarre établit un logement qui touchoit aux Maisons de la Ville. Fuenfaldagne parut encore devant les lignes pendant ce combat ; mais il sembla n'y être venu que pour avertir les assiégés par un signal qu'ils ne devoient plus attendre de secours. Il marcha trois jours entiers , & il alla camper au-delà de la Gogne. Barette consulté par le Gouverneur , répondit qu'il n'avoit plus assez de tems & de terrein pour faire de nouveaux ouvrages. Le Gouverneur envoya encore demander un délai pour attendre le secours ; le Duc de Modene fût de

1656.

la retraite de Fuenfaldagne , accorda trois jours , & l'on convint que si le Gouverneur n'étoit pas secouru dans cet intervalle , le 16. Septembre il livreroit la porte de Bassignano. Fuenfaldagne informé de cette convention , répondit au Gouverneur , que sans les troupes Allemandes il ne pouvoit délivrer Valence. Elles n'arriverent pas dans le délai qui avoit été prescrit , & le Gouverneur obtint par sa capitulation les honneurs de la guerre. Le lendemain il survint des pluies si abondantes , que les ponts des François furent emportés , & que leur camp fut entierement inondé. Ils eurent lieu de se féliciter , autant de leur bonheur que de leur bravoure.

La nouvelle de la prise de Valence n'arriva à Madrid qu'après le départ de M. de Lyonne , & elle ne put avoir aucune influence sur la paix. La saison étoit trop avancée pour faire de grandes entreprises aux Pays-Bas ; le Maréchal de Turenne entreprit le siège de la Cappelles ; il fit avec son armée trente

lieues en trois jours ; & après avoir trompé les Espagnols par cette marche forcée , il investit la Capelle ; lorsqu'on l'en croyoit fort éloigné. La garnison de la place étoit très-foible ; Dom Jean d'Autriche y envoya du secours ; avant que la circonvallation fût faite , soixante hommes y entrèrent ; le reste du secours fut taillé en pieces. Les Espagnols n'osèrent attaquer les François dans leurs lignes ; ils prirent le parti de faire diversion , en assiégeant Saint Guillain. Turenne poursuivoit son entreprise ; il emporta la Capelle en sept jours de tranchée ouverte ; & lorsqu'il se préparoit à aller attaquer les ennemis devant Saint Guillain , il apprit qu'ils en avoient levé le siège. Avant la fin de l'année , l'Espagne fit une nouvelle perte ; la flotte qui revenoit d'Amérique fut attaquée à la hauteur de Cadix par les Anglois ; trois vaisseaux Espagnols furent coulés à fond ; les Anglois en prirent deux , & le reste de la flotte retourna fort délabré dans les ports d'Espagne.

Pendant l'hyver , on travailla en

1657.

France à préparer la campagne suivante. Cromwel y avoit envoyé Milord Lokar pour une grande négociation. Il connoissoit le desir extrême que le Cardinal Mazarin avoit de reprendre Dunkerque, dont les Espagnols s'étoient emparés en 1652. Cromwel proposoit d'en faire le siège; il offroit une flotte pour bloquer le port & quelques troupes Angloises pour faire le siège par terre avec l'armée de France, sous la condition cependant que cette place lui seroit remise. Le Cardinal Mazarin accepta la proposition; il crut qu'il seroit plus utile à la France que cette place importante fût entre les mains des Anglois, que dans celles des Espagnols; sa conduite ne fut pas approuvée généralement; on trouva dans la suite beaucoup plus de difficulté à retirer cette place des mains des Anglois, que l'on n'en auroit eu à l'échanger avec les Espagnols dans un traité de paix, contre quelque autre place des Pays-Bas. Le traité fut signé au mois de Février par le Comte de Brienne & M. de

Lyonne pour la France , & par Milord Lokar pour l'Angleterre ; toute la précaution que le Cardinal Mazarin crut devoir prendre , fut de conserver aux Habitans de Dun-kerque la liberté de professer la Religion Catholique.

1657.

Les préparatifs nécessaires pour équiper la flotte , & pour envoyer des troupes Angloises dans les Pays-Bas ne permirent pas d'assiéger Dun-kerque cette année. L'on ne fit pas de grands sièges , & la campagne fut mêlée d'évenemens heureux & malheureux pour les deux Cou-ronnes. Les Galions d'Espagne fu-
rent attaqués par Blaak , Amiral d'Angleterre ; ils se retirèrent dans la Baie de Santa-Cruz de l'Isle de Tenerif ; l'Anglois les y força , & ne pouvant les emmener en An-
gleterre , il les fit périr par les Fla-
mands. Ces Galions portoient des richesses immenses , & leur perte laissa un grand vuide dans les fi-
nances de l'Espagne.

Sur terre , les Espagnols assiége-
rent Urgel dans la Catalogne , &
Olivença sur les frontieres du Por-

1657.

tugal. Ils manquèrent Urgel, & ils prirent Olivença après un mois de tranchée ouverte. En Italie, le Prince de Conty, & le Duc de Modène assiégèrent Alexandrie de la Paille. Le Gouverneur Espagnol fit une vigoureuse défense, & les François furent obligés de lever le siège. Dans les Pays-Bas, M. de Turenne forma le projet d'assiéger Cambray, dont la garnison étoit extrêmement foible. M. le Prince qui fut averti de ce projet, ou qui le devina, entra dans la place à la tête de deux mille chevaux; un secours aussi considérable, l'habileté & le courage de M. le Prince déterminèrent le Maréchal de Turenne à se retirer, & à porter ses vûes sur des places moins fortifiées; il prit Saint Venant en trois jours; après la prise de cette place, il marcha aux Espagnols qui assiégeoient Ardres; la seule nouvelle de sa marche leur fit lever le siège. Au mois d'Octobre, il emporta Mardik en quatre jours. On livra la place aux Anglois, en attendant qu'on pût leur remettre Dunkerque. D'un au-

tre côté, Louis XIV. en personne assiégea Montmédy. Le Maréchal de la Ferté commandoit le siège, & Turenne le couvroit; cette place toute médiocre qu'elle est, ne se rendit qu'après cinquante jours de tranchée ouverte.

1657.

Ces événemens n'étoient point encore décisifs. On n'enlevoit aux Espagnols que des places de peu d'importance; ils se souvenoient avec fermeté en Italie, & du côté du Portugal ils avoient les plus grandes espérances. Les Hollandois avoient essayé de former des établissemens dans le Brezil; les Portugais eurent le courage de les en chasser, & les Etats-Généraux leur déclarèrent la guerre. C'étoit trop pour ce Royaume qui n'avoit pas encore affermi sa liberté, d'avoir en même tems la guerre avec l'Espagne, & avec les Etats-Généraux; heureusement pour lui, tous les efforts de la Hollande se bornerent à lui enlever seize vaisseaux de sa flotte, qui revenoit du Brezil, & qui furent pris à la vûe même de Lisbonne.

1657.

L'on eut pendant cette campagne quelque lueur d'espérance pour la paix. L'Empereur Ferdinand III. étoit mort au mois d'Avril ; les Electeurs étoient assemblés à Francfort pour le choix de son Successeur, & Louis XIV. y avoit des Ambassadeurs. Il leur ordonna de porter ses plaintes au Collège Electoral, de ce que contre les engagements que l'on avoit pris au traité de Munster, on avoit donné des troupes au Roi d'Espagne, & que l'on en avoit envoyés en Flandres & en Italie. Les Ambassadeurs de France eurent ordre de demander, non seulement des promesses que l'on n'enfreindroit plus le traité de Munster, mais encore des sûretés ; Louis XIV. exigeoit que par la capitulation de l'Empereur qui seroit élu, on l'obligeât expressément à observer ce traité, & à ne point donner de troupes auxiliaires à l'Espagne, si l'Empire vouloit entretenir la paix avec la France. Les Electeurs de Mayence & de Cologne desiroient sincèrement la paix ; ils profiterent du moment favorable pour représenter

senter à Louis XIV. que le meilleur moyen pour éviter tout sujet de plainte , étoit de faire la paix de la France avec l'Espagne ; ils offrirent même la médiation du Collège Electoral , & ils croyoient que la conjoncture étoit très-favorable, parce qu'il y avoit à Francfort des Ambassadeurs de France & d'Espagne qui pouvoient être chargés de la négociation.

1657.

Louis XIV. accepta la proposition , sous la condition cependant que l'on travailleroit à la paix , & qu'on la conclurroit avant l'Élection du nouvel Empereur. Il craignoit avec raison, qu'un Empereur de la Maison d'Autriche n'eût trop d'ascendant sur les Electeurs chargés de la médiation , & qu'il ne donnât au Roi d'Espagne trop d'avantage dans cette négociation. Le Comte de Penaranda Ambassadeur d'Espagne expliqua bien différemment les intentions de Louis XIV. Il crut que la France vouloit retarder l'élection de l'Empereur , & il ne consentit à écouter des propositions de paix , que sous la condi-

1657.

tion expresse que la négociation ne retarderoit point l'élection , qui devoit être vraisemblablement en faveur de l'Archiduc Léopold. Les Electeurs rendirent compte au Roi de France de cette restriction ; la difficulté fut bientôt applanie. Le Roi répondit qu'il n'avoit proposé de traiter & de conclurre la paix avant l'élection , que pour hâter la paix. Il approuvoit que l'on entrât en négociation avant , ou après cette election ; il demandoit seulement que le Pape & la République de Venise , qui avoient été Médiateurs à Munster , partageassent cette nouvelle médiation avec les Electeurs de l'Empire , & que l'on fixât promptement le tems & le lieu où l'on devoit traiter ; s'il n'avoit pas une réponse précise dans le mois de Juillet , il prétendoit être libre de tout engagement à cet égard. Penaranda avoit été persuadé que la France ne négocieroit jamais sous la médiation des Electeurs , après l'élection d'un Empereur ; étonné de la facilité avec laquelle la France avoit adopté sa proposi-

tion, il fut embarrassé sur la promesse qu'il avoit faite de traiter, pourvû que ce fût sans retarder l'élection. Il se tira d'embarras en assûrant que son Maître desiroit sincèrement la paix, mais qu'il n'avoit pas prévû que l'on pût négocier à Francfort, & qu'il ne lui avoit donné aucun pouvoir pour conclurre la paix; il parut disposé à dépêcher un Courier en Espagne pour demander les ordres nécessaires, & il imposa une condition nouvelle qui devoit infailliblement faire échouer tous les projets de négociation à Francfort; c'étoit que la capitulation de l'Empereur ne fût point opposée aux intérêts du Roi d'Espagne; c'est-à-dire, que l'on ne liât pas les mains au nouvel Empereur, & qu'on ne l'empêchât pas de donner des troupes à Philippe IV. Penaranda savoit que les Electeurs étoient résolus à exiger de l'Empereur l'observation exacte du traité de Munster; pour ne pas engager l'Empire dans une nouvelle guerre, il prescrivit une condition injuste & contraire

1657.

1657.

aux intérêts de l'Empire, pour se débarrasser des sollicitations pressantes des Electeurs.

1658.

On ne laissa pas de lui faire de nouvelles instances pour entrer en négociation, après que l'Archiduc Léopold eût été élu Empereur; alors les Electeurs de Mayence & de Cologne demanderent à Penaranda une réponse précise & décisive; il dit, que son Maître consentoit que l'on établît des conférences pour la paix dans quelques Villes voisines des Pyrénées; les Ambassadeurs de France & d'Espagne y recevroient plus facilement les ordres de leurs Maîtres, & la négociation avanceroit davantage. On pouvoit la commencer au plutôt avec la médiation du S. Siège & de la République de Venise; pour celle du Collège Electoral, Penaranda dit qu'il ne l'avoit pas encore proposée à la Cour d'Espagne; cependant il paroissoit persuadé que cette médiation seroit acceptée, quoiqu'il fût bien sûr que le Roi d'Espagne n'en vouloit point, & qu'avec le tems on trouveroit

Et du Traité de Paix des Pyrén. 293
assez de prétextes pour se dispenser
de l'accepter.

1658.

Lorsque la réponse de Penaranda fut communiquée aux Ambassadeurs de France, ils répliquèrent qu'ils n'avoient point d'ordres pour fixer l'assemblée vers les Pyrénées; la proposition étoit nouvelle; ils ignorent les intentions du Roi. Ils observerent que l'Espagne ne cherchoit qu'à différer les conférences pour la paix; Penaranda lui-même avoit approuvé que l'Assemblée se tint à Munster; tous les Médiateurs avoient leurs Ministres à Francfort; pourquoi les transporter à deux cens lieues? D'ailleurs Penaranda affectoit de ne point parler des Alliés de la France; il n'assûroit point que son Maître voulût traiter avec l'Angleterre, le Portugal, les Ducs de Savoie & de Modene, dont la France ne pouvoit se séparer; Penaranda s'excusa sur ce qu'il n'avoit pas encore été question des Alliés de la France, & sur ce qu'il n'avoit aucuns pouvoirs pour traiter avec eux: la négociation des Electeurs n'alla pas plus loin.

B b iij

1658.

La nouvelle campagne abbatit entierement les forces des Espagnols ; elle les obligea enfin à demander la paix. Cette campagne s'ouvrit par le siège de Dunkerque, & par la bataille des Dunes ; il est peu d'actions militaires où les Généraux aient fait voir tant de capacité , & les troupes tant de courage. Dunkerque est une place importante pour la sûreté des côtes de Flandres , & pour le commerce que l'on fait par la mer Germanique ; alors cette Ville étoit très-forte ; le Marquis de Leyde Officier de grande réputation en étoit Gouverneur ; elle avoit des vivres & des munitions en abondance , une garnison nombreuse & choisie. Les places de Furnes , de Berg , S. Vinox , de Nieuport, Gravelines & Ostende qui appartenoient au Roi d'Espagne, formoient une ligne pour la couvrir ; le chemin qui y conduisoit étoit encore garni de plusieurs Forts qu'il falloit emporter avant que de faire le siège. Ses avenues pouvoient être inondées facilement ; on ne pouvoit ouvrir la

tranchée que dans un sable mou-
vant , où il étoit impossible de fai-
re des ouvrages solides : l'armée
Espagnole campée près de Furnes ,
& composée de troupes aguéries ,
étoit commandée par Dom Jean
d'Autriche , & par le Grand Con-
dé , qui auroit acquis beaucoup de
gloire en cette occasion , s'il avoit
employé ses lumieres supérieures , &
son intrépidité au service de son Roi
& de sa Patrie. Charles II. Roi d'An-
gleterre , que les circonstances mal-
heureuses des tems avoient obligé
de sortir de France , & de se reti-
rer en Hollande , donna à l'Es-
pagne des troupes commandées par
ses freres , les Ducs d'York & de
Glocester ; on ne croyoit pas que
les François osassent faire quelques
entreprises de conséquence à la vûe
d'une armée si forte , & si bien con-
duite ; d'un autre côté Louis XIV.
s'étoit avancé jusqu'à Calais pour
encourager ses troupes par sa pré-
sence ; elles étoient victorieuses ,
& elles avoient Turenne à leur
tête. Le Duc François de Lorraine
y avoit joint les troupes du Duc

1658.

1658.

Charles son frere. Cromwel envoyoit une flotte nombreuse pour défendre l'entrée du port ; il avoit une passion extrême pour faire en deçà de la mer quelque établissement avantageux à sa Nation. L'exécution de son projet devoit augmenter sa réputation dans les Pays étrangers , & affermir son autorité en Angleterre ; on a prétendu même , que redoutant avec raison le ressentiment & la bravoure de ses Compatriotes qu'il avoit asservis , il vouloit se ménager un asyle , si quelque révolution l'obligeoit à sortir d'Angleterre.

Dès l'année précédente , il avoit fait débarquer à Montreuil six mille Anglois , & Turenne avoit pris les mesures les plus justes pour préparer le siège de Dunkerque ; il s'étoit saisi des passages de la Lys à Saint Venant & à Merville ; il avoit des troupes dans Bourbourg & dans Mardik pour assurer les convois qui devoient venir de Calais. Le poste de Bourbourg fut confié à Schomberg ; il le garda avec des troupes Françoises & Angloises , &

l'on donna à d'Aumont une garnison également composée des deux Nations pour commander à Mardik. Ces dispositions ouvrirent les yeux aux Espagnols ; ils commencèrent à craindre pour Dunkerque , & ils répandirent le bruit qu'ils alloient assiéger Mardik. Mancini neveu du Cardinal Mazarin s'y jetta avec les Mousquetaires ; beaucoup de Volontaires de distinction l'accompagnèrent pour partager le péril & la gloire ; mais ces précautions furent inutiles ; les Espagnols ne crurent pas pouvoir attaquer Mardik en présence de Turenne. Ils se contentèrent de faire travailler avec précipitation à augmenter les fortifications de Dunkerque : le Marquis de Leyde y épuisa toutes les règles de l'art.

1658.

Les mesures que Turenne prenoit pour le siège furent presque déconcertées , par une perfidie qu'il étoit impossible de prévoir , & qu'il étoit difficile de réparer. Le Maréchal d'Hocquincourt Gouverneur d'Hesdin se laissa séduire par les Espagnols ; il passa à leur servi-

1658.

ce , & il entraîna dans sa révolte les Habitans d'Hesdin. Ce poste étoit important ; la garnison pouvoit arrêter les convois de l'armée Françoisse , & dans un tems où les révoltes étoient très-fréquentes , la prudence demandoit que l'on fît un exemple du Gouverneur, de la garnison & des Habitans. Le Roi s'avança même jusqu'à Abbeville ; & pour donner le change aux ennemis, il ordonna des préparatifs pour le siège d'Hesdin ; mais il ne perdit point de vûe son grand objet , qui étoit d'enlever Dunkerque aux Espagnols ; fût qu'il lui seroit facile de bloquer Hesdin pendant l'hyver , & de le prendre au printemps. D'ailleurs la France ne vouloit pas mécontenter Cromwel qui faisoit de grandes dépenses pour le siège de Dunkerque , & qui voyoit avec peine périr par une maladie épidémique les Soldats Anglois enfermés dans Mardik.

Turenne envoya donc reconnoître les avenues de Dunkerque ; tout autre Général auroit désespéré du siège , sur le rapport qu'on lui fit.

Leyde avoit fait construire un Fort 1658,
considérable à un quart de lieue de
la Ville , sur le chemin qui y conduisoit ; il l'appelloit le Fort de
Léon. Tous les passages de la Col-
me étoient garnis de redoutes & de
Cavalerie ; on avoit réparé les éclu-
ses pour pouvoir inonder les dehors
de la place. Les chemins étoient
rompus par les pluies abondantes
de l'hyver ; il n'y avoit point de
fourages dans le Pays , & l'on ne
pouvoit espérer d'y trouver du verd
au printemps ; ceux qui furent té-
moins de tant de difficultés , de-
meurerent persuadés que le siège
étoit impraticable. D'ailleurs , on
n'étoit pas sans inquiétude sur le
parti que prendroient les Etats Gé-
néraux ; il n'étoit pas de leur in-
térêt que les Anglois fussent maîtres
de Dunkerque , & s'ils donnoient
leurs troupes au Roi d'Espagne ,
l'armée Espagnole devoit avoir une
grande supériorité. On remit en
délibération le siège d'Hesdin ; on
proposa celui de Saint Omer ; mais
enfin on décida absolument celui
de Dunkerque.

1658.]

Toujours dans l'intention de masquer ce projet, Louis XIV. se mit à la tête de sa Maison, & il marcha au Vieux Hesdin; les Espagnols croyoient qu'il alloit assiéger cette place, lorsqu'il tourna vers Montreuil où la Reine Mere & toute la Cour l'avoit précédé. Castelnau prit le chemin de Calais avec des troupes pour couvrir la marche de la Cour; après qu'elle se fut établie à Calais, Castelnau rejoignit l'armée qui marchoit à Dunkerque. Les Espagnols encore persuadés que cette marche étoit une feinte pour les engager à dégarnir Hesdin, ne faisoient aucun mouvement. Ils avoient déposé beaucoup de vivres & de munitions à Cassel, & ils en avoient confié la garde à des troupes Irlandoises. Turenne fit insulter ce poste; les Irlandois se rendirent sans combat. Dans le même tems le Cardinal Mazarin crut qu'il pourroit surprendre Ostende par une intelligence qu'il y avoit; le Maréchal d'Aumont s'embarqua pour recevoir cette place qu'on devoit lui livrer; mais il fut trahi, & fait prisonnier.

Turenne arrivé à Berg, trouva tout le Pays inondé. Il fit attaquer une redoute qui gardoit le passage de la Colme; il l'enleva, & douze escadrons Espagnols qui devoient la soutenir, se retirèrent à Dunkerque. Il restoit à faire une lieue de chemin, qui étoit sous l'eau; déjà la Cavalerie qui avoit passé la Colme souffroit par la disette de fourages, & il falloit se hâter de faire un chemin pour les convois; toute l'armée se chargea de fascines; en très-peu de tems on pratiqua une route entre le Canal de Berg, & celui de Honscote. Sur ces canaux il y avoit un Fort & des redoutes que les Espagnols abandonnerent; le 26. Mai toute l'armée Françoisse se trouva rassemblée, & l'on investit la place.

1658.

Le Roi vouloit être présent à un siège aussi fameux; son quartier fut établi à l'Orient de Dunkerque, par où le secours pouvoit venir de Furnes & de Nieuport; il resta huit jours à examiner les dispositions que l'on faisoit pour le siège, & il ne se retira que sur les instan-

1658.

ces pressantes de la Reine Mere , du Cardinal Mazarin , & du Maréchal de Turenne , qui connoissoient le péril extrême auquel l'armée Françoisse étoit exposée. Après avoir fait des retranchemens avec des fascines pour soutenir le terrain sablonneux , on fit de fortes estacades sur l'Eltran , qui est le rivage de la mer , que la Marée couvre deux fois par jour. On prit encore la précaution d'y faire échouer des chaloupes chargées d'artillerie , & la nuit du 4. au 5. de Juin l'on ouvrit la tranchée à douze cens pas de la place. On forma deux attaques ; l'une , où il n'y avoit que des troupes Françoises ; l'autre , où étoient les Anglois guidés par des Ingénieurs François. La tranchée étoit à peine ouverte que les assiégés firent une sortie de six cens hommes soutenus de six cens chevaux ; ils trouverent les travaux trop bien garnis pour les attaquer ; contents de les avoir reconnus , ils rentrèrent dans la place pour en informer le Gouverneur ; chaque nuit il y avoit une sortie nombreuse ; la

troisième sortie eut même quelque succès à l'attaque des Anglois qui travailloient sans prendre assez de précautions : mais bientôt on arrêta les progrès des assiégés , & on leur fit des prisonniers qui assurèrent qu'il y avoit dans la place deux mille hommes d'Infanterie , & soixante Compagnies de Cavalerie.

1658.

Turenne fut averti que les ennemis se disposoient à l'attaquer. Le Roi lui envoya un renfort de quelques régimens , & il commença par assurer ses travaux contre les sorties des assiégés. Le Cardinal Mazarin ne voulut pas lui donner des ordres précis de sortir de ses lignes , & d'aller aux ennemis ; il lui écrivit seulement que si l'armée Françoisse devoit être attaquée , elle avoit quelque chose de mieux à faire que de se tenir dans ses retranchemens. L'avis que l'on avoit donné des préparatifs des ennemis étoit juste ; Dom Jean d'Autriche , le Prince de Condé , les Ducs d'York & de Gloucester , le Maréchal d'Hocquincourt & Carracène rassemblèrent

1658.

toutes les troupes Espagnoles sous Furnes; déjà leurs partis se faisoient voir devant les lignes, & ils empêchoient les fourages que les François étoient obligés d'aller chercher fort loin. Turenne jugea que si l'on temporisoit, sa situation seule, & celle des ennemis détruiroit toute sa Cavalerie. D'ailleurs il étoit dangereux d'attendre l'ennemi dans les lignes; le camp étoit coupé par plusieurs canaux; & quoiqu'on y eût établi des ponts, il eût été difficile de porter partout du secours dans une affaire générale; on pouvoit aisément détruire les retranchemens faits dans un sable mouvant; les troupes n'étoient pas assez nombreuses pour garnir toute l'étendue des lignes, & persuadé que le François est plus propre à attaquer qu'à se défendre, Turenne se détermina à marcher aux ennemis.

Le 12. Juin, tous les Généraux de l'armée Espagnole s'avancerent avec quarante Escadrons pour reconnoître le Camp des François. Le Maréchal d'Hocquincourt vou-

lut

lut se distinguer , & attaquer la grand-garde du Camp ; en effet , il la mit en désordre , & il la poursuivoit avec vivacité , lorsqu'il reçut un coup de feu ; il mourut quelques heures après dans les regrets les plus vifs d'avoir terni toute sa gloire par sa révolte , & de mourir les armes à la main contre son Maître.

1658.

Le lendemain, toute l'armée Espagnole s'avança à une demi lieue des lignes. Turenne fit occuper les Dunes les plus élevées hors du Camp ; il les fit retrancher , & il les garnit d'artillerie. Ces dunes sont des amas de sable que le vent a formés sur les bords de la mer ; le vent , les pluies & les vapeurs les battent & les affermissent , en sorte qu'il en est peu où les hommes & les chevaux ne puissent marcher avec autant d'assurance que sur un terrain solide. Les Espagnols s'emparèrent de leur côté de quelques Dunes, dont la situation étoit avantageuse ; mais ils négligèrent de s'y retrancher , ne soupçonnant même pas que Turenne pût venir les atta-

1650.

quer ; leur projet étoit de différer leur attaque pour affoiblir l'armée Françoisé par les travaux du siège , & par la disette des fourages ; dans cette vûe , ils avoient laissé à Furnes tout leur canon , & même les outils à remuer la terre , comptant qu'ils auroient le tems de les faire venir avec leurs convois. On ne fait pas impunément une faute aussi grossiere devant un grand Capitaine. Turenne ignoroit la négligence des Espagnols ; mais un Page de M. d'Humieres qui avoit été fait prisonnier , trouva le secret de s'enfuir , & il vint rendre compte de l'état de sécurité où étoient les Espagnols.

Turenne profita de l'avis ; il marcha aux ennemis le 14. à la pointe du jour. Le front de son armée occupoit tout le terrain qui est entre le Canal de Furnes & la mer. Il avoit un quart de lieue de largeur. Dans le centre étoient les Dunes ; à droite , une prairie ; à gauche , l'Esttran. L'Infanterie formoit une premiere ligne qui remplissoit presque toute son étendue ; les Mous-

quetaires , la Cavalerie , les Dragons , & une multitude de Volontaires étoient sur les ailes avec quelques pieces de campagne. Le centre étoit soutenu par la Gendarmerie divisée en six escadrons ; derrière la Gendarmerie étoit une seconde ligne d'Infanterie , & ensuite le corps de réserve composé de quelques escadrons. Crequi commandoit l'aile droite , dont la première ligne étoit de treize escadrons , & la seconde de neuf. Castelnau avoit l'aile gauche , formée d'un pareil nombre de troupes. Turenne étoit au centre ; il avoit après le combat , que sa plus grande attention avoit été sur son aile droite , parce qu'elle avoit à combattre le Corps que le Grand Condé commandoit.

Toute l'armée marchoit avec beaucoup de lenteur , suivant les ordres du Général , & autant qu'il étoit possible , sur la même ligne ; le Prince de Condé toujours actif fut informé le premier de la marche de l'armée Française ; il fit éveiller les Généraux Espagnols ; il

1658.

leur reprocha de n'avoir pas suivi le conseil qu'il leur avoit donné de se retrancher, & d'attaquer les lignes des François avant qu'ils eussent le tems de se reconnoître. Les reproches devenoient inutiles ; il s'agissoit de rassembler promptement l'armée Espagnole qui étoit campée en désordre, & de se mettre en bataille. On plaça au centre tous les Espagnols naturels commandés par Carracène ; ils étoient soutenus par les Gardes du Roi d'Angleterre, & par trois autres Régimens Anglois, qui avoient à leur tête les Ducs d'York & de Gloucester. Dom Jean d'Autriche étoit à l'aile droite, & le Prince de Condé à la gauche. On a remarqué que cette bataille a été la dernière où l'on ait vû des Cavaliers armés de toutes pieces ; c'étoit les Gardes de Dom Jean d'Autriche, & quelques autres Espagnols, qui avoient conservé ces restes de la prudence de nos Ancêtres.

La marche de l'armée Françoisise se faisoit avec un ordre si admirable, que le Grand Condé jugea

que les Espagnols alloient être battus ; l'Infanterie marchoit par une route pénible dans les Dunes ; les ailes régloient leur marche sur la sienne , & l'on employa trois heures entieres pour arriver aux ennemis. Turenne ordonna à l'aile gauche de charger la premiere. Castelnau qui la commandoit s'aperçut que les Espagnols qu'il avoit à combattre avoient laissé leur flanc découvert du côté de l'Estrean ; il y plaça de la Cavalerie pour soutenir les Anglois , qui par la disposition du terrain devoient donner les premiers. Cette précaution fut décisive. Parmi les Dunes que les Espagnols occupoient , il y en avoit une qui commandoit toutes les autres , & qui étoit plus avancée vers l'armée Françoisse ; c'étoit aux Anglois à l'attaquer ; ils donnerent d'une maniere à mériter l'admiration de toute l'armée ; dans la premiere chaleur ils gagnerent le milieu de la Dune , quoiqu'elle fût fort escarpée. Là le feu des Espagnols fut si vif que les Anglois s'arrêtèrent quelques instans. Schomberg les suivoit,

& il les soutint ; l'Artillerie qu'il avoit placée au pié de la Dune la battoit sans relâche ; les Espagnols en étoient ébranlés ; ils furent en déroute dès qu'ils apperçurent qu'ils étoient pris en flanc par la Cavalerie que Castelnau avoit placée sur l'Estran. Les Anglois arborerent leurs drapeaux sur le haut de la Dune ; ce fut comme un signal pour charger l'ennemi de tous les côtés.

L'aile droite des Espagnols avoit été dissipée en un instant. La Cavalerie Lorraine qui l'avoit prise en flanc , ne lui donna pas le tems de se rallier ; mais le combat devint terrible entre les Anglois des deux Partis qui se rencontrèrent auprès de la Dune que l'on avoit enlevée à Carracène. Ils s'accablèrent mutuellement de reproches , & ils se battirent avec acharnement. Quoique les Anglois qui servoient la France eussent été victorieux dans leur combat avec les Espagnols , celui qu'ils livrerent à leurs Compatriotes devenoit fort incertain par la bonne conduite des Ducs d'York & de Gloucester , & par les prodi-

ges de valeur que firent ces Princes ;
la victoire ne se déclara contre eux
que par les secours que Castelnau
& Milord Lokar donnerent à pro-
pos aux Anglois du parti de France.

1658.

Au centre , les Espagnols firent
peu de résistance , après avoir été
témoins de la déroute de leur aile
droite ; l'aile gauche même com-
mandée par le Prince de Condé
plia après sa première décharge ; el-
le fuyoit , lorsque ce Prince la ral-
lia , & la ramena au combat. Il
étoit à la tête de ses Gardes , qui
formoient un escadron. L'Infante-
rie Françoisse soutint son premier
choc sans s'ébranler ; la seconde at-
taque fut si rude que les François
les plus avancés furent repoussés
jusqu'à leur première ligne. Là les
Gardes-Suisses qui avoient à leur tête
le Comte de Soissons leur Gé-
néral taillèrent en pièces l'esca-
dron de Condé , & toute l'aile droi-
te de l'armée de France chargea la
gauche des ennemis. Les plus grands
efforts se firent dans l'endroit où le
Prince de Condé avoit placé un
bataillon de François révoltés que

1658.

l'on appelloit le bataillon de Persan. Il étoit couvert d'un watergand, & soutenu par une troupe de Cavalerie. L'Artillerie y fit beaucoup de désordre, sans pouvoir les obliger à quitter leur poste; les François passerent le watergand avec audace; Luffan & Chamilly qui soutenoient le bataillon de Persan s'enfuirent avec leurs troupes; le Grand Condé survient avec de la Cavalerie; il veut rétablir le combat, & il est lui-même pris en flanc par quelques escadrons de l'aile gauche qui n'ayant plus d'ennemis en tête, s'étoient avancés vers l'endroit où la victoire étoit disputée. Condé n'avoit pû rassembler que quatre escadrons. Il les mene au feu avec cette intrépidité, & cette présence d'esprit qui l'a toujours distingué; la Cavalerie Françoisse est repoussée; elle se retire à l'aile droite, & Condé ose l'attaquer avec sa petite troupe; les Mousquetaires arrêtent tous ses efforts; ses escadrons sont enfoncés, & le Prince déjà trop avancé est obligé de penser à la retraite. Il franchit heureusement

heureusement un grand fossé qui
devoit l'arrêter ; dans l'instant même
son cheval est tué ; Boutteville
accourt pour sauver le Prince ; ils
sont investis de tous côtés ; le Prince
de Condé prend le cheval d'un
de ses Gentilshommes , & refuse celui
de Boutteville ; il se débarrasse
par une heureuse témérité , & il
prend le chemin de Zuécote , laissant
Boutteville & Coligny prisonniers
entre les mains des François.

1658.

L'armée Espagnole étoit vaincue
& dissipée au point qu'un Corps
de deux mille hommes que l'on
poursuivoit mit bas les armes. Dom
Jean d'Autriche , & les Ducs d'York
& de Gloucester rassembloient leurs
débris à Zuécote , lorsque le Prince
de Condé y arriva. Ils apprirent
que Turenne venoit à eux ; ils se
retirerent avec précipitation. L'armée
Françoise ne trouva plus d'en-
nemis jusqu'au défilé du pont du
Canal de Furnes. Là , Turenne fit
faire alte ; & dans la crainte que
le Prince de Condé ne vînt recom-
mencer le combat , il détacha sa
seconde ligne pour garder le champ

1658.

de bataille : il ignoroit que les ennemis fussent hors d'état de faire la moindre entreprise.

A Zuécote , on présenta à Turenne une multitude de prisonniers , & beaucoup de drapeaux & d'étendards , parmi lesquels étoit celui du Prince de Condé ; il étoit de sa in blanc semé de fleurs de lys d'or ; le corps de sa devise étoit une flamme qui sortoit d'un bucher , avec cette inscription : *splendescam , da materiam ; je brillerai , si l'on donne à mon feu de l'aliment*. Le nombre des morts étoit peu considérable ; il n'y avoit eu de résistance qu'à la Dune de Caracène , & à l'aile gauche où commandoit le Prince de Condé ; mais le nombre des prisonniers étoit infini. On prit aux Espagnols leurs bagages , & les Belandres qui portoient leurs fascines & leurs provisions ; on fut des prisonniers que le Prince de Condé avoit résolu de se jeter dans Dunkerque , s'il avoit pû dissiper l'aile droite de l'armée de France.

Turenne avoüa qu'il avoit eu de grandes inquiétudes sur l'évenc-

ment du combat. La Cavalerie Espagnole étoit beaucoup plus nombreuse , & en meilleur état que celle de France ; elle étoit sous les ordres du Grand Condé , & en plaine : la Cavalerie décide presque toujours des batailles. On attribua la victoire aux dispositions que Turenne avoit faites , à l'exactitude avec laquelle ses ordres furent exécutées , à la surprise des Espagnols , & à la vivacité dont l'Artillerie de France fut servie. Turenne toujours modeste donna à Castelnau toute la gloire du succès ; il croyoit en être redevable à la précaution que cet Officier Général avoit prise de jeter de la Cavalerie sur l'Estran , d'abord que la marée se fut retirée , & il en écrivit à la Cour d'une manière si forte que le Roi donna à Castelnau le Bâton de Maréchal de France. Le grand homme n'est point envieux ; il respecte , il récompense le mérite partout où il le trouve. Il n'appartient qu'à un Général médiocre de se former une réputation de celle qu'il dérobe à ses inférieurs.

1658.

Pendant le combat, il y avoit eu quelque désordre vers les travaux du siège ; toute la Cavalerie de Dunkerque avoit fait une sortie dont elle espéroit beaucoup. Après avoir attaqué inutilement les ouvrages des François, elle tourna vers l'attaque des Anglois qui étoient dans leur sécurité ordinaire ; on combla les travaux ; les tentes furent pillées, & les assiégés mirent le feu à tout ce qu'ils ne purent emporter. Turenne pensoit à tout : d'abord après la bataille il avoit détaché Richelieu pour aller renforcer la garde du camp & des travaux. Richelieu trouva le quartier des Anglois tout en feu ; au lieu de marcher droit aux ennemis, il se plaça avec quatre cens Maîtres entr'eux & la Ville ; de-là il vint les attaquer si brusquement, & la garde du camp le soutint si à propos que les assiégés jetterent tout leur butin pour se retirer avec plus de facilité. Brissac les poursuivit avec tant de vivacité qu'il fit prisonnier celui qui commandoit la sortie.

Toute l'armée Françoisse entra

dans son camp avec cette joie qu'inspire une victoire complète, après des craintes justes & bien fondées. Turenne savoit que la Cavalerie Espagnole avoit été plutôt dissipée que défaite; il redoutoit encore un coup de désespoir de la part des Espagnols; il redoubla les gardes de son camp, & il passa la nuit à cheval pour visiter tous ses postes. Le lendemain on fit des réjouissances qui apprirent au Marquis de Leyde qu'il n'avoit plus de secours à espérer. Toute sa ressource étoit dans son courage & dans son expérience. Il ranima la bravoure de sa garnison, & tous ensemble se promirent de s'enterrer sous les ruines de la place plutôt que de la rendre.

Ils ne tarderent pas à donner des preuves de leur résolution; il y eut un terrible combat à la contrescarpe; on la prit, & on la reprit plusieurs fois; ce ne fut qu'après y avoir perdu bien du monde, & après l'avoir attaquée par trois endroits différens que les François y firent un logement capable de tenir deux cens hommes. A l'occident

1658.

de Dunkerque , les Espagnols possédoient encore le Fort de Léon.

Le Cardinal Mazarin avoit pressé le Maréchal de Turenne d'attaquer ce poste dès le commencement du siège , & l'avis du Ministre étoit conforme aux regles de la guerre. Turenne ne l'ignoroit pas ; mais le grand Capitaine fait s'affranchir à propos des regles les plus communes. Turenne avoit différé l'attaque du Fort de Léon pour ne pas dégarnir les lignes du côté de l'Orient , où il devoit être attaqué. Depuis la bataille des Dunes, cette raison ne subsistoit plus ; aussi le Fort de Léon fut attaqué & emporté en trois jours. Castelnau fut blessé à cette attaque ; il se fit transférer à Calais où il languit pendant un mois , & où il reçut le Bâton de Maréchal de France la veille de sa mort. C'est le sort de bien des hommes de travailler long-tems pour acquérir des honneurs dont ils jouissent peu.

Leyde ne cherchoit plus qu'une fin glorieuse. Il forma le projet de reprendre la contrescarpe , & à l'at-

taque de cet ouvrage il parut armé d'une cuirasse. Un Régiment Italien s'enfuit du combat ; Leyde voulut lui reprocher sa lâcheté , & le rammener à la charge ; le Soldat lui reprocha à son tour la précaution qu'il avoit prise de s'armer d'une cuirasse ; sur le champ il se la fait ôter , & il attaque la hallebarde à la main. Dans la mêlée , il reçoit un coup de feu à l'épaule , & une grenade lui brûle le visage ; toute son attention fut de cacher son malheur & sa retraite aux troupes qui combattoient ; mais elles se retirèrent bientôt après lui , & il ne survécut que quelques jours à ses blessures. Les Historiens contemporains lui ont donné un éloge que les hommes méritent rarement. Il fut également regretté , disent-ils , de son Maître & de ceux qui lui obéissoient : Bassécourt prit le commandement de la place.

1658.

En même tems qu'on se préparoit à la descente du fossé , on fit sommer les assiégés de se rendre ; ils répondirent qu'ils alloient demander les ordres du Marquis de

1658.

Leyde , dont ils cachotent la mort ; & ils ne firent pas d'autre réponse. Avant que de descendre dans le fossé , il étoit nécessaire de prendre un ouvrage à corne qui le défendoit. On y avoit attaché le Mineur , lorsque Bassécourt reçut par une Frégate d'Ostende l'ordre de ne pas attendre les extrémités , & de sauver la liberté de la garnison qui étoit nécessaire ailleurs ; cet ordre le détermina à se rendre. Il n'avoit aucune espérance de secours ; le Fort de Léon faisoit un feu si vif sur la place , que l'on ne pouvoit y paroître sans un danger évident. Les Bourgeois desiroient avec empressement d'être délivrés des miseres du siège ; ils soupiroient pour le rétablissement de leur commerce , que la flotte Angloise & la garnison de Mardik arrêtoient depuis plus d'un an ; le 23. Juin Bassécourt fit battre la chamade.

Dans le même instant le Roi arrivoit au Fort de Léon , d'où il vouloit voir l'état de la place & celui des travaux. On fit une treve pour traiter de la capitulation. Pen-

dant cet intervalle , le Roi visita tous les ouvrages & le champ de bataille. Lorsqu'il passa sur l'Estran, toute la flotte Angloise le salua de son canon. Le fracas de cette salve fit croire aux assiégés qu'on les trompoit sous les apparences d'une trêve ; ils furent bientôt désabusés. La capitulation fut signée le lendemain ; elle donnoit à la garnison la liberté & les honneurs de la guerre. Le Roi la vit défilér ; il fit son entrée dans Dunkerque ; & après avoir considéré l'état de la place , il dit à Lokar qu'il la lui remettoit suivant son traité , & qu'il se souvînt d'y respecter la Religion Catholique. Lokar répondit ; *il n'appartient qu'à un grand Roi tel que votre Majesté de faire à mon Maître un présent aussi magnifique ; les Anglois garderont la place pour votre service avec une fidélité inviolable.*

1658.

Les Espagnols blâmerent hautement la conduite de la France , qui remettoit aux Anglois une place dont les Habitans étoient Catholiques. La France pouvoit facilement se justifier ; avant le siège de

1658.

Dunkerque le Marquis de Leyde avoit pallié en Angleterre pour offrir à Cromwel de l'aider de toutes les forces de l'Espagne , à prendre & à conserver Calais. Le Cardinal Mazarin informé de cette négociation l'avoit fait échoüer ; & puisqu'il étoit difficile d'empêcher le Protecteur d'Angleterre de faire un établissement en deçà de la mer ; le Cardinal avoit préféré que cet établissement se fît aux dépens du Roi d'Espagne qui possédoit Dunkerque , plutôt qu'aux dépens de la France ; si le voisinage des Anglois devoit être dangereux pour les Habitans des Pays-Bas Espagnols , ils ne pouvoient s'en prendre qu'au Conseil de Madrid , qui avoit forcé la France à céder Dunkerque pour sauver Calais.

Dans un tems où Louis XIV. devoit goûter le fruit d'une conquête si brillante , il tomba malade dangereusement. On le transporta à Calais , & le danger fut extrême pendant quinze jours ; l'armée Francoise resta dans une inaction absolue , quoique les momens qui sui-

vent une victoire complète soient toujours précieux. D'abord que le Roi fut rétabli, Turenne fit attaquer Berg & Furnes, qui se rendirent en peu de jours. Dixmude fut emportée à la vûe même des Espagnols; pour Gravelines, il fallut l'assiéger dans les formes; le Maréchal de la Ferté commandoit le siège, & Turenne le couvroit; la place se rendit après vingt jours de tranchée ouverte. La reddition de ces places prouvoit la grandeur de la victoire que les François venoient de remporter: mais rien ne prouvoit mieux tout le découragement des Espagnols que la marche de l'armée Françoisse en leur présence. Turenne passa la Lys; d'abord il défit entièrement un corps de Cavalerie commandée par Chamilly, & ensuite un autre corps de trois mille hommes qui étoit aux ordres du Prince de Lignes; Oudenarde, Menin, Ypres & Commines se rendirent au Vainqueur; les Partis François porterent l'allarme jusqu'à Bruxelles, & les Pays-Bas Espagnols furent dans la consternation.

1653.

Au retour du Roi à Fontainebleau, on négocia son mariage avec la Princesse de Piémont. La négociation parut sincère dans un tems où l'Espagne affectoit de publier les prétendus engagemens qu'elle avoit contractés avec l'Empereur Léopold pour lui donner l'Infante; bientôt on fut persuadé que Philippe IV. avoit dissimulé ses sentimens pour faire une paix plus avantageuse, & que la Cour de France avoit négocié avec celle de Savoie pour déterminer enfin le Roi d'Espagne à donner l'Infante à Louis XIV.

Il est certain que l'Infante étoit demandée en mariage par plusieurs Souverains. L'Empereur Léopold y prétendoit avec cette confiance que lui inspiroient sa Dignité Impériale, les grands secours d'hommes & d'argent qu'il offroit à l'Espagne pour soutenir la guerre contre la France, & la préférence qu'il espéroit sur les Princes qui n'étoient pas de la Maison d'Autriche. D'un autre côté, la Reine Mere de Louis XIV. desiroit avec passion que le Roi son fils épousât l'Infante; à cette condi-

tion elle avoit fait offrir à l'Espagne dans les conférences tenues à Madrid en 1656. de lever tous les obstacles qui s'opposoient à la paix. Enfin, la Régente de Savoie ne désespéroit pas d'obtenir l'Infante pour le Duc de Savoie son fils, quoique cet établissement ne pût être comparé au Thrône de France, ou à celui de l'Empire.

1658.

Philippe IV. étoit disposé à donner la préférence à l'Empereur. Indépendamment de la prédilection qu'il devoit avoir pour sa Maison, Léopold offroit de déclarer la guerre à la France, & d'envoyer aux Pays-Bas soixante mille hommes pour conquérir les places que la France avoit enlevées à l'Espagne. Philippe IV. espéroit de pouvoir alors porter toutes ses forces en Catalogne & en Italie, où la France n'avoit que de foibles armées, & il se flatoit de réparer ainsi tous ses malheurs. Le projet paroissoit grand; mais les Espagnols ne le goûtoient pas. Le Roi d'Espagne étoit âgé & infirme. L'Infante n'avoit que deux freres au berceau; elle avoit des

1658.

espérances prochaines de succéder à la Couronne. Les Espagnols craignoient de voir revivre le tems de Charles-Quint, d'être soumis à un Empereur absent, & d'être gouvernés par des Vicerois. Si la Couronne d'Espagne devenoit un Fleuron de celle de l'Empire, les richesses de l'ancien & du nouveau Monde feroient épuisées pour subjuguier les Etats de l'Empire & les Princes d'Italie, l'Espagne se feroit dégradée pour aggrandir la branche cadette de la Maison d'Autriche. Philippe IV. connut toute l'aversion que ses Sujets avoient pour le mariage de l'Infante avec l'Empereur; il leur fit le sacrifice de son inclination & de ses espérances.

Le mariage du Roi avec l'Infante paroissoit à quelques Espagnols les exposer aux mêmes inconvéniens. Si l'Infante Reine de France devenoit encore Reine d'Espagne, tous ses Royaumes devoient être réduits à l'état de simples Provinces de France. Les renonciations que l'on pouvoit exiger d'elle demeureroient sans force par la mort des

Princes ses freres. Entreprendroit-on en Espagne de se donner un autre Roi? L'équité ne le permettoit pas; d'ailleurs la France pendant une minorité orageuse, agitée de guerres civiles & étrangères, avoit fait de grandes conquêtes; que ne devoit-elle pas faire sous un Roi majeur, qui ne respiroit que pour la gloire, qui étoit respecté de ses Sujets, & redouté de ses voisins! Louis XIV. souffriroit-il qu'un Etranger enlevât la Couronne d'Espagne à la Reine, à lui-même, à leur postérité? La Maison d'Autriche avoit un grand parti en Espagne; l'Empereur y répandoit l'argent & y prodiguoit les espérances. Aussi dans le Conseil d'Espagne il y eut de fortes oppositions au mariage du Roi & de l'Infante.

1658.

Le Duc de Savoie avoit les suffrages de la multitude. Si l'Infante succédoit au Royaume d'Espagne, elle ne devoit pas hésiter à préférer le séjour de Madrid à celui de Turin. On ne pouvoit pas éviter alors qu'une nouvelle Maison regnât en Espagne; mais on auroit un Roi

1658.

qui se naturaliseroit Espagnol ; on ne verroit plus à Madrid le vuide affreux qu'y laissoient autrefois les fréquentes absences de Charles-Quint ; le Duc de Savoie réuniroit aux Deux Siciles & au Milanès les Etats de Piémont & de Savoie ; toute l'Italie plieroit devant lui. Son intérêt le tiendrait uni avec l'Empereur contre la France ; leurs forces se joindroient facilement ; ils pourroient reprendre tout ce que la France avoit conquis sur l'Espagne aux Pays-Bas & en Italie. L'Empereur deviendrait Maître absolu en Allemagne ; il pourroit porter ses forces au dehors. Les Etats Généraux n'auroient plus à redouter que la France subjuguât les Pays-Bas ; elle seule perdoit à ce projet. L'Espagne avoit son Roi dans ses Etats ; la Maison d'Autriche se donnoit un Allié très-puissant ; celle de Savoie acquéroit une des premières Couronnes de l'Europe. Les Provinces-Unies craignoient moins les forces éloignées de l'Espagne que les armées de France qui couvroient leurs frontieres : & quoi-
que

que le Duc de Savoie eût des Con-
currens redoutables , sa demande
fut écoutée en Espagne, & appuyée
par toutes les Puissances jalouses de
la grandeur de la France.

1658.

Cependant le Cardinal Mazarin
espéroit d'obtenir l'Infante pour
son Maître , parce que le Roi d'Es-
pagne avoit des raisons très - pres-
santes pour desirer la paix , que cet-
te alliance devoit faciliter. D'abord
le mariage du Roi avec la Princesse
de Piémont fut proposé sans myste-
re ; & pour rendre cette négocia-
tion plus éclatante , le Roi résolut
de passer l'hyver à Lyon , où la
Duchesse de Savoie devoit amme-
ner sa fille. Les deux Cours s'y ras-
semblerent en effet ; le Roi y don-
na les Fêtes les plus brillantes ; la
Princesse de Piémont lui plut , &
tout annonçoit un mariage qui ne
paroissoit plus souffrir d'obstacles.
La Cour d'Espagne ne pouvoit se
persuader que Louis XIV. eût aban-
donné le projet de son mariage
avec l'Infante ; elle aima mieux
croire que la négociation de Lyon
n'étoit pas sincere , & elle voulut

1658.

rendre à la France ruse pour ruse. Dans cette vûe, l'on rendit public le prétendu mariage de l'Infante avec le Duc de Savoie. Pour enlever cette dernière ressource à l'Espagne, le Cardinal Mazarin proposa à la Duchesse de Savoie un double mariage, du Roi avec la Princesse de Piémont, & du Duc de Savoie avec Mademoiselle Cousine-germaine du Roi; la proposition fut reçue de manière à persuader au Ministre de France, que le Duc de Savoie n'avoit aucune espérance d'épouser l'Infante.

Alors Philippe IV. connut qu'il étoit tems de pourvoir aux vrais intérêts de l'Espagne, & qu'il ne falloit pas laisser échapper la seule occasion qu'il pût avoir de faire une paix avantageuse. Dom Antonio Pimentel son Plénipotentiaire se rendit à Lyon secrètement; il ne négocia pas avec cette fierté que la victoire de Valenciennes avoit inspirée à Dom Louis de Haro aux conférences de Madrid; les tems étoient changés; l'Espagne avoit tout à craindre pour la campagne sui-

vante ; elle n'avoit plus d'Infanterie pour défendre ses places de Flandres ; si la France prenoit de nouveaux engagemens avec la Maison de Savoie , les Etats que Philippe IV. possédoit en Italie étoient trop exposés. La Maison de Bragance s'affermissoit sur le Thrône de Portugal ; il n'étoit pas possible d'envoyer dans le Royaume une armée capable de le conquérir , pendant que la France feroit une grande diversion. Les Finances de l'Espagne étoient épuisées , & ses troupes découragées ; les Généraux mêmes opinoient pour la paix , dans la crainte de ne pouvoir plus faire qu'une guerre humiliante & malheureuse. Philippe IV. avoit deux fils qui éloignoient l'Infante de la succession à la Couronne ; il espéroit de transmettre cette succession à la ligne masculine , & le Conseil de Madrid , tout Autrichien qu'il étoit , ne balançoit plus à donner l'Infante au Roi : c'étoit le moyen de finir la guerre , & de rendre la France traitable sur la restitution d'une partie de ses conquêtes.

La négociation de Pimentel devenoit facile par toutes ces circonstances. Il ne prit point d'engagement formel pour le mariage du Roi avec l'Infante ; Dom Louis se réservoit la gloire de le conclurre ; Pimentel laissa seulement entrevoir que ce mariage dépendroit des facilités que la France apporteroit à la paix. Le Cardinal Mazarin se rendit donc très-facile sur l'article des conquêtes. Pour l'Italie , il promit de rendre Valence & Mortave au Roi d'Espagne , & Verceil au Duc de Savoie ; la France se réservoit Pignerol pour pouvoir entrer en Italie , & y soutenir ses Alliés. Du côté des Pyrénées , elle devoit rendre Rozes & toute la Catalogne ; elle Conservoit le Roussillon. Aux Pays-Bas , on rendoit au Roi d'Espagne Ypres , Bergues , Oudenarde , Commines & Dixmude ; le Roi de France conservoit Gravelines , Landrecy , Thionville , Montmedy , Damvilliers , Arras , Bapaume , Béthune & Hesdin. On convint de démolir la Bassée & le Quefnoy , & Louis XIV. se réservoit la

& du Traité de Paix des Pyrén. 333
liberté de retirer Dunkerque des
mains des Anglois. 1658,

L'article de la Lorraine fut réglé de maniere à faire repentir le Duc Charles d'avoir manqué aux engagemens solennels qu'il avoit pris avec la France ; on lui rendoit la Lorraine : mais les Fortifications de Nancy devoient être détruites , & jamais elles ne pouvoient être rétablies. Clermont , Stenay & Jametz demeuroient à la France , & le Duché de Bar étoit réuni à perpétuité à la Couronne. A l'égard de M. le Prince , Pimentel accepta l'amnistie que le Roi vouloit bien lui accorder , & à ceux qui l'avoient suivi ; il étoit obligé de mettre bas les armes , & de licencier ses troupes avant que de jouir du fruit de l'amnistie ; on lui rendoit son patrimoine ; on le dépouilloit de sa Charge de Grand-Maître & de ses Gouvernemens : tel fut l'esquisse du traité qui devoit être consommé par les premiers Ministres de France & d'Espagne.

Pour arrêter les hostilités, le Cardinal Mazarin & Pimentel signerent

une suspension d'armes qui devoit subsister pendant deux mois , à compter du 10. Mai 1659. à sa publication , il y eut en France de grands murmures contre le Ministre ; on se plaignit de ce qu'il arrêtoit les victoires du Roi , dans le moment où l'on avoit les espérances les plus brillantes & les mieux fondées. Le Public est souvent injuste dans ses jugemens sur les négociations ; il en ignore presque toujours le secret & les motifs ; il ne décide de l'utilité d'une guerre que par les places & les Pays que l'on acquiert ; mais l'acquisition de quelques places pouvoit-elle être mise dans la balance avec un objet aussi important que celui du mariage du Roi & de l'Infante , avec les espérances que cette Princesse donnoit à la postérité de Louis XIV. sur la Couronne d'Espagne ? Les personnes les plus éclairées approuverent la négociation : le Roi & son Ministre méprièrent les clameurs de la multitude.

Sur la fin du mois de Juin , la suspension d'armes alloit expirer ,

sans qu'il eût été possible de travailler au traité de paix. Le Cardinal Mazarin & Pimentel convinrent d'une suspension d'armes indéfinie, réservant seulement à leurs Maîtres le pouvoir de la révoquer, en avertissant huit jours avant la révocation : on laissa les contributions dans l'état où elles avoient été pendant la guerre.

1659.

Il restoit à mettre la dernière main au traité de paix. Les premiers Ministres de France & d'Espagne voulurent en avoir la gloire ; il fut décidé qu'ils se rendroient sur les frontières des deux Royaumes ; ils y arriverent au mois de Juillet de cette année 1659. avec une suite & des équipages qui auroient pû suffire à leurs Maîtres ; l'endroit destiné aux conférences fut l'Isle des Faisans formée par la riviere de Bidassoa , qui sépare la France de l'Espagne ; on y construisit un bâtiment de charpente composé de deux appartemens , & d'une salle commune pour tenir les conférences. Chaque Ministre pouvoit y venir avec une suite de soixante hom-

1659.

mes, qui ne devoient avoir ensemble aucune communication jusqu'à ce que le traité fût fini, dans la crainte qu'il n'y eût quelques disputes; mais ce règlement ne fut pas observé; les François & les Espagnols se virent avec politesse, & l'on ne parla d'abord que du desir sincere que l'une & l'autre Nation avoit de voir la paix rétablie.

Je croirois manquer à la fidélité que l'on doit avoir, lorsqu'on écrit l'histoire, si je n'expliquois ici un incident qui éclata aux yeux du Public; ce récit ne doit point être mêlé avec celui des conférences pour la paix. Lorsque le Cardinal Mazarin partit pour S. Jean de Luz, la Reine Mere avoit quelque inquiétude sur le projet que l'on avoit formé de marier le Roi à l'Infante Marie Thérèse. Ce mariage convenoit à tous égards; la naissance, l'âge, la beauté de l'Infante étoient des motifs moins capables d'y déterminer, que les avantages d'une nouvelle alliance entre la France & l'Espagne, & les facilités qu'elle donnoit

donnoit pour la paix. D'ailleurs Philippe IV. avoit deux fils, d'un âge encore tendre, & d'une fanté très-délicate; l'Infante devoit apporter au Roi & à sa postérité de grandes espérances sur la Couronne d'Espagne; la renonciation que l'on exigeoit d'elle ne pouvoit subsister qu'en faveur des mâles de la branche d'Espagne, & de l'aveu même des Espagnols, si Philippe IV. mourroit sans laisser de fils, toute sa succession appartenoit à l'Infante, à l'exclusion de la branche d'Autriche qui étoit dans l'Empire; il n'étoit pas possible que le plus grand Roi du Monde fît un plus grand mariage: mais il survint un incident que l'on traita d'abord de bagatelle, & dont on craignit bientôt les conséquences.

Je ne parle pas de l'intrigue que Mademoiselle, cousine-germaine du Roi forma pour épouser ce Prince. Le Cardinal Mazarin la fit échoüer facilement dans l'une de ses lettres à cette Princesse, il veut bien paroître persuadé que cette intrigue n'étoit pas vraie, & que si Mademoi-

1659.

selle faisoit quelques démarches pour épouser le Roi , il ne lui en resteroit que le chagrin d'avoir agi contre la bienfiance & contre les intérêts de l'Etat. Le Roi même n'avoit marqué aucune disposition pour ce mariage ; mais il avoit pris du goût pour Mademoiselle Mancini l'une des nieces du Cardinal Mazarin ; c'étoit sa premiere inclination ; la nouveauté & la passion rendent toujours une premiere inclination dangereuse. Mademoiselle Mancini étoit avec ses sœurs dans un Couvent à la Rochelle ; le Roi lui écrivoit souvent , & il en recevoit des lettres qui l'occupoient plus que la Reine Mere n'auroit souhaité. Le Cardinal apprit sur sa route que le commerce de lettres devenoit tous les jours plus fréquent , & que sa niece même se flatoit sur les lettres du Roi , que son amour étoit légitime , & qu'il pouvoit la conduire au mariage. Le Cardinal en écrivit fortement à la Reine ; il la pria d'arrêter absolument le commerce de lettres entre les deux Amans , & il finit en l'assurant *qu'il feroit son devoir*.

*jusqu'à la fin. Si je vois, dit-il, que cela ne profite de rien, je sais bien ce à quoi ma fidélité, le zèle & la tendresse que j'ai pour le service & pour la réputation du Confident * m'obligeront, avec un désespoir qui me tourmentera tant que j'aurai de vie, d'avoir été si malheureux que quelque chose qui me touche, ait pu être la cause, quoique sans ma faute, de ternir la gloire que j'ai tâché de relever au plus haut point, y employant tout mon esprit & tous mes momens sans relâche, je me dispenserai de dire assez utilement sans vanité.*

1659.

* C'est ainsi que le Cardinal nommoit le Roi dans ses lettres à la Reine.

Deux jours après le Cardinal en écrivit au Roi même de la manière la plus propre à le toucher & à le déterminer; il le conjura de finir le commerce de lettres qu'il entretenoit; il s'agit, dit-il, de ma réputation & de celle d'une personne que vous honorez de votre bienveillance, qui assurément recevroit une atteinte irréparable, si vous n'avez la bonté de rompre le commerce que vous entretenez avec tant d'éclat. Il le demande comme une justice, & il proteste qu'il le recevra comme une grace; il représente au Roi que sa conduite ne s'accorde

1659.

pas avec le projet d'un mariage qui devoit être bientôt terminé ; que l'on parle dans toute l'Europe de sa nouvelle inclination, & que s'il étoit informé de ce que l'on en disoit, il ne seroit pas nécessaire de le presser de finir ce commerce de lettres. Le Cardinal écrivit de Cadillac au Roi d'une maniere encore plus forte ; il s'excusa d'abord sur ce qu'il ne pouvoit dissimuler les avis qu'il recevoit de tous côtés ; on lui mandoit, disoit-il, que le Roi n'étoit plus reconnoissable depuis quelque tems ; on craignoit que ses nouvelles inclinations ne l'empêchassent de donner la paix à l'Europe ; on croyoit qu'il n'avoit aucun empressement pour le mariage qu'on lui avoit proposé, & que s'il épousoit l'Infante, elle seroit malheureuse sans être coupable. Tout le monde avoit remarqué que le Roi étoit trop souvent enfermé pour écrire à celle qu'il aimoit ; on alloit jusqu'à accuser le Cardinal de favoriser cette intrigue par ambition, & pour rendre infructueuses les négociations de la paix ; on croyoit voir qu'à cette oc-

casion le Roi étoit devenu indifférent pour la Reine sa Mere, qu'il évitoit même de la voir pour ne pas s'exposer à recevoir des conseils qu'il ne vouloit pas suivre. Le Cardinal se plaint de ce que pour un simple amusement, le Roi ternit la réputation de l'oncle & de la niece. Il assure qu'il étoit impossible de penser au mariage dont le Roi vouloit bien flater Mademoiselle Mancini; il peint l'état de douleur & d'accablement où il est, & où il ne peut travailler aux grandes affaires qui lui sont confiées. Toute la suite de cette lettre est une exhortation vive pour engager le Roi à suivre les lumieres de sa conscience, à observer les Loix que la Religion lui impose, à s'appliquer entiere-ment aux affaires, dans un tems où ceux qui tenoient le timon devoient avoir une habileté supérieure, & se livrer à de grands travaux; surtout le Cardinal craignoit que l'on eût connoissance en Espagne de l'amour du Roi; si on en étoit informé, le Roi d'Espagne redouteroit pour sa fille un mariage malheureux, & son

Conseil l'en éloigneroit avec raison ; ainsi la guerre se rallumeroit avec plus de fureur qu'auparavant , & peut-être elle deviendroît aussi funeste à la France qu'elle lui avoit été avantageuse. Le Ministre finit en assurant le Roi , *qu'il est déterminé à se retirer en un coin de l'Italie. Voyez si vous voulez ,* ajoûte-t-il , *que les deux personnes à qui vous faites l'honneur de témoigner tant d'affection , soient séparées de vous pour jamais , & deviennent les plus malheureuses de la terre ;* il invite le Roi à écouter les conseils de la Reine ; *vous auriez grand tort ,* lui dit-il , *si vous croyez qu'elle ne vous aime pas , quand elle ne vous flatte pas en certaines choses , qui étant à présent de votre sens , sont pourtant éloignées de la raison ; & à dire vrai , il faudroit par la même conséquence , que vous crussiez que personne ne vous aime , puisque personne ne sauroit approuver vos pensées.* Le même jour le Cardinal écrivit à la Reine pour lui donner avis de cette dépêche , & pour lui répéter que si le Roi ne changeoit de conduite , il étoit résolu de se retirer. *J'aurai ,* dit-il , *cet avantage , que toute la terre*

verra que j'ai pratiqué jusqu'à mon sacrifice pour servir mon Maître dans un ————— *rencontre où il y va de tout pour lui.* 1659.

Toutes les lettres du Cardinal au Roi sont ainsi remplies de conseils sages & de sentimens désintéressés; il faisoit les moindres occasions pour essayer de toucher son Maître & de le persuader. Dans une lettre écrite de Bidache, il rend compte de la magnificence avec laquelle le Maréchal de Grammont l'a reçu; il ajoute qu'il y est tombé malade de la goute, & que son indisposition retardera nécessairement l'ouverture des conférences; ce délai venoit à propos pour le tirer de l'embarras où il étoit, dans la crainte de tromper le Ministre d'Espagne au sujet du mariage, qui devoit déplaire au Roi prévenu d'autres inclinations, quand même l'Infante seroit belle comme un Ange. Sur les bruits qui coururent que le Roi vouloit aller à la Rochelle pour voir Mademoiselle Mancini, le Cardinal supplioit la Reine d'empêcher ce voyage qui feroit trop d'éclat, & qui ne serviroit qu'à fortifier une passion que l'on étoit

1659.

obligé d'éteindre : à tous ces conseils & à toutes ces plaintes , le Roi ne répondit que d'une manière équivoque , & il continua son commerce de lettres ; le Cardinal ne dissimula pas qu'il étoit mécontent & de la lettre & de la conduite du Roi. *Vous êtes*, lui dit-il , *le Maître de votre conduite , mais non pas de m'obliger à l'approuver , lorsque je fais de science certaine , qu'elle est préjudiciable à votre honneur , à la gloire & au bien de votre Etat , & au repos de vos Sujets le seul remède qui reste à pratiquer , est celui de me retirer , & d'emmener avec moi la cause des malheurs qu'on est à la veille de voir arriver.* Il avertit le Roi que sa passion est connue à Madrid , & que les ennemis de la France tâchent d'en profiter , pour empêcher une nouvelle alliance entre les deux Couronnes. Au reste , il se plaint au Roi même de ce qu'il instruit sa niece des efforts qu'il fait pour rompre cette intrigue ; *cela*, dit le Cardinal , *est très-désobligeant pour moi , & peu propre à guérir ma niece.*

Le Roi avoit de la confiance ; on

peut dire même de l'amitié pour le Cardinal; il pensoit juste & avec beaucoup d'élévation; la passion & la jeunesse lui permirent de réfléchir; il sentit après tout que les plaintes du Cardinal étoient autorisées par la probité, la raison, la politique, la religion même, & il l'assura qu'il vouloit suivre à l'avenir ses conseils. *Je ne desirer rien au monde que cela*, lui répondit le Cardinal; *je mourrai le plus content & le plus heureux de tous les hommes, quand je vous verrai le plus grand & le plus accompli Roi de la Terre, comme il est en vos mains de le devenir, si vous voulez.*

1659.

Si le Cardinal écrivoit avec force au Roi, & à la Reine pour éteindre une passion qui pouvoit avoir des effets funestes, il écrivoit avec dureté à sa niece; il la menaçoit de faire échouer toute cette intrigue, & de la punir du peu de docilité qu'elle avoit pour ses conseils; mais il ne put empêcher une entrevue entre le Roi & sa niece; la Reine avoit obtenu que le Roi n'iroit point à la Rochelle; il fallut permettre que les nieces du Cardinal

vinssent à S. Jean d'Angely au passage de la Cour. Le Cardinal déaprouva cette condescendance de la Reine. *Il écrivit au Roi une lettre (a)*

(a) Je vous supplie d'être persuadé une fois pour toutes, que je ne saurois vous rendre un plus grand & plus important service que de vous parler avec la liberté que vous avez eu la bonté de me permettre, lorsqu'il s'agit de votre service, & particulièrement dans des choses de considération & d'éclat, & dans lesquelles assurément vous n'avez aucun serviteur qui puisse discourir si à fond, & avec le zele que je ferai. Je commencerai par vous dire, sur le point de votre lettre du 23. qui regarde les bons sentimens que la personne a pour moi, & toutes les autres choses qu'il vous a plu de me mander à son avantage, que je ne suis pas surpris de la maniere dont vous m'en parlez, puisque c'est la passion que vous avez pour elle qui vous empêche, comme il arrive d'ordinaire à ceux qui en ont comme vous, de connoître ce qui en est, & je vous réponds que sans cette passion, vous tomberiez d'accord avec moi, que cette personne n'a nulle amitié pour moi, qu'elle a au contraire beaucoup d'aversion, parce que je ne flate pas ses folies; qu'elle a une ambition demesurée, un esprit de travers & emporté, un mépris pour tout le

du Traité de Paix des Pyrén. 347
capable de le justifier aux yeux du Pu-
blic & de la postérité. Tout ce que la

1659.

monde, nulle retenue en sa conduite, & prête à faire toutes sortes d'extravagances; qu'elle est plus folle qu'elle n'a jamais été, depuis qu'elle a eu l'honneur de vous voir à S. Jean d'Angely, & qu'au lieu de recevoir de vos lettres deux fois par semaine, elle en reçoit à présent tous les jours; vous verriez enfin comme moi, qu'elle a mille défauts, & pas une qualité qui la rende digne de votre bienveillance. Vous témoignez en votre lettre de croire que l'opinion que j'ai d'elle procède des mauvais offices qu'on lui rend; est-il possible que vous soyez persuadé que je suis si pénétrant & si habile dans les grandes affaires, & que je ne vois goûte dans celles de ma famille, & que je puisse douter des intentions de cette personne à mon égard, voyant qu'elle n'oublie rien pour faire en toutes choses le contraire de ce que je veux, qu'elle met en ridicule les conseils que je lui donne pour sa conduite; qu'elle fait vanité de ce qui à la vûe de tout le monde préjudicie à son honneur & au mien; qu'elle veut faire la maîtresse, & changer tous les ordres que je donne dans la Maison, & qu'enfin méprisant toutes les diligences que j'ai faites avec tant d'amour, d'application & d'adresse, pour la mettre dans le bon chemin & la rendre sage, elle persiste opiniâtrément

religion , la probité , l'intérêt de l'Etat , la gloire personnelle du Roi

dans ses folies , & s'expose à la risée de tout le monde , qui en fait de continuelles comédies ; ce qu'il lui sera aisé de voir dans les papiers que je garde , & dans lesquels vous verrez le sentiment universel de tous ceux qui discourent sur cette matière , qui est à présent l'entretien de tous les meilleurs esprits de toutes les Nations.

Si la mauvaise conduite de cette personne ne préjudicioit qu'à elle seule , & même à moi , je pourrois dissimuler ; mais allant plus avant , & continuant à faire un tort irréparable à la gloire & au repos de mon bon Maître , il m'est impossible de le souffrir , & je serai contraint à la fin de prendre des résolutions par lesquelles chacun se confirme dans la croyance , que lorsqu'il s'agit de votre service , je sacrifie tout : & si je suis si malheureux que la passion que vous avez , vous empêche de connoître & estimer la chose comme elle le mérite , il ne me restera qu'à exécuter le dessein que je vous écrivis de Cadillac ; car enfin il n'y a Puissance qui me puisse ôter la libre disposition que Dieu & les Lois me donnent sur ma famille , & vous serez le premier à me donner un jour des éloges du service que je vous aurai rendu , qui sera assurément le plus grand de ma vie , puisque par ma résolu-

exigeoient en cette occasion & du Monarque & de son Ministre, est

1659.

tion, je vous aurai rendu le repos & mis en état d'être heureux, & le plus glorieux & accompli Roi de la Terre, outre que mon honneur que Jesus-Christ, qui étoit l'exemple de l'humilité, disoit qu'il ne donneroit à personne, m'oblige à ne pas différer davantage à faire ce qu'il faut pour sa conservation.

Je retourne à la personne, laquelle se tient plus assurée qu'elle n'a jamais été de pouvoir entierement disposer de votre affection, après les nouvelles promesses que vous lui en avez faites à S. Jean d'Angely, & je fais que si vous êtes obligé à vous marier, elle prétend rendre malheureuse pour toute sa vie la Princesse qui vous épousera, ce qui ne peut arriver sans que vous le soyiez aussi, & sans vous exposer à mille inconvéniens qui arriveront; car vous ne pourrez avec raison prétendre la bénédiction du Ciel, puisque vous n'aurez rien fait de votre côté pour la mériter.

Vous avez recommencé depuis la dernière visite que j'avois crû qui seroit fatale, & que pour cette raison j'avois tâché d'empêcher à lui écrire tous les jours, non pas des lettres, mais des volumes entiers, lui donnant part des moindres choses, & ayant en elle sur toutes choses la dernière confiance à l'exclusion de tout le monde; ainsi tout votre tems est

réuni pour convaincre & pour toucher. On y voit un Ministre qui se

employé à lire ses lettres, & à faire les vôtres : & ce qui est incompréhensible, vous en usez de la sorte, & vous pratiquez tous les expédiens imaginables pour échauffer votre passion, lorsque vous êtes à la veille de vous marier ; ainsi vous travaillez vous-même pour vous rendre le plus malheureux de tous les hommes ; car il n'y a rien d'égal pour cela que de se marier à contre-cœur. Je vous demande, quel personnage prétend-elle faire après que vous serez marié ? A-t-elle oublié son devoir à ce point de croire, que quand je serois assez malhonnête homme, ou pour mieux dire infâme, pour le trouver bon, elle pourra faire un métier qui la déshonore ? Peut-être qu'elle s'imagine d'en user ainsi, sans appréhender que personne en murmure, ayant gagné le cœur à tout le monde, quoiqu'il n'y ait rien de si vrai que sa manière d'agir a tellement donné de l'aversion contre elle à tous ceux qui la connoissent, que je serois fort empêché de nommer une seule personne qui ait de l'estime & de la bonne volonté pour elle, hors & excepté Hortence, qui est un enfant qu'elle a gagnée, la flatant mal-à-propos en certaines choses, & lui donnant de l'argent, & d'autres présents, ayant trouvé, à ce que je crois, des trésors, puisqu'elle a refusé de prendre de l'argent

que j'avois ordonné à Madame de Venel, de lui faire donner par Terron , en la quantité qu'elle voudroit , lorsqu'elle alla à la Rochelle. Le plus grand bonheur que cette personne puisse avoir , eit que je ne differe pas davantage à mettre ordre , que si je ne puis la rendre sage , comme je le crois impossible , au moins ses folies ne paroissent point devant le monde ; car autrement elle courroit grand risque d'être déchirée.

Vous entendez tout ceci avec étonnement , parce que l'affection que vous avez pour elle ne vous donne pas lieu de voir clair en ce qui la regarde ; mais pour moi qui ne suis pas préoccupé , & qui à quelque prix que ce soit , vous veux servir en ce rencontre , qui est le plus important de votre vie , quand il m'en devoit coûter la mienne. Je vois la vérité commé elle est , & je ne souffrirai pas que vous en receviez du préjudice ; car autrement je commettrois une espee de trahison , & au surplus il arrivera ce qu'il pourra , ne me souciant pas de mourir en faisant mon devoir , & vous servant comme je suis obligé particulièrement en cette occasion , dans laquelle personne ne le sauroit faire que moi.

J'avois oublié de vous dire , pour vous faire connoître de plus en plus l'amitié que

empêcher sa niece de monter sur le premier Thrône de l'Europe ; il en

cette personne a pour moi , qu'elle ne m'a jamais fait l'honneur de m'écrire qu'une fois deux mots , forcée à cela par Madame de Venel , & après vous avoir vû à Saint Jean d'Angely , une autre lettre que j'ai reconnu être un effet de ce que vous lui avez dit , étant fort assuré que dans la bonté que vous avez pour moi , vous n'oubliez rien pour l'obliger à me rendre toute sorte de respects , & de marques d'amitié ; mais quelque pouvoir que vous ayez sur son esprit , il ne vous réussira pas de la gagner sur ce point , & à présent je vous déclare qu'il ne serviroit plus de rien : & d'ailleurs comme voudriez-vous prétendre qu'elle eût de la déférence & de l'amitié pour moi , qui ai des pensées toutes contraires aux siennes ; c'est-à-dire , qu'elle voulant être une libertine & extravagante , je veux au contraire qu'elle soit modérée & sage.

Je ne doute pas qu'elle ne sache tout ce que je me donne l'honneur de vous écrire ; mais tant s'en faut que je l'appréhende , je le souhaite avec passion : & plutôt à Dieu que je la crusse capable de vous répondre pertinemment sur les affaires dont vous prenez soin de lui donner part ; car volontiers je la prierois de me délivrer de cette peine ; mais à la vérité , à l'âge où je suis , accablé de tant & de si important

fait un portrait qui pouvoit même la rendre méprisable. L'Infante est

1659.

tantes occupations que j'ai pour votre service, & dans lesquelles il me semble d'être assez heureux pour vous bien servir, & avec réputation & avantage pour votre Etat, il est insupportable de me voir inquiété tant par une personne qui devoit par toutes sortes de raisons, se mettre en pièces pour me soulager : & ce qui m'afflige au dernier point, est de voir qu'au lieu de m'assister pour me délivrer de ce chagrin, & d'une si juste inquiétude; vous y contribuez, donnant à cette personne, par la passion que vous lui témoignez, le courage & la résolution de vivre comme elle fait. J'étois tout-à-fait remis, par ce que vous aviez pris la peine de m'écrire, & par la conduite que vous aviez commencé de tenir depuis ma dépêche de Cadillac, & j'avois crû que vous ne songiez qu'à préparer les voies pour être heureux dans votre mariage, ce qui ne pouvoit être qu'en venant à bout de la passion qui s'est rendue maîtresse de votre esprit; mais si j'ai vû avec un sensible déplaisir, qu'après cette malheureuse visite que j'eusse voulu empêcher en réparant la moitié de mon sang, tout est retombé en pire état qu'il n'étoit auparavant, & il ne faut pas, s'il vous plaît, que vous m'expliquiez la chose autrement; car je le fais à n'en pouvoir dou-

ter, & je puis le dire aussi-bien que vous, & cette personne. Songez, je vous prie, en quel état je puis être après cela, & s'il y a au monde un plus malheureux que moi, qui ai songé avec la dernière application toujours à employer tous les momens pour relever votre réputation, & procurer par toutes sortes de voies, même les plus pénibles, la gloire de vos armes, le repos de vos Sujets, & le bien de votre Etat; & je vois à présent qu'une personne qui m'appartient, est sur le point de renverser tout, & causer votre malheur, si vous continuez à laisser la bride à la passion que vous avez pour elle.

Lorsque je repassois dans ma mémoire ce que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, qu'en vous pouvant expliquer de vive voix, j'aurois une entière satisfaction de l'affète de votre esprit, étant résolu de faire sans réserve tout ce que je vous dirois être nécessaire pour votre gloire, pour être heureux, & pour le bien de votre service. J'étois au désespoir de voir durer cette négociation, puisque celui même étoit de me rendre auprès de vous & travailler sous vos ordres à calmer votre esprit, & vous mettre en état d'être le plus heureux & le plus grand Roi du monde : mais à présent j'apprends qu'en vain, ne sachant pas comme vous

approcher, ayant sujet de croire que vous ni moi, n'aurons rien à dire qui nous contente; car comme quoi pourrois-je m'empêcher de vous représenter, sans bleffer la fidélité que je vous dois, & trahir mes obligations, que vous prenez un chemin tout contraire à la bienfiance & au bonheur auquel vous devez aspirer, vous donnant plus en proie à la passion pour cette personne que vous n'avez jamais fait, lorsque vous êtes à la veille de vous marier, étant impossible, quelque pouvoir que vous ayez sur vous, & quelque progrès que vous ayez fait par le conseil de cette personne dans l'art de dissimuler que votre aversion ne paroisse à ce mariage, quoiqu'il soit le plus utile, le plus grand & le plus glorieux que vous puissiez faire? Comment pourrois-je vous taire que vous préjudiciez au bien de vos affaires, que vous vous attirez les reproches de tout le monde, & que vous vous exposez à recevoir des marques de la colère de Dieu, si vous allez vous marier, haïssant la Princesse que vous épouserez, & ayant intention de mal vivre avec elle, ainsi que l'autre personne vous a promis de fuire avec celui qui l'épousera. Croyez-vous que Dieu puisse benir un tel concert, & qu'en usant ainsi, vous ne courriez un risque évident de recevoir autant, voire

1659. voie , pour contracter un mariage plus avantageux à la France & à lui-

de plus grands effets de son indignation ; que vous n'en avez jusqu'à présent ressenti de sa bonté ? Comme pourrois-je passer sous silence , sans vous tromper , la conduite que vous tenez , & le soin que vous prenez de pratiquer tous les moyens imaginables de vous rendre malheureux , puisqu'au lieu de rompre tout doucement , comme vous aviez commencé de faire un commerce qui est le plus grand obstacle à la satisfaction , que d'ailleurs vous recevriez du mariage qui vous attend , vous l'avez rétabli plus que jamais , & avec plus de chaleur , sans considérer que vous allez épouser la plus grande & la plus vertueuse Princesse qui soit au monde ; qu'elle a eu de l'inclination pour vous dès le berceau , qu'il n'y a rien de si avantageux dans la conjoncture présente pour le bien de vos affaires , qu'elle est fort bien faite , & que la beauté de l'esprit ne doit rien à celle du corps.

C'est en cet endroit qu'étant auprès de vous , je vous conjurerois de me dire , s'il n'y auroit pas de quoi vous satisfaire dans la possession de cette Princesse , laquelle , sans doute , vous adorera , ayant , comme vous avez , des qualités qui ne pourront pas lui donner lieu de s'en dispenser , si ce n'étoit qu'une autre passion que vous cultivez soigneusement , vous

même ; le sacrifice de cette Prin-
cesse à l'Infante , n'avoit rien d'o-

1652.

tint , quoiqu'il soit vrai de dire que la
personne qui en est la cause , est bien loin
d'avoir la beauté , l'esprit & les agrémens
de la Princesse qui doit être votre épouse,
& qu'elle ne lui puisse seulement être com-
parée dans la qualité & dans la naissance.
Pourrois-je vous cacher , étant auprès de
vous , ce que vous avez pris la peine de
dire en plusieurs rencontres , à l'occasion
du mariage du Marquis de . . . , qu'il n'y
avoit rien de si étrange , ni qui méritât
plus de reproches que de se méfallier , &
laisser de vous représenter avec tout le res-
pect que je vous dois , que les pensées que
vous avez eues , & que la personne pré-
tend qui ne sont pas effacées dans votre
esprit , sont bien contraires à celles que
vous témoigniez à l'égard de . . . &
que par la décision que vous avez donnée
sur ce sujet , vous vous êtes jugé vous-
même : & il ne faut pas alléguer comme
vous avez eu la bonté de faire plusieurs
fois sur cette matière , même en la pré-
sence de la Reine , que la pensée d'épou-
ser ladite personne avoit pour principal
motif de faire une action à la vûe de tout
le monde qui temoignât que ne pouvant
assez récompenser mes services , vous l'a-
viez voulu faire par ce moyen ; car il n'y
eût eu qui que ce soit qui n'eût donné une
semblable résolution à un excès d'amour ,

dieux ; la raison d'Etat le demandoit ; mais que penseroit-on de la

& non pas à mes services : mais quand il seroit vrai que ce motif vous y eût plus porté que la passion , étoit-il juste que je m'oubliaffe au point d'y consentir , & que charmé d'une proposition si éclatante & si avantageuse pour moi , je puisse pour mon intérêt particulier , & pour relever ma réputation , y donner les mains aux dépens de la vôtre ? En vérité , mon ambition ne va pas à exécuter rien en ma vie qui ne soit glorieux pour vous. Je le dois d'autant plus qu'outre mon devoir , vos grandes bontés m'y obligent. Enfin , j'apprehende mon retour à Bordeaux ; car assurément je ne pourrois vous entretenir à votre gré ; & ne vous dire pas avec beaucoup de force ce que dessus , & d'autres choses encore plus fortes sur la même matiere.

Je me trouve donc fort embarrassé de ce que je deviendrois , & bien plus de donner la dernière main à votre mariage ; car il me semble que je promets ce qui n'est pas , & que je contribue à l'établissement d'une chose qui rendra malheureuse une innocente qui mérite votre affection , & vous-même parce que vous le voulez ainsi , & que vous travaillez pour l'être avec la dernière affection. Il est tems de vous résoudre , & de déclarer votre volonté sans aucun déguisement ; car il vaut

& du Traité de Paix des Pyrén. 359
préférence donnée à Mademoiselle
Mancini sur l'Infante , dont la nais- 1659.

mille fois mieux tout rompre, & continuer la guerre, sans se mettre en peine des miseres de la Chrétienté, & des préjudices que cet Etat & vos Sujets en souffriront, que d'effectuer ce mariage, s'il n'a à produire que votre malheur, & ensuite nécessairement celui du Royaume; & quoique je continue à faire ce qu'il faut pour avancer la chose, cel n'empêchera pas que je n'exécute ce qu'il vous plaira me commander là dessus. J'avoue pourtant que je le ferai à regret & avec un sensible déplaisir, si je ne vois au même tems que vous fassiez ce qui est nécessaire pour trouver de la joie dans l'exécution du mariage; & ce sera alors que je ferai ce que Dieu m'inspirera pour votre bien, afin de ne manquer à rien de ce qui peut dépendre de moi pour contribuer à la satisfaction que je vous dois souhaiter dans ce mariage: ce qui ne peut être autre chose que ce que je me donnai l'honneur de vous écrire de Cadillac fort précisément; & après avoir bien examiné & résolu ce que je vous mandois. Je veux encore ajouter, pour vous mieux faire connoître que la passion que vous avez, vous empêche de prendre le plaisir qu'd'ailleurs vous auriez très-grand, d'épouser une si belle Princesse, si grande, si spirituelle & si accomplie, que vous étiez tout résolu,

sance étoit auguste, dont les espérances étoient immenses ! Quel

ou pour mieux dire, vous souhaitiez à Lyon d'épouser la Princesse Marguerite, dont la qualité & la beauté ne sont pas comparables à celles de l'Infante ; & vous vous souviendrez, s'il vous plaît, que vous étiez fâché de ce que la Reine & d'autres vous disoient pour vous en dégouter.

Voilà tout ce que la passion, la fidélité & le zele que j'ai pour votre service & pour votre bonheur, me contraignent de vous représenter avec la liberté que je dois en vieux Serviteur, qui ne respire que votre gloire, & qui a plus d'intérêt & d'obligation qu'aucun autre, à ne vous dire pas seulement la vérité, mais à sacrifier sa vie pour un aussi bon Maître comme vous ; au surplus, je vous proteste que rien n'est capable de m'empêcher de mourir de déplaisir, si je vois qu'une personne qui m'appartient de si près, vous cause plus de malheurs & de préjudice en un moment, que je ne vous ai rendu de services, & procuré d'avantages & de gloire à votre Personne & à votre Etat, du premier jour que j'ai commencé à servir. Je vous dirai aussi que j'ai entre les mains de grandes affaires, comme vous savez, mais qu'assurément il n'y en a aucune si importante, comme celle ci, & qui demande avec plus d'empressement

contraste !

contraste ! de voir le Roi d'Espagne refuser l'Infante à l'Empereur Léopold , pour la donner au Roi , & de voir le Roi refuser l'Infante , pour prendre des engagemens que la passion seule pouvoit inspirer , & que la raison condamnoit. Les malheurs de la guerre qui accabloient depuis long-tems les François & les Espagnols , ne pouvoient finir que par un traité solennel ; & la base de ce traité étoit l'alliance des Maisons de France & d'Espagne ; alliance proposée en vain au traité de Munster, recherchée depuis avec empressement , annoncée enfin lors du traité de Paris , comme le gage d'une paix durable ; il falloit , ou l'accepter , ou s'exposer aux hasards

1652.

d'être finie : c'est pourquoi , s'il en étoit besoin , j'oublierois toutes les autres , & je ne travaillerois qu'à celle-ci. Je vous conjure de me faire l'honneur de vouloir lire & bien considérer cette lettre , & de vouloir prendre la peine de me déclarer vos intentions , sans aucune réserve , afin que je puisse prendre les résolutions que j'estimerai plus à propos pour votre service.

H h

1659.

d'une guerre , que le dépit de la Maison d'Autriche , & le désespoir des Espagnols pouvoient rendre funeste. Le Roi avoit eu la bonté de dire , qu'il prétendoit par le mariage récompenser son Ministre ; le Cardinal parle de ses services avec une noble fierté ; mais il refuse une récompense que son attachement & sa fidélité pour son Maître ne lui permettent pas d'accepter , & que l'on attribuerait plutôt à un excès d'amour qu'à une juste reconnoissance. Le Cardinal supplie le Roi de se souvenir de la parole qu'il lui a donnée , de vaincre sa passion ; il approuve l'indignation que le Roi avoit fait paroître à l'occasion de la méfiance d'un homme de sa Cour ; il proteste enfin qu'il éloignera sa niece , *Et qu'il n'y a aucune Puissance qui puisse lui ôter la libre disposition que Dieu & les Loix lui ont donnée sur sa famille.*

Heureux le Roi à qui l'on peut parler avec autant de force & de sincérité ! Plus heureux encore celui qui fait se rendre à des conseils si sages & si désintéressés ! Louis

XIV. s'y rendit après qu'il eut réfléchi sur le parti qu'il avoit à prendre : mais son premier mouvement fut un mouvement de colere de ce que le Cardinal lui reprochoit d'avoir déguisé ses sentimens , & d'avoir manqué à la parole qu'il avoit donnée ; la réponse fut sèche. Le Cardinal s'en plaignit à la Reine ; il dit qu'il voyoit bien que le Roi n'avoit plus d'affection pour lui ; qu'il ne pouvoit douter que sa niece n'eût indisposé ce Prince contre lui , & qu'il étoit déterminé à presser sa négociation , & à se retirer. La Reine tâcha de le consoler ; mais elle lui conseilla d'écrire au Roi pour s'excuser de la lettre qui l'avoit irrité. Le Cardinal n'hésita pas. Dans sa lettre datée de S. Jean de Luz , le 6. Septembre , il dit au Roi , *j'ai une telle vénération & un si profond respect pour votre Personne , & pour tout ce qui vient de vous , que je ne puis seulement avoir la pensée de disputer les moindres choses ; au contraire je n'ai nulle peine à me soumettre à vos sentimens , & à déclarer que vous avez raison en tout. Je tiendrai cette conduite*

1659.

toute ma vie ; & quelque malheur qui me puisse arriver , je répons bien qu'il ne m'arrivera pas celui de manquer en la moindre chose à ce que je vous dois , ni même de n'avoir jusqu'au dernier moment de ma vie la dernière amitié & tendresse pour vous , quoique j'aye sujet d'être assuré que vous n'en avez plus pour moi. Vous me feriez justice , & je le recevrois pour une très - grande grace , si vous aviez la bonté de croire qu'il n'y a rien de si vrai , & que les effets le confirmeront en toutes rencontres.

Toutes les vivacités devoient naturellement se passer dans le secret entre le Roi , la Reine & le Ministre : mais il est difficile à des esprits aigris de dissimuler ; & l'amour du Roi étant connu de tout le monde , le Cardinal crut devoir à sa réputation de faire éclater ses sentimens. La situation de Mademoiselle Mancini étoit délicate ; elle étoit placée entre le Thrône & un précipice ; il n'y avoit pour elle qu'un seul bon parti à prendre ; c'étoit celui que la raison & la vertu devoient lui inspirer ; elle eut le courage de les consulter & de les

suivre. Elle donna elle-même un dénouement dont on n'avoit osé se flater, lorsqu'elle apprit que le mariage du Roi avec l'Infante étoit décidé; elle supplia le Roi de ne lui plus écrire, & de trouver bon qu'elle ne lui écrivît plus. Dans la crainte que le Roi ne se rendît pas encore à cette priere, le Cardinal en informa la Reine: il la conjura d'engager le Roi à n'apporter aucun obstacle aux bonnes résolutions de Mademoiselle Mancini, & à l'oublier; d'un autre côté, il tâcha d'affermir sa niece dans les sentimens héroïques qu'elle faisoit paroître: *Je n'avois jamais douté de son esprit*, dit le Cardinal dans l'une de ses lettres, * *mais je m'étois méfié de son jugement, & particulièrement dans un rencontre dans lequel une forte passion accompagnée de tant de circonstances qui la rendent furieuse, ne donnoit pas lieu à la raison d'agir; l'action qu'elle vient de faire, sans exagérer, est telle qu'il eût été mal aisé d'en attendre une semblable d'une personne de quarante ans, qui eût été nourrie toute sa vie parmi des Philosophes: & puisqu'elle se plaît à la morale,*

* A Mademoiselle de Venel. De S. Jean de Luz le 8. Septembre.

1659.

il faut que vous lui disiez de ma part qu'elle doit lire les livres qui en ont bien parlé, particulièrement Sénèque dans lequel elle trouvera de quoi se consoler, & se confirmer avec joie dans la résolution qu'elle a prise. Le Cardinal écrivit à sa niece avec l'amitié la plus tendre; il la combla d'éloges & de présens plus propres à consoler une jeune personne que toute la Morale de Sénèque.

Cependant le Roi & le Cardinal continuerent à s'écrire froidement; il y eut même quelques lettres du Cardinal auxquelles le Roi ne fit point de réponse. Le Ministre s'en plaignit à la Reine; il la pria de lui dire, *si ses lettres importunoient le Roi, & s'il devoit s'abstenir de lui écrire.* La Reine entreprit de les réconcilier; elle profita de l'ascendant qu'elle avoit sur l'esprit de son fils pour lui persuader de suivre les conseils du Ministre, & pour le déterminer à lui écrire d'une manière à rétablir leur ancienne confiance; le Cardinal répondit par les expressions les plus propres à marquer sa joie, sa reconnoissance, son attachement.

Parloit-il avec sincérité, ou par politique ? Ce fut alors un problème, que chacun décida par les sentimens d'attachement ou de haine qu'il avoit pour le Cardinal. Ce Ministre avoit beaucoup d'ennemis ; & quel est le Ministre qui n'en a pas en grand nombre, & de toutes les especes ? La faveur & la prospérité excitent contr'eux l'envie, l'usage de l'autorité révolte la vanité & l'amour propre de ceux qui obéissent ; le refus des graces fait naître un ressentiment que l'on croit toujours juste ; la qualité même d'Etranger indisposoit toute la Nation contre le Cardinal Mazarin ; aussi cette multitude d'ennemis ne laissa pas échapper l'occasion de s'élever contre le Ministre. Sa conduite avoit été conforme à la probité la plus exacte ; il n'avoit pas donné le moindre prétexte à la censure : mais on fonda son cœur ; on voulut qu'il eût vû avec complaisance l'amour que le Roi avoit pour sa niece, qu'il eût travaillé habilement à l'entretenir, lors même qu'il paroïssoit faire les plus grands ef-

1659.

forts pour l'éteindre, & qu'il ne désespérât pas de couronner cet amour par un mariage extrêmement flatteur pour sa vanité, & propre à lui assurer une autorité sans bornes. On tenoit ces discours sans trop de ménagemens. Etoient-ils vrais, ou du moins vraissemblables? c'est ce que l'on ne croira jamais, lorsqu'on voudra en juger avec équité. Si l'on ne vouloit pas faire l'honneur à ce Ministre de le croire capable d'agir par des motifs de probité & de désintéressement, il falloit du moins lui accorder d'agir suivant ses vrais intérêts, & suivant la prudence la plus commune. Il avoit éprouvé plusieurs fois ce que pouvoit le déchaînement de la Nation entiere contre lui dans des tems orageux, où l'autorité Royale n'étoit pas assez respectée; ne se seroit-il pas exposé à un nouvel orage, s'il avoit souffert que le Roi épousât Mademoiselle Mancini? Auroit-il pû se flater d'obtenir l'agrément de la Reine Mere pour ce mariage? La paix étoit nécessaire à la France; l'Europe entiere la desiroit; pou-

voit-on l'espérer en refusant l'Infante que le Roi d'Espagne avoit offerte au Roi, quoique l'Empereur Léopold la demandât? On avoit sacrifié la Princesse de Savoie à l'Infante pour des raisons d'Etat; auroit-on pû sacrifier l'Infante à la niece du Cardinal contre toute raison? Le Ministre enfin n'auroit-il pas eû à redouter le ressentiment de son Maître dans un tems où la réflexion, peut-être même le dégoût, auroit succédé à l'amour? Tout parle ici en faveur du Cardinal; il auroit été aveuglé, s'il avoit hasardé une intrigue dont la tentative seule l'auroit déshonoré, dont l'événement étoit fort incertain, & dont le succès lui devoit être funeste.

J'ai cru devoir rapporter ces anecdotes, qui ne forment à la vérité qu'un épisode dans l'histoire du Traité des Pyrénées, mais qui lui appartiennent, & qui sont relatives au mariage du Roi. Il me reste à expliquer le détail & le succès des conférences du Cardinal Mazárin avec Dom Louis de Haro.

Fin du Tome premier. H h v.

ERRATA.

- P** Age 16. l. 1. Buffavola , lisez , Buffarola.
Pag. 21. l. 6. personnels , lisez temporels.
P. 29. l. 13. Mortave , lisez Mortare.
P. 30. l. 19. Remnitz , lisez Kemnitz.
P. 33. l. 25. Quirasque , lisez Quierasque.
P. 34. l. 19. pour se déterminer , lisez pour le déterminer.
P. 36. l. 22. Milleraye , lisez Meilleraye.
P. 47. l. 18. Sametz , lisez Jametz.
P. 60. l. 18. Neuhaus , lisez Neuhaus.
P. 68. l. 9. Rotteville , lisez Rotcuil.
P. 77. l. 20. Brencin , lisez Bremein.
P. 79. l. 33. après entreprise , ajoutez importante.
P. 90. l. 13. sur le , lisez sous le.
P. 101. l. 18. Nuges , lisez Nuys.
P. 112. l. 16. Gaitron , lisez Gastrou.
P. 143. l. 6. à ses objets , lisez à ces objets.
Ibid. l. 13. du combat , lisez d'un combat.
P. 148. l. 13. de ce Ministre , lisez du Ministre.
P. 151. l. 14. Saint L'eu , lisez Saint Leu.
F. 184. l. 14. ne vous pressez pas , lisez ne nous pressez pas.
P. 206. l. 4. le Cencio , lisez le Cencio.
F. 222. l. 24. de se présenter , lisez de le présenter.
P. 278. l. 5. & l'on attend , lisez l'on attendit.
P. 285. l. 22. par les Flamands , lisez par les flames.
P. 331. l. 10. dans le Royaume , lisez dans ce Royaume.
P. 362. l. 5. par le mariage , lisez par ce mariage.
P. 364. l. 14. toutes les vivacités , lisez toutes ces vivacités.
P. 416. l. 24 d'une importance , lisez d'une si grande importance.
P. 459. l. 5. s'il avoit posté ses troupes , lisez porté ses troupes.
P. 461. l. 26. de dégarnir leurs portes , lisez leurs ports.

Cleaned & Oiled

